

M. COCIN



MATHILDE.

TOME III



DRPS
FA
7

UNIVERSITAT D'ALACANT
Biblioteca Universitaria



0500763301

M^{rs} COTTIN



MATHILDE.

—
TOME III.



509
5

MADAME COTTIN.

ŒUVRES COMPLÈTES.

Comme Origine.

FL DRPS FA/0007 v.3
cop : 0500763301

MADAME COTTIN

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

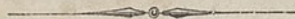
ŒUVRES COMPLÈTES

Œuvres complètes

MATHILDE.

PRÉCÉDÉ D'UN TABLEAU HISTORIQUE DES TROIS
PREMIÈRES CROISADES.

Tomc Troisième.



A PARIS,

CHEZ DAUTHEREAU, LIBRAIRE,
GRANDE COUR DU PALAIS-ROYAL, CÔTÉ DU THÉÂTRE-FRANÇAIS.

1827.

MATHILDE.

CHAPITRE XVIII.

Le lendemain matin, à peine l'aube commençait-elle à blanchir l'horizon, et le cri des mariniers à retentir dans les airs, que la princesse, accompagnée du duc de Gloucester, de sa fidèle Herminie et de quelques officiers anglais, se rendit au bord du Nil. Le soleil se levait, une abondante rosée rafraichissait la terre, et le ciel était pur et sans nuages; des troupes d'oiseaux blancs se balançaient sur la cime des arbres, et leur plumage d'argent contrastait agréablement avec le vert foncé des dattiers; des milliers de tourterelles voltigeaient d'un oranger à l'autre, et des vols de pigeons s'abattaient sur les rizières qui bordent le fleuve, pour y chercher leur nourriture.

Mathilde monte dans la galère que le prince a fait préparer pour elle; il y monte aussi, il s'assied auprès d'elle sur un tapis de Perse, à l'ombre d'un pavillon de drap dor, tendu en dedans de riches étoffes de l'Inde; les plus rares parfums de l'Yémen brûlent autour d'eux dans des cassolettes de bois de rose, et se mêlent aux parfums plus doux encore des forêts d'amandiers et de jasmins d'Arabie, des touffes de baume, de basilic et de rosiers, qui fleurissent le long du rivage. A travers des rideaux de gaze d'argent, Mathilde aperçoit tous les différents aspects d'une riante et fugitive campagne; elle parcourt ce Delta déjà fameux sous l'empire des Pharaons par sa riche abondance et sa riante fertilité. On y voit le sycomore s'unir au tamarin et à l'élégant cassier qui se pare de faisceaux de fleurs jaunes semblables à celles du cytise; au-dessus, la tête du dattier, chargée de ses énormes grappes, domine sur le bosquet; partout croit la cassie à la fleur odorante, partout les pommes dorées du citronnier couvrent la cabane du laboureur: ici, les larges feuilles du bananier oppo-

sent leur vaste ombrage aux rayons ardents du soleil; là, réuni en groupes agréables, le grenadier se rapproche du fleuve et y réfléchit sa jaune verdure et sa fleur écarlate, tandis que du sein de l'onde s'élève, roi des plantes aquatiques, le nénuphar, à la tête superbe et au large calice azuré: des canaux d'une eau pure et limpide rafraichissent ces délicieux bocages, et tout ce que les eaux courantes ont de charme sous un climat brûlant, tout ce que la verdure a d'éclat sous un ciel d'azur, enfin tout ce qu'un air doux, suave, balsamique, a de voluptueux, ne donne qu'une faible image des délices que la nature a répandues sur cette terre favorisée que le Nil embrase de tout son amour.

Cependant, parvenu au plus haut du ciel, l'astre du jour darde ses feux sur toute la nature: le zéphyr se tait, le feuillage est immobile, l'onde dort, les mariniers tombent accablés sous le poids de leurs rames, et le sillage de la galère effleure à peine la surface du fleuve; chacun cherche un abri contre la chaleur, et ne le trouve que dans le sommeil; tout

s'assoupit, hors Mathilde et le prince, et seuls ils demeurent agités quand tout repose autour d'eux. Dès le matin la princesse a eu soin de s'envelopper davantage sous les larges replis de son voile; son chaste bandeau est plus avancé sur son front; elle aurait voulu pouvoir se dérober tout entière sous son habit: hélas! elle aurait mis moins de soins à se cacher, si elle avait su qu'ils ne servaient qu'à l'embellir, et que la modestie, la plus touchante des vertus, est encore la plus séduisante des parures. Elle s'est placée le plus loin qu'elle a pu de Malek-Adhel; sa tête est penchée en arrière, ses mains jointes et un peu élevées, et ses yeux fixés vers le ciel. A cette sorte d'attitude aérienne, à ce long habit de lin, à ces voiles dont l'ombre favorable adoucit l'éclat d'un teint d'albâtre, le prince croit ne l'avoir jamais vue si belle, et sent qu'il n'a jamais été si amoureux; il la regarde et ne demande rien; il la regarde et s'approche; il ne la touche pas encore, et déjà c'est en flammes ardentes que son sang court dans ses veines. Mathilde garde le silence; elle songe au vœu qu'elle a fait, à la

résolution qu'elle a prise de tout risquer pour s'éloigner du prince, à cette éternelle séparation qu'elle a juré de mettre entre eux; et ce projet, qui doit le rendre si malheureux, va sans doute la rendre moins sévère: c'est toujours quand le sacrifice est près de s'accomplir, qu'on sent mieux tout le mal qu'il va faire, et qu'on voit moins toutes les raisons qui le commandent; elles s'affaiblissent devant la douleur qu'on éprouve, surtout devant celle qu'on cause; et à l'idée des larmes du prince, Mathilde ne sait presque plus quels motifs assez importants ont pu la déterminer à vouloir affliger celui à qui elle doit la vie. Hélas! tout conspire contre elle, la reconnaissance et la pitié, qui lui parlent en faveur d'Adhel, l'amour qui soutient leurs voix de toute la puissance de la sienne, l'air qu'elle respire, tout chargé de volupté, une sorte d'émotion inconnue qui trouble ses esprits, et dont son innocence s'étonne; elle soupire, détourne les yeux de l'objet qui est auprès d'elle, et ne comprend point comment tant de douceur peut être attaché à tant de souffrance, et tant

de tourment à tant de félicité. Peu-à-peu le prince s'est placé si près d'elle, que, même en ne le regardant pas, elle ne perd aucun de ses mouvements, aucune de ses émotions : cette vue a quelque chose de contagieux qui augmente son trouble; distraite, préoccupée, penchant sa tête sur sa poitrine oppressée, hélas ! ce n'est plus à son Dieu qu'elle pense, son imagination ne va ni si haut ni si loin. Sans doute le prince l'a devinée, car il ose prendre sa main entre les siennes et la presser contre ses lèvres. Mathilde essaie de la retirer, mais ses efforts ne servent qu'à montrer sa faiblesse; elle la sent sans pouvoir la vaincre; et également tourmentée de repentir, de crainte et d'amour, son cœur se gonfle, et son visage se couvre de larmes. Adhel a vu ses larmes et a cru voir son triomphe; il serre Mathilde dans ses bras; elle frémit et le repousse : dans ce mouvement, le bandeau virginal qui couvre son front s'est dénoué, ses beaux cheveux blonds s'échappent en boucles sur ses épaules, et le reliquaire qu'elle portait sur sa poitrine se détache, il tombe par terre : elle le voit, et

aussitôt ses devoirs, ses fautes lui apparaissent dans toute leur étendue, et la situation où elle se surprend la frappe de terreur; les tendres émotions disparaissent, le repentant effroi leur succède, maintenant elle a des forces pour échapper aux séductions qui l'entourent, et elle va tomber à quelques pas, couverte de larmes et dans un désespoir effrayant. En vain le prince lui parle, elle ne l'entend plus; Dieu seul est présent à sa vue, seul il est devant ses yeux comme un juge inexorable prêt à venger ses lois violées et à la frapper pour l'éternité. « Pardonne, s'écrie-t-elle dans l'égarement de sa douleur, pardonne, Dieu terrible, si je suis restée auprès de ton ennemi... Tu as vu quels combats j'ai soutenus, tu as vu quelle horreur j'ai conçue pour ma faiblesse. Ah! si j'avais pu secouer ce joug qui m'est plus dur et plus cruel que la mort même, je l'aurais fait..., mais je t'ai vainement demandé des secours, tu me les as refusés; privée de ta force, quelle force pouvait être mon recours? »

Malek-Adhel l'écoute avec un mélange de crainte, de surprise et de bonheur. Si quel-

quefois, en voyant l'émotion de la princesse, il s'était flatté de pouvoir la toucher, plus souvent encore son silence, sa sévérité, lui avaient ôté tout espoir ; jamais sa soumission, ses respects, ses véhémentes prières, n'ont pu obtenir un aveu qu'il aurait payé de sa vie : elle paraissait ne vouloir que le fuir, ne désirer que son départ ; mais à présent ce qu'il entend ne le rassure-t-il pas ? Si elle était demeurée indifférente, se reprocherait-elle ainsi sa faiblesse ? Cependant il ne peut jouir de ce qu'il espère, en voyant ce que souffre Mathilde ; sa raison paraît aliénée ; c'est parce que le remords l'accable, qu'elle a laissé deviner la cause de son remords ; et ces paroles qui lui échappent ne disent qu'elle aime, que parce qu'elle avoue une faute. Pâle, échevelée, noyée dans ses pleurs, en proie au plus violent égarement, elle ne reconnaît même pas l'objet qui peut l'emporter, dans une ame comme la sienne, sur ses serments et son Dieu : et s'il est vrai qu'une passion profonde appartient aux hommes de tous les climats et de toutes les religions ; s'il est vrai qu'il n'est point de pré-

jugé qu'elle ne détruise, ni d'habitude qu'elle ne surmonte, on ne s'étonnera pas, sans doute, de voir un disciple de Mahomet s'oublier pour celle qu'il aime, et Malek-Adhel ne pouvait plus être heureux quand Mathilde est si affligée. Il s'accuse de sa douleur, et pour la voir tranquille, il serait prêt à renoncer à l'espoir d'être aimé. S'il n'ose la quitter dans l'état où elle est, il ose moins encore s'approcher d'elle. « Mathilde, lui dit-il d'une voix soumise, daignez m'entendre. — Éternel, s'écrie-t-elle dans un désordre toujours croissant, éloigne, éloigne cette voix qui me poursuit partout. — Ma bien-aimée, lui dit-il, si ma présence vous afflige, je m'éloignerai. — Mon Dieu, continue-t-elle, pourquoi me le montras-tu ? Avant de le voir je vivais paisible ! mon cœur, pur comme tes cieux, soumis comme tes anges, n'avait jamais formé une pensée dont il eût craint de t'avoir pour témoin.... Pourquoi l'infidèle me suit-il en tous lieux ? pourquoi le retrouvé-je partout ? pourquoi as-tu permis que sa main impie osât toucher la future épouse de ton Christ, sans qu'aussitôt tu l'aies écrasé de ta foudre ? —

Hélas! Mathilde, reprit tristement le prince, vous appelez donc la vengeance de votre Dieu sur ma tête? — L'ai-je fait? s'écria l'infortunée en élevant ses deux bras vers le ciel; ai-je formé des vœux si barbares? O mon Dieu! rejette-les; punis-moi, mais ne me venge pas.» A ces mots plus doux, Malek-Adhel fait quelques pas vers la princesse, et lui dit: « Mathilde, daignez m'entendre; Mathilde, s'il est vrai, s'il est possible que vous m'aimiez....» A ce mot, elle s'écrie avec un accent plein d'indignation: « O Sarrasin! qui te donne l'audace de supposer que je t'aime? — Mathilde, reprend-il, pardonne mon audace; mon espérance est née de ton repentir; si tu n'avais point d'amour, pourquoi t'accuserais-tu? — Ah! malheureuse, interrompt-elle, ai-je donc dévoilé mon opprobre? suis-je tombée si bas, que désormais un infidèle ait le droit de me faire rougir? O cœur qui n'est rempli que de faiblesse, d'indigence et d'amertume! en te laissant toucher par les discours d'un Sarrasin, tu as bien mérité la honte de l'en voir instruit.» Alors, la tête penchée sur son sein, les che-

veux épars sur son voile à demi détaché, d'une voix suppliante elle dit: « O prince! que l'état d'abjection où vous me voyez réduite suffise à l'orgueil du démon qui règne sur vous; détournez vos regards de ma misère; ne me forcez pas à la découvrir davantage, et à chercher dans mon âme des choses que je n'y pourrais voir sans horreur. Ah! si ma honte doit être connue, ce n'est pas à vous que j'en dois l'aveu; laissez-moi verser mes pleurs loin de vous; laissez-moi, rendez-moi la paix; que dès ce moment une séparation éternelle soit entre nous. Je ne sais, ô Malek-Adhel! jusqu'à quel point ce sacrifice peut te coûter; mais apprendis que l'homme n'en peut pas faire de si grands dans ce monde, que Dieu n'ait encore dans l'autre de plus grandes récompenses pour l'en payer.»

En prononçant ces mots, le visage de la vierge s'était animé d'une ferveur céleste; elle penche humblement son front vers la terre, en signe de repentir et de contrition. A la vue de cette innocence qui s'humilie, Malek-Adhel est saisi d'un saint respect, car il y a tant de beauté, de noblesse, de grandeur, il y a tant de

divinité dans l'innocence qui s'humilie ! Après un long silence, il répond d'une voix profondément émue : « Jamais je n'entendis de semblables paroles et ne ressentis de pareils mouvements ; tu m'as touché au cœur ; et sans doute il y a quelque chose de plus qu'humain en toi. O noble fille ! vis en paix sous l'aile de ce Dieu qui sait donner tant de force et de puissance à un sexe faible et timide ; je jure de ne te plus parler d'un amour qui t'offense ; j'en mourrai sans doute, mais t'offenser est bien plus que mourir. »

Il s'éloigne, il quitte le pavillon de la princesse, et va ensevelir au fond de la galère la profonde douleur dont il est dévoré. O sort bizarre ! c'est au moment où l'espérance d'être aimé vient d'entrer dans son cœur, qu'il perd pour jamais celle d'être heureux. Étranger aux préceptes de cette religion sublime et sévère qui, seule, a le courage de lutter contre les passions et la force d'en triompher, Adhel n'avait attribué la froideur de Mathilde qu'à son indifférence, et ne doutait pas que s'il parvenait à la toucher, elle ne rejeterait plus ses

vœux ; mais à présent que, toute sensible qu'elle s'est montrée, il l'a vue, plus ferme que jamais, repousser sa tendresse, et préférer aux plus séduisantes joies de l'amour la pénitence, l'humiliation et la mort, il rejette toutes les espérances de bonheur qu'il avait embrassées jusqu'à ce jour, et se détourne en frémissant d'un avenir qui ne lui présente plus que le choix d'un éternel malheur, ou pour lui, ou pour celle qu'il aime.

Arrivée au Caire, la princesse se dérobe soigneusement à tous les regards ; elle ne se laisse voir qu'à quelques chrétiens dispersés dans ces climats, qui, ayant appris son arrivée au Caire, se réunissent joyeusement autour de sa personne sacrée. Elle les interroge sur les dangers du pèlerinage qu'elle médite ; ils sont terribles, mais pas assez pour l'intimider ; et ce cœur, si faible devant le prince, s'élève avec une intrépidité sans pareille au-dessus des terreurs de la mort. « Écoutez, mes frères, leur dit-elle, j'ai fait un vœu, rien ne saurait le rompre : qu'est-ce que la vie devant lui ? Je veux traverser ce désert ; je le veux, car je ne crains rien

au monde que Dieu et le péché; mes frères, lequel de vous me suivra?—Tous!» répondent-ils unanimement; car une beauté si angélique, une piété si fervente et une résolution si héroïque ne permettent à aucun d'eux de reculer. « Gardez un profond secret sur ce que je vous confie, ajouta-t-elle; faites en silence les préparatifs du voyage : avant peu vous serez avertis de l'instant et du lieu où je pourrai me réunir à vous. »

A peine est-elle seule, que le duc de Gloucester paraît. « Madame, lui dit-il, daignez vous approcher de cette croisée et jeter les yeux sur le bord du Nil; c'est là que le plus actif, le plus intrépide des guerriers, a déjà rassemblé son armée. Voyez comme elle est brillante et nombreuse : tristes chrétiens, avec le capitaine qui la conduit, de quels affreux dangers ne vous menace-t-elle pas! » Mathilde s'avance et distingue aussitôt le triple panache du héros qui parcourt tous les rangs; elle baisse les yeux, et d'une voix timide elle dit : « Le prince s'apprête donc à partir aujourd'hui? — Non, madame; ces innombrables

bataillons ne sont pas encore suffisants à son gré : il va chercher de nouvelles troupes à Memphis et à Arsinoé. Demain il reviendra : le jour d'après est désigné pour le départ de l'armée et celui de votre altesse; la lettre que voici, que le prince m'a chargé de vous remettre, vous en instruira sans doute. » La princesse la prend, elle lit, et une tendre rougeur vient colorer les lis de son front : pénétré du regret de l'avoir offensée, Malek-Adhel n'ose point se présenter devant elle; ce héros, qui sous ses yeux se distingue de tous les guerriers qui l'entourent par la fière audace de sa contenance; qui, prêt à affronter mille morts, semble né pour commander le monde et ne connaître aucune crainte, est arrêté pourtant par celle de lui déplaire, et un regard sévère retient et fait trembler celui que l'univers entier n'intimiderait pas. Comment n'être pas touchée de tant d'amour? comment n'être pas flattée de tant de puissance? Mais plus Malek-Adhel s'empare du cœur de Mathilde, plus elle sent la nécessité de le fuir. « Après-demain, lui écrit-il, nous

partirons ensemble ; je vous conduirai à la cour de Saladin , dans cette Jérusalem si chère à votre piété : si vous l'exigez , je ne vous verrai point , je ne vous parlerai pas , je me soumettrai à tous les sacrifices , hors à celui de vous rendre aux chrétiens , et j'obéirai à tous vos ordres , hors à celui de vous laisser traverser le désert. » Non , quelle que soit la volonté du prince , Mathilde sera fidèle à son vœu , elle l'a juré à l'Éternel ; y manquer serait un sacrilège , et sa perte en serait le châtement. Sûre de l'entier dévouement du duc de Gloucester , elle lui fait part de sa position et de son projet : ému de la grandeur d'âme que lui découvre la noble sœur de son maître , il lui demande de partager la gloire de son entreprise ; elle y consent , lui indique le lieu où les chrétiens réunis font les apprêts du voyage , et ajoute : « Dites-leur que tout soit prêt ce soir ; à l'entrée de la nuit , quand Malek - Adhel aura quitté le Caire , vous viendrez m'en instruire ; nous nous réunirons tous alors , et sous les auspices du même Dieu nous irons chercher le saint qui nous apprendra comment on

traverse le monde sans faiblesse , et comment on arrive au but sans s'égarer. » Le duc de Gloucester obéit ; Mathilde , demeurée seule , attache ses regards avec un peu plus de hardiesse sur le héros prêt à passer le Nil pour se rendre à Memphis. Elle va le perdre de vue ; elle sent que c'est peut-être pour toujours , et ses yeux se remplissent de larmes. Si elle trouve la mort au désert , elle quittera la vie sans l'avoir revu , sans l'avoir détrompé de ses fatales erreurs , sans l'avoir béni pour tous les biens qu'elle en a reçus : ce prince magnanime , que les chrétiens chérissent , révérent malgré son aveuglement ; ce prince , qui n'a point d'égal dans le monde ; ce prince , à qui elle doit cette vie qu'elle va offrir à Dieu pour expiation d'un amour coupable , elle ose presque l'aimer en cet instant ; oui , elle l'ose , parce que cet instant est sans doute le dernier où ses yeux pourront l'apercevoir sur cette terre. « Ah ! s'écrie-t-elle involontairement , regarde - moi , regarde mes larmes , qu'elles te consolent de tout le mal que je vais te faire. » Elle pleure , et ne peut achever

elle pleure, et s'étonne, et s'afflige, et se repent des mouvements qui l'agitent. Hélas! où sont les tranquilles plaisirs, les paisibles joies de son adolescence? Qu'a-t-elle gagné à chercher d'autres biens, et qu'a-t-elle rencontré hors de sa retraite? d'épaisses ténèbres, de cruelles agitations, et une infinité de maux dont les noms lui étaient même inconnus dans son premier état d'innocence.

CHAPITRE XIX.

EN se séparant pour deux jours de Mathilde, Malek-Adhel était loin de soupçonner la fuite qu'elle méditait: s'il avait été surpris qu'elle eût conçu le hardi projet de traverser le désert, il lui semblait impossible qu'elle l'exécutât; et la pensée qu'elle allait profiter de son absence pour tenter en secret ce grand voyage, était une pensée si étrange, qu'elle ne s'était jamais présentée à son esprit. Un seul doute à cet égard l'eût empêché de partir; et au moment où il marche vers Memphis, s'il pouvait deviner quel malheur le menace, comme il reviendrait précipitamment sur ses pas! comme tout autre intérêt s'effacerait devant celui-là! Hélas! dans deux jours, quand il va rentrer au Caire et qu'il apprendra que la princesse n'y est plus, que deviendra-t-il, et que pourra-t-il faire, si ce n'est de tout abandonner pour la

suivre, et d'aller la disputer au désert, à la mort et à Dieu? De son côté, Mathilde ne pense point que l'amour inspirera un tel dessein au prince : elle s'attend si peu à être poursuivie, qu'en quittant le Caire elle croit ne plus revoir Malek-Adhel ; mais cette pensée cruelle, qui déchire son cœur, ne suspend point ses desseins, et c'est le jour même du départ du prince qu'elle commence à les accomplir.

A l'instant où la nuit commence, le duc de Glocester vient la chercher : elle sort avec lui ; elle feint de se rendre au petit village de la Matarée, ainsi nommé parce qu'il a une source d'eau douce fameuse par une ancienne tradition : c'est là que, fuyant la persécution d'Hérodé, se réfugia la sainte famille, et que le divin enfant fut baigné dans cette fontaine.

Chacun croit aisément que la dévotion de la princesse l'appelle dans un lieu si sacré pour la foi, et si célèbre par les miracles qui s'y sont opérés, que les Musulmans eux-mêmes le révèrent. En effet elle s'y rend ; elle y trouve, avec les moines chrétiens qu'elle a prévenus, tous ses fidèles Anglais qui ont juré aussi de la

suivre au désert : deux chameaux, trois guides, des fruits secs, un peu de farine et plusieurs outres d'eau fraîche sont cachés dans une grotte voisine ; c'est là tous les secours que les chrétiens ont pu se procurer sans être soupçonnés par les Musulmans. Enfin la troupe se réunit dans la caverne ; quelques flambeaux en éclairent à peine les noires profondeurs ; mais c'est dans ce lieu même que Mathilde, avant de se mettre en route, veut qu'un des prêtres de sa suite célèbre le grand mystère ; elle n'y participe point encore, et pour se croire digne de la céleste victime qui se dévoue chaque jour pour l'homme mortel, elle attend que les péchés dont elle s'accuse lui aient été remis par le saint du désert.

Durant le premier jour, la caravane traverse une campagne fertile, où le doura à feuilles de roseaux élève sa tête vigoureuse et se couronne de gros épis ; à côté, le pistachier sauvage couvre la terre de ses vastes rameaux, le vert foncé de son feuillage et le pourpre délicat de ses naissantes grappes contrastent agréablement avec l'azur des cieux ; à ses pieds le lin étend

ses plantes bleuâtres; plus loin, le palmier de la Thébaïde étale ses feuilles en forme d'éventail, et le concombre et le melon dorés pendent au bord des innombrables canaux que le grand fleuve s'ouvre dans les terres. Mais, le second jour, ce riant aspect change de face; on arrive dans la plaine sablonneuse d'Elbakara, dont l'étendue ne présente qu'une plage immense et stérile; on rencontre seulement, dans l'enfoncement des rochers et sur le bord des torrents d'hiver, un peu de verdure, des acacias qui produisent la gomme arabique, le séné, le bois de scorpion et quelques autres plantes; les autruches, les chamois, les gazelles et les tigres habitent les antres des rochers et bondissent à travers ces sables, où jamais une seule herbe ni une touffe de gazon ne viennent réjouir leurs regards. En vain cherche-t-on quelque fontaine pour apaiser la soif ardente dont on est dévoré; ce n'est qu'au pied du mont Kaleil qu'on trouve une source d'eau saumâtre, la seule où les bêtes féroces et les hommes puissent se désaltérer; deux ou trois sycomores l'entourent, et au-dessus on aperçoit des grottes d'ermes

abandonnées, que la ferveur des premiers siècles du christianisme avait conduits dans cette affreuse solitude.

La princesse les regarde en soupirant. « Ah! se dit-elle tout bas, heureux ceux qui avaient choisi ce séjour sauvage! C'est là que, séparés du commerce des humains, rien ne troublait leurs jours paisibles. Sans doute les miens le seraient encore, si je n'avais pas franchi ces murs sacrés qui me cachaient aux yeux des hommes; séduite par la présomptueuse espérance de valoir mieux que mes compagnes, en venant adorer le Sauveur du monde, c'est mon orgueil qui m'a entraînée sur ces bords funestes, et c'est lui qui m'a perdue. » Tandis que, plongée dans cette rêverie, Mathilde ne s'occupait que de ses fautes et de ses remords, le chameau qui la portait descendait, sans qu'elle s'en aperçût, la pente rapide de la montagne; bientôt des exclamations d'effroi retentissent à ses oreilles; elle lève la tête, et voit les compagnons de ses pieux travaux effrayés de la perspective qui se découvre à eux; c'est une mer de sable dont le soleil a dévoré toutes les

substances végétales, que le vent soulève par moments en tourbillons impétueux, et dont l'immensité n'a de bornes à l'orient que l'horizon, et à l'occident qu'un demi-cercle de roches brûlées. L'intrépide princesse contemple cet horrible aspect, et le voit d'un œil ferme: que peut-elle craindre dans la situation où elle est? Que sont tous ces dangers auprès de celui qu'elle fuit? De quoi peut-elle trembler, si ce n'est de retourner en arrière? Et qu'est-ce que la mort a d'effrayant pour l'infortunée qui, portant dans son sein une passion terrible, entend à tous moments le ciel qui lui crie qu'il y faut renoncer? Indifférente sur les maux qui l'attendent, Mathilde ne s'inquiète que sur ceux des gens qui la suivent: elle les rassure, les encourage; elle fait parler la foi, la religion, l'espérance, et élevant sa main vers le ciel, elle leur montre le but du voyage. Pour arriver là, c'est bien peu de quelques heures de douleur. Elle rappelle ces paroles de Jérémie: « Rougissez, Sidon, dit la mer. — Et de quoi? — On entreprend de longs voyages pour un petit bénéfice, et pour la vie éternelle à peine veut-on

faire un pas. » « Ah! continue-t-elle, qu'a donc la mort de terrible pour celui qui ne voit en elle que la porte de l'éternité? et qu'a la vie de regrettable pour qui en connaît toutes les tentations et les misères? Hélas! en vivant long-temps, nous ne devenons pas toujours meilleurs, nous en mourons souvent plus chargés de fautes. » Elle dit, et, semblable à la rosée de la nuit qui, tombant sur la terre, redonne la vie aux plantes desséchées par la chaleur du jour, les paroles de la vierge descendent dans tous les cœurs, les relèvent et les raniment. A la touchante onction de sa voix, les guerriers ont retrouvé leur courage, les chrétiens leur antique ferveur; et tous, étonnés de voir une fille délicate et timide braver, par la seule ardeur de son zèle, des fatigues auxquelles ils sont près de succomber, croient que Dieu lui prête sa force; touchés de ce miracle, ils courbent la tête et tombent à genoux, en chantant devant elle: *Hosanna in excelsis.*

La repentante Mathilde rougit; loin de s'enorgueillir des louanges qu'on lui prodigue, elle

s'humilie, car elle se sent vide au-dedans des vertus qu'on admire. Hélas! ils ne savent pas, ceux qui l'entourent, que c'est le remords d'un amour criminel qui lui donne cet extraordinaire courage. « Arrêtez, dit-elle à la petite troupe prosternée à ses pieds en face de l'effroyable désert; ne profanez pas ces paroles sacrées, en les prononçant devant une pauvre pécheresse, car nul ici n'est souillé d'autant d'iniquités que moi. » Tous l'écoutent avec une admiration nouvelle, et prennent cet aveu pour la religieuse ardeur d'une sainte qui, en se mettant au-dessous de tout, croit ne s'être jamais assez rabaissée. Cependant, comme ils voient que leur admiration l'afflige, ils se taisent, se lèvent et s'élancent courageusement à la suite de la vierge, dans les brûlantes régions qui s'étendent sous leurs yeux.

Ils marchent tout le jour au sein de ces landes sablonneuses que les feux d'un soleil ardent frappent à plomb, et dont la réverbération réfléchit un éclat qui blesse les yeux, et une chaleur si terrible, que les hommes les plus robustes ont peine à la supporter. La nuit ne leur

apporte presque aucun soulagement; car alors les vents cessant de souffler, le calme les laisse exposés aux exhalaisons suffocantes des sables embrasés qui leur servent de lit; mais au milieu de tant de maux, il n'échappe pas une plainte, pas un regret à Mathilde; loin de trouver qu'elle paie trop cher le salut qu'elle va chercher, elle voudrait que plus de souffrances expiassent encore mieux sa faiblesse, et se réjouirait que son corps fût déchiré par les douleurs les plus aiguës, si elles pouvaient, en pénétrant jusqu'à son cœur, y détruire l'amour qui le remplit, et que jusqu'ici rien n'a pu seulement affaiblir.

Mais si elle se plaît dans les maux qu'elle endure, ceux qu'éprouvent les compagnons de sa route la trouvent compatissante et sensible. Tandis qu'ils sont couchés, haletants, sur une terre brûlée, la charité lui prête ses forces pour les secourir; elle panse les plaies de l'un, baigne les yeux saignants de l'autre, soulage celui-ci par des paroles, ranime celui-là par des prières; et enfin, par un mélange d'humanité et de pénitence, elle se prive d'une

partie de la portion d'eau qui lui est destinée, et la partage elle-même aux faibles et aux malades.

Après avoir erré encore deux jours et deux nuits dans ces affreuses solitudes, les voyageurs épuisés entendent au loin le bruit des vagues d'une autre mer que celle qu'ils viennent de traverser ; bientôt leurs yeux découvrent, à l'extrémité de l'horizon, l'étendue de la plaine liquide dont, à cette distance, les ondulations semblent se confondre avec celles des sables du désert. Mais déjà ce bienfaisant aspect a ranimé tous les courages, a dissipé toutes les fatigues ; les poitrines desséchées commencent à respirer un air plus frais ; on se hâte, on court, on arrive, tous se précipitent dans les ondes salutaires qui leur offrent un si doux soulagement, et dont le voyageur qui vient de parcourir le désert peut seul comprendre l'inexprimable délice. La modeste princesse se détourne, s'éloigne, s'assied à l'ombre d'une roche ; là, les pieds nus et baignés dans la mer, elle découvre, en remontant le rivage, l'extrémité vers laquelle le chef des Israélites

passa avec tout son peuple à travers les flots suspendus ; et au sud, est le mont fameux d'Oreb et de Sinaï, où il reçut les tables de la loi.

Après une halte assez longue, la caravane se réunit et côtoie les bords de la mer. Combien, en comparaison du désert aride, ces frais rivages ont de beautés ! Couverts de coquillages sans nombre, les plantes marines en tapissent les rochers, et du sein de l'onde s'élèvent des forêts de coraux dont la tête écartelée se marie merveilleusement avec la fluidité verdâtre des eaux de la mer. Mais la triste Mathilde demeure indifférente aux charmes de cette nature, comme elle l'a été aux horreurs de celle du désert ; une pensée unique l'occupe et l'absorbe ; hors le poison qui la tue et le remède qu'elle va chercher, rien ne peut trouver de place dans son imagination ni dans son cœur ; et le seul plaisir que lui cause la vue de ces rivages, naît de l'espoir d'arriver plus tôt au monastère ruiné, où l'enfant de Bazile doit lui ouvrir la route de la miséricorde et du salut.

Les voyageurs passent le jour entier à chercher quelques traces de l'habitation où tendent tous leurs vœux ; ils se dispersent çà et là, s'interrogent, se découragent, et murmurent de ne trouver dans ces vastes solitudes aucun être vivant qui dirige leurs pas incertains. Cependant la princesse marche seule à leur tête ; elle aperçoit de loin un rocher menaçant dont le pied repose dans la mer ; une sorte de flèche s'élève au-dessus ; elle approche, le cœur palpitant, et distingue bientôt la croix qui lui indique la demeure du saint. A cette vue, elle sent ranimer sa foi et sa vertu ; pleine de confiance dans les salutaires instructions qui l'attendent, et ne doutant pas qu'elles ne la délivrent du pouvoir de l'enfer, déjà elle se croit sauvée, et, dans son ardente reconnaissance, elle bénit à haute voix le nom sacré de l'Éternel.

Sa petite troupe la rejoint ; d'une main elle lui montre le signe révéral de la rédemption, de l'autre elle détache son chaste bandeau, et, les cheveux épars, les pieds nus, les yeux baissés, les mains croisées sur sa poitrine, et dans

l'attitude du recueillement et de la contrition, elle s'avance humblement vers la grotte de l'ermite.

Avant de l'atteindre, elle erre long-temps à travers les débris d'un monastère, dont les ruines récentes déposent moins contre les injures du temps que contre l'impïété des infidèles. Deux pèchers sauvages croissent parmi les décombres, et plusieurs tronçons de colonnes corinthiennes, avec une croix au milieu du chapiteau, jonchent un pavé de granit rouge, chargé d'hieroglyphes. En foulant aux pieds ces restes antiques, Mathilde est arrivée sous un vaste portail, dont l'œil peut à peine mesurer la hauteur ; au-delà elle entrevoit les ténèbres du sanctuaire, et, à l'instant où elle va s'y enfoncer, elle s'arrête, saisie d'un frémissement religieux, comme si elle n'osait pénétrer dans cette nuit profonde, où réside la suprême majesté d'un Dieu. Mais tout-à-coup elle entend une voix, dont les sons mélodieux lui inspirent des pensées célestes ; elle croit que c'est l'Éternel lui-même qui l'appelle. A la lueur des rayons de la lune qui percent à

travers le dôme écroulé, elle parcourt les bas côtés de l'église, elle aperçoit enfin le pieux cénobite prosterné sur les marches de l'autel, et chantant les louanges du Seigneur dans le calme et le silence de la nuit.

Elle tombe devant lui, la face contre terre, en s'écriant : « O ancien des hommes ! ô saint des saints ! » Le solitaire, étonné, se retourne : depuis trente années qu'il remplit ce désert de sa longue et merveilleuse pénitence, c'est la seconde fois qu'une voix humaine a frappé son oreille ; il s'approche : quelle est sa surprise en voyant une fille si jeune et si belle dans la créature qui lui a parlé ! Par quel miracle a-t-elle eu la force de traverser tant de déserts ? et où a-t-elle trouvé assez de zèle pour arriver jusqu'à lui ? Mais la rare beauté de la vierge lui donne bientôt une autre pensée ; il croit que c'est Satan lui-même qui, sous cette forme enchanteresse, vient essayer de tenter sa sagesse. « Retire-toi, s'écrie-t-il avec une terreur religieuse ; que viens-tu chercher ici, et que veux-tu de moi ? — O mon père ! répond la princesse sans quitter son humble attitude, ne

me repoussez pas ; je suis venue ici au péril de ma vie ; j'ai bravé de grands dangers pour obtenir de vous le secours qui peut seul me sauver. Si vous me le refusez, à qui recourir ? Où trouver son appui contre mon cœur ? Je deviendrai la proie d'un Sarrasin, et mon ame immortelle sera à jamais perdue. » Ces mots, son accent surtout, persuadent le vieil ermite. Il relève avec bonté la vierge éperdue. « Je t'entendrai, ma fille, lui dit-il ; et, quelles que soient tes fautes, la foi qui t'a conduite ici, la foi, le plus grand trésor des chrétiens, te sauvera. Mais sans doute tu n'es pas venue seule, où sont tes compagnons ? Qu'ils viennent, qu'ils partagent avec toi les faibles secours que je puis vous offrir. — Ils sont restés en arrière, reprend Mathilde, et je crois entendre retentir leurs pas dans ces ruines. » L'anachorète s'avance au-devant d'eux ; il les distingue facilement à la clarté de la lune, qui, sous le ciel pur et serein des tropiques, jette une lumière plus vive que le soleil nébuleux du septentrion. Attendri de retrouver des hommes après avoir vu tant de

jours s'écouler dans la solitude du désert, il sourit à ses frères, et appelle sur eux les bénédictions du Très-Haut. « O vous ! leur dit-il, que la Providence a conduits jusqu'ici, sans doute une même croyance nous unit ; mais de quels bords venez-vous ? êtes-vous nés dans cette fertile Europe, dont toutes les heureuses nations reconnaissent la loi du Christ ? ou bien avez-vous vu le jour dans ces murs sacrés qu'entourent des nations infidèles, et où le chrétien est obligé de leur disputer sans cesse la terre teinte du sang de son rédempteur ? — C'est au nom du divin fils de Marie que nous venons tous auprès de vous, reprit le duc de Gloucester ; ceux-ci (en montrant les pèlerins) sont des chrétiens natifs de Syrie et d'Égypte : ces guerriers et moi, avons abandonné la florissante Albion, notre patrie, pour venir combattre les infidèles ; et cette jeune et belle vierge est Mathilde d'Angleterre, sœur de ce vaillant roi Richard, dont les hauts faits d'armes retentissent dans tout l'univers. — Ah ! ma fille, s'écria l'ermite en tourna t ses regards attendris vers la prin-

cesse, sous un extérieur si délicat quel cœur intrépide portes-tu ? Née au milieu des gloires du trône, tu as eu le courage de les fouler aux pieds pour venir chercher ici la retraite du plus humble des solitaires : quiconque a renoncé, comme moi, au monde et à ses vanités, compterait sans doute ta naissance pour rien, si elle ne rehaussait la rare vertu qui, à la fleur de ton âge, t'a fait préférer le sac de la pénitence à la pourpre des rois : beaucoup d'hommes obscurs ont fui au désert les terribles tentations d'une chair corrompue ; mais quel sacrifice fut jamais plus grand que le tien ? » Mathilde soupire. En effet, si elle en croit son cœur, jamais sacrifice ne fut plus grand que le sien. « Viens, auguste vierge, continue le solitaire ; et vous, mes frères, venez aussi partager avec moi les seuls fruits qui naissent sur ces bords ; venez vous désaltérer auprès de ma fontaine, et, après avoir pris un peu de repos, vous m'apprendrez quelles grandes catastrophes ont agité le monde depuis les derniers sons qu'il a fait retentir jusqu'ici. » Il dit, et entre dans sa grotte pour y préparer

le frugal repas ; il allume un flambeau de la résine qui découle du térébinthe : aussitôt la flamme vive et odorante éclaire et parfume l'intérieur de l'humble cellule : il prépare une pâte assaisonnée avec de l'huile de sésame ; il y joint des pêches sauvages, des dattes séchées au soleil, un rayon de miel, quelques noix de cocos pleines d'un lait sucré ; il pose ces mets sur une pierre polie, qui est la seule table qu'il possède, comme la natte grossière qui lui sert de lit est le seul siège qu'il ait à offrir ; et, en donnant tout ce qu'il a, il ne s'afflige que de n'avoir pas davantage à donner. « Depuis trente années que j'habite ce désert, leur dit-il, je ne m'étais pas aperçu encore de ma pauvreté, et voici la première fois que j'ai senti qu'il me manquait quelque chose. — Mon père, reprit un des plus vieux guerriers, il y a plus d'hospitalité dans ce peu de paroles qu'on n'en trouverait maintenant dans le palais des grands et à la cour des rois. — Mon fils, répondit Permite, la France a-t-elle donc perdu ses monarques ? leur cour était autrefois l'asile de la religion et de toutes les

vertus. — On remarque dans le jeune héritier de ce vaste empire, repartit un des chrétiens d'Asie, toutes les brillantes qualités qui distinguèrent jadis ses ancêtres ; mais une trop vaste ambition et une soif insatiable des grandes conquêtes font craindre à ses sujets que son règne ne soit pas celui des vertus paisibles. Philippe-Auguste est son nom ; maintenant en Syrie, il a réuni son armée à celle de Richard, afin de marcher de concert à la conquête de la cité sainte. — Qu'entends-je ? reprit le cénobite, la maison de Bouillon ne règne-t-elle plus sur le trône de Jérusalem, qu'elle avait acquis par tant de travaux et de sang ? — Deux lions sortis de la plaine de la Mésopotamie, répondit un des soldats anglais, sont venus déposséder cette antique race et dévorer l'empire des chrétiens : tout tombe, tout est renversé sous l'épée foudroyante de Saladin et de Malek-Adhel. . . . — Ah ! quels funestes noms prononcez-vous ! interrompit le solitaire. J'ai su vers quel temps ces deux effrayants météores parurent tout-à-coup en Égypte, renversèrent la famille des Alides, et exercèrent de

grandes cruautés contre les chrétiens. Un d'eux, échappé du supplice, se réfugia dans le désert et parvint jusqu'ici : il me parla de ce terrible Saladin, dont l'ambition faisait trembler tout l'Orient; de ce Malek-Adhel, plus terrible encore, dont l'ardente valeur menaçait déjà tous les descendants du pieux Godefroi. A ce récit, je plains les chrétiens, je prévois leurs désastres, et je gémiss sur les crimes du monde, qui devaient être bien grands, puisque Dieu avait permis que, pour le punir, deux nouveaux Goliath parussent ensemble, sans qu'un David se levât pour les combattre. Peu après, le chrétien fugitif s'ennuya de ma profonde retraite; redoutant le séjour des villes, et n'osant retourner parmi les persécuteurs de la foi, la mélancolie le saisit, et il mourut dans mes bras : avec lui s'éteignit le bruit que son arrivée avait fait dans le désert, et tout rentra ici dans le silence; je me retrouvai seul, moins seul cependant qu'auparavant; je restais avec un tombeau. Le voilà, ajouta-t-il en montrant une large pierre à l'entrée de la grotte; je l'ai creusé moi-même; c'est là que repose le seul

cadavre humain que couvrent les sables de ce rivage, et la seule société qui me soit restée des hommes. »

Pendant que le solitaire parlait, Mathilde avait toujours eu les yeux attachés sur lui; elle ne pouvait se lasser d'admirer la sérénité bienheureuse qui respirait dans tous ses traits : la nouvelle de la chute de Jérusalem ne l'avait pas même altérée; on eût dit que les malheurs du monde ne pouvaient plus atteindre celui qui avait mis trente années de solitude et de pénitence entre ce monde et lui; la vie, dont il avait rejeté avec mépris les caresses, les infidèles joies et les vaines amitiés, n'était plus pour lui qu'une route de paix qui le conduisait à ce ciel où il avait déjà toutes ses pensées : aussi le temps, qui ne marque sa course sur le visage des hommes qu'à l'aide des soucis et des agitations, ne trouvant jamais une inquiétude dans l'âme du solitaire, ne laissait sur lui presque aucune trace de son passage, et multipliait les années sur sa tête, sans pouvoir donner à sa vieillesse l'air de la décrépitude.

 CHAPITRE XX.

LES voyageurs, épuisés de fatigue, s'abandonnent bientôt au sommeil ; Mathilde va goûter quelques heures de repos sur le petit lit de mousse qu'on lui a préparé, et l'ermitte profite du moment où il voit ses hôtes endormis, pour aller sur le bord de la mer ramasser des coquillages et des œufs de tortues pour la nourriture du jour : quand il est seul, il s'abstient de toucher à aucune créature douée de vie ; mais le repas de la veille a épuisé ses faibles provisions, et son premier devoir est de songer à ses frères.

Il va ensuite préparer l'autel où, pour la première fois, les vœux de plusieurs hommes vont se joindre aux siens et monter ensemble vers le trône du Tout-Puissant : l'attente de cet instant si désiré par Mathilde, hâte celui de son réveil ; elle se lève, regarde autour d'elle ;

le vieux du désert ne paraît pas : elle sort de la grotte pour le chercher ; et au moment où ses yeux découvrent à l'orient le golfe Arabe, elle demeure éblouie du spectacle qu'il présente. Les riches teintes de pourpre, de violet et d'aurore dont le ciel éclate, à demi plongées dans la mer, y réfléchissent leurs teintes adoucies. Tout repose encore dans le silence, et les ondes, agitées d'un léger frémissement, semblent attendre avec respect la naissance de l'astre qui va sortir de leur sein pour se rendre dans le ciel, qui l'attend à son tour. Tout-à-coup il paraît ; semblable d'abord à un point lumineux qui jaillit hors des eaux, il se change bientôt en un globe de rubis éblouissant, qui répand comme une traînée d'or transparent sur tout le cercle de l'horizon : à son superbe aspect, la pointe des roches blanchâtres qui bordent le rivage étincelle de mille feux, chaque vague roule des flots d'or ; et le brillant auteur de tant de merveilles, répandant par torrents ses gerbes enflammées, inonde son vaste empire de sa pure lumière, et monte vers la voûte céleste avec l'éclat et la majesté du roi

de l'univers, du père de la vie et du triomphateur des ténèbres et du temps. Appuyée contre le roc, dont le pied est constamment battu par les flots, Mathilde en silence contemple avec un saint respect la scène magnifique que la mer, le ciel et la terre réunis, présentent à ses regards ; elle s'écrie : « Astre immense, qui sembles devoir être immortel, un jour pourtant tu t'éteindras ; un jour tu tomberas avec le monde. Jour terrible ! l'ange sonnera la trompette sacrée ; les générations, secouant la poudre des tombeaux, s'assembleront devant le trône de l'Éternel ; et dans sa justice rigoureuse, Dieu pèsera les fautes des hommes : il faudra comparaître devant lui, dévoiler ses faiblesses et montrer tout son cœur.... Ah ! malheureuse ! il faudra donc montrer ton amour, cet amour coupable qui te consume, et dont la redoutable pensée du dernier jugement ne peut pas te guérir ; il faudra donc avouer tes criminels regrets, confesser que la joie que tu goûtes en servant Dieu est si faible, que tu ne peux t'en contenter, et que ton cœur, qui ne saurait vivre sans joie, est assez infidèle pour en aller

chercher dans l'amour d'un Sarrasin ; il faudra donc dire que ce Sarrasin te touche plus que toutes les merveilles du monde, et que tu n'aspères plus qu'avec tiédeur à ce ciel, qu'il ne doit point habiter avec toi. »

L'accent de la princesse, en prononçant ces mots, avait quelque chose d'amer et de déchirant qui retentit aux oreilles de l'ermite ; il écoute attentivement d'où partent ces sons douloureux, et il se hâte d'aller porter la paix à l'affligée qui la demande. « Ma fille, dit-il, d'où viennent les plaintes que tu formes ? Quels honteux secrets cachés dans ton ame agitent ainsi ta conscience ? Se pourrait-il que, sous les dehors de la plus céleste innocence, tu portasses le remords d'un crime ? — Je n'en ai commis aucun, mon père, reprit Mathilde avec un profond soupir ; mais mon cœur n'en est pas plus pur, car il se plaît dans son désordre et aime le péché que Dieu lui défend. Aujourd'hui je vous parlerai, mon père ; je ne prendrai ni repos ni sommeil que vous ne m'ayez entendue, et j'espère qu'un nouveau jour ne se lèvera pas sans me trouver réconciliée, par

votre saint ministère, avec ce Dieu que j'ai tant offensé. — Je t'entendrai, ma fille, répliqua le cénobite; mais voici tes compagnons qui s'éveillent, commençons par offrir tous ensemble un sacrifice à l'Éternel : humilie-toi, verse devant lui cette humble douleur du péché, qui lui est un sacrifice d'une odeur infiniment plus agréable que celle de l'encens et des parfums. C'est ce parfum précieux qu'il vit répandu avec tant de plaisir sur ses pieds sacrés par la pécheresse; car il n'a jamais rejeté un cœur contrit et repentant. — Hélas! repartit Mathilde en le suivant la tête baissée, qu'il me serait doux, en m'approchant du grand mystère, d'y répandre, comme Madeleine, les pleurs d'un cœur pénétré de l'amour divin! mais où trouve-t-on cette abondante effusion de larmes saintes, quand le cœur s'échappe ailleurs? » Le solitaire la comprit, mais ne lui répondit rien; car il ne pouvait apporter de remède à son mal qu'autant qu'il en connaîtrait la cause et l'étendue. Il continua à marcher en silence jusqu'au lieu où les chrétiens s'étaient endormis; il les trouve debout. « Mes frères,

leur dit-il, consacrons ce jour mémorable; l'autel nous attend, unissons nos prières, et que nos voix, élevées jusqu'aux cieux, y fassent entendre qu'il n'y a point de désert si aride, de retraite si solitaire, où le Dieu de Jacob ne trouve des enfants fidèles et des adorateurs zélés. » Chacun courbe la tête. Il s'avance alors au milieu des décombres; les chrétiens le suivent. Ils regardent autour d'eux, et contemplent, sans pouvoir se lasser, ces colonnes éparses, brisées, ces pilastres entassés, ces vestiges d'une magnificence passée, et ces innombrables débris qui étonnent l'imagination par leur grandeur, comme ils attristent l'âme par leur ruine. « Hélas! mon père, s'écrie l'un des guerriers, cette nef auguste qui subsiste encore en partie, ce double rang de piliers, et cette arcade si élevée que l'œil se fatigue à en mesurer la hauteur, tout cela aussi se détruira-t-il? » Il dit, et du sein du silence qui règne dans ces vastes ruines, une pierre ébranlée se détache, tombe, et lui répond. A cette voix de la destruction, tous les assistants prennent une contenance morne et lugubre;

l'ermite s'arrête, et élevant ses deux bras au-dessus de sa tête, il s'écrie avec un accent animé : « Autrefois ce temple fut debout ; il fut habité par de pieux solitaires, dont les saintes hymnes se confondaient chaque jour avec celles des anges ; voici la grotte de son fondateur, de saint Jean Climaque, qui s'y retirait pour pleurer les crimes du monde, et désarmer en sa faveur la colère céleste : alors on n'approchait de cette place qu'avec un cœur plus pur, une foi plus ardente ; mais l'impie n'a fait que paraître, et tout s'est écroulé. La mort a frappé les serviteurs de Dieu ; les sacrés cantiques ont cessé, et le silence et la destruction se sont emparés de cette demeure désolée ; encore un peu de temps, et la seule voix qui retentit dans ces ruines s'éteindra aussi ; encore un peu de temps, et ce corps misérable retournera en poudre comme ces colonnes qui rampent sur la terre après avoir touché jusqu'aux cieux ; encore un peu de temps, elles et moi nous nous dissoudrons en entier, et il ne restera de nous qu'un peu de poussière qui ira se mêler et se perdre avec les sables du désert. Alors, si des fidèles viennent cher-

cher ici les vénérables restes de ce monument, ils les chercheront en vain, tout aura disparu, et la piété elle-même ne reconnaîtra plus la place où elle versait ses larmes. Mais alors, mes frères, continua-t-il avec un enthousiasme prophétique, alors je serai avec vous dans ce temple immortel qui n'a point été bâti par la main des hommes, dont la destruction et l'impiété ne peuvent approcher, où jamais ne cessent les sacrés concerts des chérubins, où rien ne passe, ne change, ne finit, et où le bonheur du juste n'a d'autre terme que cette éternité qui n'en a point. »

En parlant ainsi, le vénérable ermite avec son cilice de poil de gazelle, sa tête chauve, sa barbe blanche, et le front tout chargé de palmes évangéliques, semblait, au milieu de ces décombres, comme l'ange précurseur des miséricordes divines, debout au milieu des débris du monde. Cependant il s'avance et monte vers l'autel ; les chrétiens se rangent autour de lui ; le duc de Gloucester, la tête nue, s'agenouille avec ses Anglais autour d'un

énorme bloc de granit, dont la mousse commence à faire sa proie; plus loin, les pèlerins, vieux soldats du Christ, sont prosternés près d'une colonne brisée. Au milieu de tous ces hommes, la vierge, seule de son sexe, se distingue moins par ses habits que par sa pieuse attitude et sa merveilleuse beauté; tout en larmes, elle offre mille fois son cœur à Dieu, s'efforce de laisser le passé dans l'oubli, l'avenir à la Providence, et de donner le présent au ciel: mais toujours un invincible penchant l'entraîne vers d'autres intérêts que les siens, le nom de Malek-Adhel se mêle à toutes ses prières; si elle les commence pour elle, c'est pour lui qu'elle les finit; et quand elle demande à Dieu ses graces victorieuses, dans lesquelles il n'entre pas moins de puissance que d'amour, et que son beau visage se colore d'un feu plus vif, ce n'est pas alors pour elle qu'elle prie. Ah! que ses prières seraient plus animées encore, que la reconnaissance y prêterait une plus ardente ferveur, si elle savait ce qui se passe au désert, si elle savait que les Bédouins

la menacent, et que tandis qu'elle demande à Dieu de sauver Malek-Adhel, Malek-Adhel s'avance pour la sauver!

L'auguste cérémonie est achevée; le cénobite ramène ses hôtes dans sa cellule, il leur présente le repas qu'il leur a préparé le matin, et ne se lasse point de les questionner sur tout ce qui se rapporte à la propagation de la foi et à l'accroissement du royaume de Jésus-Christ. Il s'informe surtout de l'archevêque de Tyr, de ce grand apôtre de la doctrine évangélique. « Quand je quittai le monde, dit-il, Guillaume était jeune encore; mais déjà la supériorité de ses lumières, d'éminentes vertus et un zèle infatigable pour la foi, l'avaient fait nommer à la seconde dignité épiscopale de l'Orient, et l'unanimité des suffrages le désignait au patriarcat de Jérusalem, comme seul capable de remplir dignement cet honorable et sublime ministère. Y a-t-il été appelé en effet? — Mon père, répondit le duc de Glocester, je ne profanerais point la pureté de cette solitude en vous faisant le récit de tous les scandales de la cour de Jérusalem; c'est bien plus les vices de

ses rois, que la valeur des infidèles, qui a entraîné la chute de ce grand royaume. Lorsqu'il subsistait encore, au lieu de nommer un Héraelius, un monstre de débauche, au siège de Jérusalem, si on y eût appelé le vertueux Guillaume, la sainteté de ses mœurs eût servi d'édification et de boulevard aux chrétiens, et on eût vu alors ce que la différence d'un homme à un autre homme peut avoir d'influence pour la conservation des empires. Mais je ne m'étendrai pas davantage sur cet objet; je vous dirai seulement que l'archevêque de Tyr est toujours l'homme que vous avez connu : long-temps, par la seule sagesse de ses conseils, il a retenu le trône de Jérusalem sur le penchant de sa ruine; et lorsque les débordements des chrétiens et les armes des infidèles l'eurent précipité dans l'abîme, seul il ne désespéra point du royaume du Christ : il se dépouilla de toutes ses dignités, il partit, et fut demander en Europe des secours pour le rétablir. C'est lui qui a prêché cette grande croisade, la plus nombreuse, la plus brillante que jamais l'Orient ait reçue dans son sein; c'est à sa voix que d'in-

nombrables armées, sorties de l'Occident, s'apprêtent à reconquérir la Judée et à humilier le croissant; c'est à sa voix que se sont assoupies les discordes qui divisèrent nos plus grands capitaines, et la prise de Ptolémaïs a été moins le fruit de leur valeur que de son éloquence : chaque jour son zèle attire de nouveaux enfants à l'Évangile, et sa charité les soutient... — Voilà, s'écria l'ermite avec transport, voilà le véritable descendant des premiers évangélistes, le parfait modèle des saints, et l'homme dont le monde chrétien doit le plus s'enorgueillir. — Mon père, reprit la vierge en le regardant avec admiration, croyez-vous donc que le monde vous ait oublié? — Il le doit, ma fille, puisque je l'ai quitté, interrompit vivement le solitaire. Ah! gardez-vous de jamais comparer le chrétien qui n'évite les tentations qu'en les fuyant, avec celui qui leur résiste et demeure dans le monde pour le sauver : celui-ci, rempli d'un zèle divin, risque chaque jour son salut pour celui de ses frères; le second, plein d'une craintive défiance, en ne s'occupant que du sien, ne sert à celui de personne : l'un s'ex-

pose sans cesse, combat sans relâche, triomphe toujours, croit n'avoir jamais assez fait quand il lui reste quelque chose à faire, et par la multiplicité de ses œuvres et l'ardeur de sa foi, est un exemple vivant d'édification et de sainteté, qui doit lui attirer la reconnaissance et la bénédiction de l'univers; l'autre, dans sa solitude, n'ayant aucune occasion de faillir, ne doit point se glorifier de sa sagesse : il se nourrit de l'amour de Dieu, mais il n'agit point pour Dieu; il vit en paix, parce qu'il vit seul et loin des hommes auxquels il est inutile; il doit être oublié de ce monde qu'il n'a point su servir; aussi, quand le grand jour du jugement arrivera, le pieux Guillaume sera un des premiers élus, et Dieu le couronnera d'une double, d'une triple gloire, d'une gloire égale à la quantité de convertis qu'il aura faits; tandis que celle du solitaire, humble et obscure comme lui, le placera au dernier rang de la table des justes. — Mon père, lui dit alors la princesse attendrie, vous avez raison; sans doute c'est sous les traits de l'archevêque de Tyr que la religion chrétienne nous offre

le prodige de sa charité; mais permettez-moi de dire que c'est sous les vôtres qu'elle nous offre celui de son humilité. »

Cependant le soir arrive, et tandis que les chrétiens trouvent parmi les décombres de l'église un lit que la fatigue leur rend agréable, Mathilde demande à l'ermite de consentir à l'entendre. « Je le veux, ma fille, » lui dit-il, et il la conduit à l'entrée de la grotte, d'où on découvre la vaste mer. En ce moment elle est calme, unie, et présente un pur miroir aux étoiles étincelantes du firmament. La princesse, à genoux, se recueille en silence; mais autour d'elle tout la frappe et parle à son cœur; elle voit à ses pieds un autre ciel s'unir à celui qui brille au-dessus de sa tête dans le lointain grisâtre de l'immense horizon; elle écoute le mouvement continuel de la vague qui vient, se brise, recule, revient encore, expire de nouveau pour renaître toujours; les trois grands attributs de l'intelligence suprême, l'immensité de cette mer sans bornes, l'éternité de ces vagues toujours roulantes, l'infinité de cette foule d'astres errants, racontent la

gloire de Dieu; et la princesse ressent les effets de ces grandes images, sans que son esprit ose seulement s'élever jusqu'à elles. Mais l'ermite voit l'impression qu'elle éprouve, et prenant la parole: « Ma fille, celui qui a fait tout ceci, est celui qui a dit: *En vérité, en vérité, si les hommes se taisent, les pierres s'écrieront* (1): voilà la puissance; mais il a dit encore: *Venez à moi, tous tant que vous êtes, qui êtes travaillés et qui êtes chargés, et je vous donnerai du repos* (2): voilà la bonté. La puissance et la bonté, c'est Dieu, ma fille; si loin de nous par l'intelligence, il a voulu s'en rapprocher par l'amour. En effet, si nous pensons à sa grandeur, nous pensons à notre néant; à sa puissance, à notre faiblesse; à sa souveraineté, à notre dépendance; à sa justice, à nos fautes: mais quand nous pensons à son amour, ma fille, nous pouvons penser au nôtre; c'est le seul point par où nous puissions, sans témérité, nous élever et nous unir à Dieu: car en-

(1) S. Luc, ch. 19, v. 40.

(2) S. Mathieu, ch. 12, v. 18.

fin quand il nous juge, nous ne pouvons le juger; quand il nous commande, nous ne pouvons le commander; mais quand il nous aime, ô Mathilde! nous pouvons l'aimer. Dévoue donc ta vie à cette seule affection; car de même que Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut rien faire de plus avantageux pour toi que de t'aimer, aussi, de ta part, ne peut-il exiger rien de plus digne de lui ni de plus parfait que ton amour: aime donc ton Dieu avant tout, ma fille, car, je te le dis, cet amour est le plus grand trésor du cœur de l'homme.»

« Hélas! mon père, reprit Mathilde avec émotion, je vois par vos paroles que votre œil perçant a déjà pénétré dans les replis de mon âme l'iniquité qui l'opprime. — Oui, ma fille, j'en connais déjà la cause, mais j'en ignore l'objet. — Hélas! répliqua la princesse en pleurant, c'est ce nom qui est mon plus grand crime, et ce qui me coûte le plus à vous dire: puisse du moins cet aveu me servir d'expiation! » Alors, en face du ciel, prosternée près de l'ermite, les yeux attachés sur le crucifix

qu'il tenait à la main, et encouragée par la douceur évangélique du saint, elle révéla ainsi les mystères de son cœur.

CHAPITRE XXI.

« Mon habit a dû vous instruire déjà, mon père, de l'état que je devais embrasser; les trônes, les grandeurs humaines, tous les titres auxquels le monde attache son éclat, me semblaient vils auprès de celui si glorieux d'épouse du Christ; dès ma plus tendre enfance je n'ambitionnai point d'autre, et ce fut pour le mériter mieux, que je voulus me joindre aux chrétiens qui se croisaient en foule pour la délivrance de la cité sainte, afin de venir adorer le sacré tombeau avant que mes derniers vœux m'eussent à jamais fermé les portes du monde. La pieuse épouse de Richard fut ma fidèle compagne; le même vaisseau nous portait: sans doute le ciel, pour nous punir ou pour nous éprouver, nous retira son secours, car il permit aux infidèles de nous attaquer, de nous vaincre, et de nous réduire en esclavage.... —

Quoi! sans égard pour votre rang, on osa vous donner des fers? — O mon père, que j'eusse été moins malheureuse d'en porter et d'être jetée au fond d'un humide cachot, n'ayant de nourriture qu'un pain grossier trempé de mes larmes! Mais hélas! reçue dans un palais superbe, comblée d'honneurs, entourée de respects, traitée en souveraine.... — Eh bien! ma fille, d'où viennent ces pleurs et ces gémissements? continuez votre récit, et nommez-moi ce généreux vainqueur dont le joug est si doux aux chrétiens. — Mon père, que me demandez-vous? Ce vainqueur, si grand, si terrible, auquel nulle perfection ne manque, hors la lumière de la foi; ce héros superbe, qui sait se faire également craindre, admirer et bénir par ses ennemis; ce prince, digne objet de l'affection de Guillaume, dont l'image, toujours présente à ma pensée, règne en souveraine sur mon ame, et me poursuit jusqu'aux pieds de ce Dieu ici présent.... Que dis-je? je m'égarer.... Mais non, mon père, je n'ai plus rien à vous apprendre; vous avez entendu mon secret et mon crime.» En parlant ainsi, elle

cache sa face contre terre, et couvre de poussière l'or de sa chevelure. « Humilie-toi, ma fille, répondit l'ermite, car ton crime est grand en effet; cependant ne perds pas courage, car celui qui est la lumière, la vie et la force des cœurs qui le cherchent et qui l'aiment, peut te rouvrir la voie de ton salut, et te rendre la perfection de son saint amour. Mais, explique-toi, ce vainqueur qui donne des chaînes aux chrétiens, ne peut être qu'un Musulman; par quel affreux miracle, ô fille chrétienne, un Musulman s'est-il emparé de ton cœur? — Mon père, que vous dirai-je? Dès le premier instant où je le vis, je conçus de nouvelles pensées, des pensées qui m'avaient été inconnues jusqu'à ce jour; j'appris qu'un Sarrasin pouvait être regardé sans horreur; insensiblement j'appris qu'il pouvait posséder toutes les vertus; j'appris enfin qu'il pouvait être aimé.... L'habitude d'une vie pure et sainte, et la présence de l'archevêque de Tyr, me retinrent long-temps sur le penchant de l'abîme: mais quand ce digne prélat m'eut quittée, je ne sais si un esprit d'aveuglement

et d'orgueil s'empara de moi, ou si les circonstances où je me trouvais me firent une loi de m'approcher de la séduction; mais, obligée de paraître souvent en la présence de Malek-Adhel... — Malek-Adhel! as-tu dit, interrompit l'ermite en frémissant, Malek-Adhel! le frère de Saladin, de ce tigre d'Orient qui dévora tous les chrétiens! Malek-Adhel! qui cent fois trempa sa main impie dans le sang de tes frères, et dont la redoutable épée a reculé l'empire de l'enfer! — Chacun de ses forfaits, mon père, est un arrêt de réprobation contre moi, puisqu'ils n'ont pu m'empêcher d'aimer Malek-Adhel. De vous dire comment cet amour s'est emparé de mon cœur, je ne le saurais; il me semble que tout ce qui m'entourait, m'instruisait à l'aimer: c'étaient les bénédictions dont la reine, ma sœur, payait ses bienfaits; les louanges que lui prodiguaient tous nos chrétiens; c'était surtout la secrète complaisance que je remarquais pour lui dans le cœur de Guillaume. L'unanimité de ces suffrages me fit connaître un orgueil que je n'avais jamais connu pour moi, et enlèrent mon ame de

vanité et de joie, en voyant que tout autour de moi justifiait ma faiblesse; j'imprimais dans mon souvenir le récit de toutes les grandes actions de Malek-Adhel; je recueillais son image dans le fond intime de ma pensée; enfin, je m'accoutumai à la vue de son amour. Ce fut alors que mon égarement s'augmenta, au point que, dans mes heures de solitude, Malek-Adhel était toujours auprès de moi; la marche du temps me semblait changée; je vivais éperdue dans l'oubli de toutes les choses du monde, comme s'il n'y avait eu que lui de créature sur la terre. Cependant j'avais souvent des retours vers Dieu, je le conjurais de me donner des forces; mais il ne m'en donnait pas. Des pensées qui me faisaient horreur entraient aussi facilement dans mon esprit qu'elles en sortaient avec peine; enfin, au lieu de ce pain des anges dont je me nourrissais autrefois, je me suis vue réduite à manger d'un pain de douleur, couvert de la cendre de la pénitence et de sa mortalité, et les jours d'affliction m'ont atteinte. — Ah! reprit l'ermite, les jours d'affliction sont le partage de celui qui désobéit; et, je le demande avec Job,

qui est-ce qui s'est opposé à Dieu et s'en est bien trouvé? Mais, ma fille, dites-moi, quelle raison vous donniez-vous pour vous permettre de continuer à aimer Malek-Adhel? — Mon père, je ne le sais ni n'y connais rien; je le voyais et j'aimais. — Mais était-ce la vue de la beauté de votre amant qui enlevait votre cœur? — Je ne regardais pas à cette beauté. — Étiez-vous séduite par des images de plaisirs, de grandeurs? — Elles ne me venaient pas dans l'esprit. — A quoi pensiez-vous donc quand vous étiez près de lui? — J'aimais. — Mais ne songiez-vous pas alors que le devoir, la religion, vous faisaient un crime de cet amour? — Mon père, j'y songeais sans cesse. — Oubliez-vous que cet homme était soumis au joug de l'enfer et l'ennemi de votre Dieu? — Cette affreuse pensée était toujours devant mes yeux. — Eh bien! que faisiez-vous alors? — Je pleurais, mon père, et j'aimais encore. — Ma fille, ce feu criminel qui vous dévore et vous punit, n'est qu'une faible image de celui que l'enfer réserve aux pécheurs qui perséverent dans leurs iniquités. Ah! pourquoi, malheureuse égarée,

as-tu désiré la joie des biens de ce monde? ne sais-tu pas qu'ils ne sont que vanité; que quiconque ne boira que de cette eau sera toujours altéré; qu'il disparaîtra comme un songe, s'évanouira comme une vision; que ceux qui l'auront vu se demanderont, où est-il? tandis que la mémoire de la vertu demeurera toujours parmi les hommes, et sera là-haut *triumphante à jamais, ayant combattu pour une récompense éternelle* (1). — Ah! mon père, que vous dirai-je? je ne sais point expliquer ce que j'éprouve: c'est un mélange inouï de toutes les oppositions, une union de tout ce que l'enfer a de plus terrible et le ciel de plus doux: je suis entraînée vers ce qui me fait horreur; je vois un abîme, et je voudrais y tomber; je souffre jusqu'à mourir, et je me plais dans mon tourment; je suis venue à travers tous les périls vous demander des forces contre Malek-Adhel, et je tremble que vous ne m'en donniez; enfin, dans ce moment, où votre voix va m'annoncer les vengeances d'un Dieu irrité, quand je découvre en frémissant le redoutable avenir que

(1) Sapience.

je me prépare, ce cœur rebelle s'élève par la force du seul amour au-dessus de ces saintes frayeurs, et, jusque dans le tribunal de la pénitence, rempli de l'image de Malek-Adhel, se perd, se fond en elle, et ne peut plus désirer d'autre bien...—Arrête! malheureuse, » s'écria l'ermite. Hélas! la vierge ne l'entendait plus : épuisée par les fatigues de sa route, et plus encore par le combat que sa religion livre à l'amour dans son cœur, ses forces viennent de l'abandonner; elle est tombée sans connaissance sur la terre, une sueur froide coule sur son front; ses mains et ses joues sont pâles et glacées, elle ne respire plus. L'ermite craint qu'elle ne touche à son heure dernière; il s'émeut pour elle; il tremble qu'elle n'expire dans cet état de réprobation: « O Éternel! dit-il avec un accent suppliant, ne prendrez-vous pas pitié de la faiblesse d'une si fragile créature? la condamnerez-vous sans retour? attendez du moins, avant de l'appeler à vous, attendez qu'elle se soit repentie. » Il court à la fontaine, prend de l'eau dans le creux de ses mains, et se hâte de venir en inonder le visage de la princesse. Elle tressaille et se ranime, elle

ouvre les yeux et s'écrie : « Où suis-je? ai-je quitté la terre? n'entends-je pas la sinistre trompette qui m'appelle devant le trône de Dieu? vais-je être précipitée pour jamais dans le séjour des éternelles ténèbres? — Reprends courage, fille du Christ, lui dit le compatissant cénobite, regarde devant toi ce Dieu mourant sur la croix; c'est pour ta faute qu'il est là, c'est pour effacer tes souillures qu'il a versé son sang, c'est pour te sauver qu'il s'est immolé; il n'y a point de péchés que le feu d'une si ardente charité ne consume; ne sais-tu pas qu'il pardonna à Madeleine, aux Publicains, à tous ceux qui pleuraient sincèrement sur leurs iniquités? N'a-t-il pas dit qu'il était venu, non pour appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence? et ne sais-tu pas aussi que quand la pénitence est vraie et entière, elle peut en quelque sorte s'égaliser à l'innocence? Repens-toi donc, ma fille, autant d'avoir manqué de confiance en la miséricorde de Dieu, que de l'avoir offensé par ton coupable amour : que cette eau qui t'a rappelée à la vie te la rende doublement; qu'elle soit un nou-

veau baptême qui efface tous tes péchés. Et vous, mon Dieu, quoique ce cœur soit un temple bien indigne de votre majesté, puisqu'il n'est rempli que des ruines que la passion y a laissées, daignez y rentrer, et en y rentrant vous en réparerez les brèches, et vous lui rendrez sa première perfection et son ancienne magnificence... O créature régénérée! lève-toi maintenant, car te voilà en paix avec le Seigneur ton Dieu. » Elle se lève, regarde autour d'elle d'un air surpris, fait quelques pas, et apercevant du côté de l'orient les premiers feux du soleil qui dardent dans la mer, elle s'écrie, animée d'un saint transport : « Un nouveau jour m'éclaire, et l'espérance est rendue dans mon cœur. » Puis, tombant à genoux, d'un air humble et résigné elle ajoute : « Ordonnez, mon père, me voici soumise à tout ce que vous croirez devoir m'imposer pour me rendre digne de la charité toute divine qui consent à pardonner mes erreurs. — Il faut commencer par étendre et tirer le voile sur votre ame, afin que n'ayant aucune vue sur les créatures, elle demeure seule avec

Dieu. C'est avec ce dépouillement de toute autre pensée qu'il faut entrer dans le saint sanctuaire; et pour le pouvoir, ma fille, il faut surtout vivre à jamais séparée du musulman Malek-Adhel. — Mon père, sans doute je ne le reverrai plus; en ce moment il s'éloigne de l'Égypte, il marche vers son frère. — Et comment a-t-il consenti à se séparer de vous? comment ne vous a-t-il pas emmenée à sa suite? — Il voulait bien que je l'accompagnasse en Syrie: mais j'avais fait vœu de le quitter, de venir près de vous; et comme il s'opposait à mon voyage, je me suis échappée sans son aveu. — Et vous êtes sûre de ne pas le retrouver au Caire? — Assurément, mon père, lorsqu'en revenant de Memphis il aura appris mon départ, pressé d'obéir aux ordres de Saladin, il n'aura pas attendu mon retour. — Et les ordres de Saladin l'appellent aux combats; c'est contre les chrétiens qu'il marche? — Mon père, je le crois. — Et cette pensée, ma fille, ne vous le fait-elle pas haïr? » La vierge rougit, baissa les yeux, et répondit d'une voix faible et timide : « Pas encore, mon père. —

Dans cette disposition, reprit l'ermite, si vous deviez retrouver le prince au Caire, j'aimerais mieux vous voir expirer au sein de ces déserts que de vous y laisser retourner; mais puisqu'il n'y est plus, que le moment où vous le reverrez est sans doute très-éloigné... — Peut-être même ne viendra-t-il point; j'espère obtenir du prince, pendant son absence, de me laisser retourner au camp des croisés; alors je repartirai pour l'Angleterre sur le premier vaisseau, je me jetterai dans mon cloître. — O ma fille! interrompit le solitaire, si jamais tu rentres dans ce port, tu seras sauvée... En attendant, livre ton cœur au guide céleste, qui est la sagesse qui nous instruit, la sentinelle qui veille pour nous, la paix qui nous calme, et la portion d'héritage qui nous doit échoir; bannis de ta pensée le souvenir de Malek-Adhel. — Mon père, dépend-il de moi de l'en bannir? — Si tu le veux, ma fille, si tu le demandes, si tu le désires sincèrement; quand nous disons que Dieu refuse d'aider notre faiblesse et d'exaucer nos prières, nous nous mentons à nous-mêmes, et la vérité n'est point en

nous, car il est écrit : *Tout ce que vous demanderez à Dieu, ayant la foi, vous l'obtiendrez* (1). »

L'ermite allait continuer, quand des cris tumultueux frappent soudain son oreille et suspendent la parole sur ses lèvres. Il s'étonne, il écoute; il entend un cliquetis d'armes : « Dieu ! s'écrie-t-il, après tant de jours de paix, faut-il voir la solitude de ces rivages troublée par des assassinats? — Qu'est-ce, mon père, que ce bruit terrible? s'écria la princesse effrayée. — Une horde de Bédouins homicides, sans doute, qui, ayant aperçu au loin, dans le désert, ta petite caravane, sera venue la surprendre pendant son sommeil. Je cours au milieu du combat offrir à Dieu les restes de ma vie en secourant des chrétiens; toi, ma fille, enfonce-toi dans les profondeurs de cette caverne, cache ta céleste beauté à des brigands impies qui ne respectent rien. » Il dit, et se prépare à sortir; mais déjà à la porte de la grotte se présentent plusieurs Arabes demi-nus, le sabre à la main, cou-

(1) S. Mathieu.

verts de sang, et jetant d'avidés regards dans l'intérieur de l'humble cellule : il n'y a là ni or, ni argent, qui puisse tenter leur cupidité ; mais la jeune fille qu'ils aperçoivent est d'un prix au-dessus de tous les trésors ; ils se préparent à la saisir : l'ermite se jette au-devant d'elle, la contenance courroucée, les regards étincelants ; il élève un crucifix au-dessus de sa tête, et, rempli de l'esprit divin, il s'écrie d'une voix tonnante : « Téméraires, arrêtez, car j'atteste le Dieu suprême, ce Dieu ici présent, que le premier d'entre vous dont la sacrilège audace osera toucher cette fille, sera foudroyé à l'instant. » A cette menace, Mathilde joint ses timides supplications, demande grace, et se défend avec ses prières et ses larmes. Les Bédouins, étonnés, interdits, s'arrêtent ; leur férocité est adoucie, leurs desseins sont suspendus ; les êtres les plus faibles, un vieillard, une vierge, ont vaincu leur courage ; oui, ils l'ont vaincu, car cette faiblesse est soutenue des deux plus fortes puissances dont le ciel ait armé la terre, l'innocence et la religion.

Cependant, au moment où la troupe immobile commençait à bannir la pitié et à poursuivre son affreux dessein, s'élançant au milieu d'elle un guerrier terrible : l'œil en feu, revêtu d'armes menaçantes, et le bras chargé d'un sanglant cimenterre, il attaque les Arabes, en fait un carnage horrible, disperse, détruit à lui seul la troupe entière : la mort et la victoire lui ouvrent le chemin jusqu'à la princesse ; plus prompt que l'éclair, il la saisit, l'enlève, la transporte au milieu des décombres d'un mouvement si rapide, que l'ermite l'a déjà perdu de vue avant d'avoir eu le temps de former une pensée ; il aperçoit seulement les Arabes fuyant de tous côtés, éperdus de terreur, et faisant retentir la solitude du rivage du grand nom de Malek-Adhel. L'ermite frémit sur le sort de la princesse, et pleure de ce que le désert et les assassins ont épargné sa vie. Cependant les corps expirants des Arabes et des chrétiens n'arrêtent point la marche impétueuse du héros ; il ne voit que Mathilde, il ne songe qu'à ses dangers ; il la pose sur un cheval

superbe, se place derrière elle, d'une main la presse contre lui, saisit de l'autre la bride du coursier, et, suivi de quelques soldats musulmans, s'éloigne au grand galop de cette scène de carnage.

Le trouble de Mathilde est au comble. La grotte du solitaire, le solitaire lui-même, la surprise des Bédouins, les cris des combattants, la vue inopinée de Malek-Adhel, lui semblent autant d'illusions qui la remplissent de leurs impostures; mais en est-ce une aussi que cette main qui la serre si tendrement, et contre laquelle son cœur bat avec tant de violence? Elle s'efforce de le croire, et demeure immobile, silencieuse, de peur qu'un mot, un geste, ne rompent l'enchantement, et en la rendant à la vérité, ne la rendent à sa faiblesse, à l'amour, à la présence de Malek-Adhel, enfin à tout ce qui composait le danger terrible qu'elle a fui au désert, et qui, plus terrible que jamais, revient la menacer encore, et lui ravir peut-être tout moyen de salut.

CHAPITRE XXII.

Le soleil était au milieu de sa course, lorsque le prince arriva au pied du Colzoum: il s'arrêta alors pour donner un peu de repos à Mathilde. Une mère n'a point pour son enfant une sollicitude plus tendre; il s'inquiète de la voir exposée à l'ardente chaleur du jour, et regarde autour de lui s'il n'y a pas dans les rochers du Colzoum quelque enfoncement où il puisse la mettre à l'abri. Au-dessus de quelques rocs brûlés il aperçoit un bouquet de sycomores et de tamarins; aussitôt il quitte son cheval, et sans se séparer du fardeau précieux qu'il tient toujours embrassé, il gravit la montagne, atteint l'ombre, y place la princesse, et s'éloigne à quelque distance.

Alors seulement Mathilde revient à elle, et se rappelle ce qui s'est passé; mais elle ne peut comprendre par quel inconcevable prodige Ma-

lek-Adhel a paru tout-à-coup pour la sauver des mains des Arabes. Et l'ermite ? que sera-t-il devenu ? Qu'aura-t-il pensé de cet événement ? Mais, hélas ! existe-t-il encore ? N'aura-t-elle été interrompre le repos de sa solitude que pour lui apporter la mort ? Et ses chers, ses fidèles Anglais, elle n'en voit aucun autour d'elle ; auraient-ils tous péri dans le combat, et seraient-ils, ainsi que le duc de Glocester, les victimes de leur dévouement à son service ? Tandis qu'elle s'occupe et s'inquiète de toutes ces pensées, elle voit revenir le prince, la tête nue, le front couvert de sueur et de poussière, et portant entre ses mains son casque plein d'une eau fraîche et pure : il se présente à la princesse ; elle le regarde avec un mélange de surprise, de reconnaissance et d'embarras. « Mon Dieu ! s'écrie-t-elle, si ce que je vois n'est pas une illusion, s'il y a quelque réalité dans les événements de ce jour, qu'ils sont terribles et que je dois en redouter les suites ! Quel sera le sort de ce vénérable solitaire ? quel sera celui de mes fidèles chrétiens ? et le mien, ô mon Dieu ! à présent, que sera-t-il ?

— Mathilde, répond le prince, consentez à boire cette eau, elle calmera le trouble de vos esprits, et vous permettra de prêter une oreille plus tranquille à ce que je vais vous dire. » La princesse pose ses lèvres sur le vase de fer, et rafraîchit sa poitrine oppressée. « Maintenant, continue Malek-Adhel, attendons, avant de nous mettre en route, que la brise de mer nous apporte un peu de fraîcheur ; je profiterai de ce temps pour vous reprocher votre imprudence. Ah ! si elle n'exposait que ma vie, Mathilde, je ne vous la reprocherais pas. » Il s'arrête : elle est frappée de sa profonde tristesse ; elle cache son visage entre ses mains, et répond d'une voix un peu émue : « Hélas ! j'espérais que ce voyage n'aurait eu des dangers que pour moi ; j'espérais que vous, surtout, n'y seriez point exposé, et que quand votre frère vous attendait, aucune considération n'aurait pu vous retenir. — Vous l'espérez, Mathilde, interrompit-il vivement ; je vous ai donc bien mal exprimé mon amour, puisque vous pouvez croire qu'il y a quelque chose de plus fort que vous dans mon ame. Ah ! quand

je suis rentré au Caire, et que j'ai appris votre départ, que je n'ai pu douter que vous marchiez vers le désert, ai-je pensé à mon frère, à ses ordres, aux combats, à ma gloire ? Non, Mathilde, je n'ai pensé qu'à vous ; j'ai volé sur vos traces, sans écouter les murmures du peuple et de mon armée : mes braves soldats voulaient bien m'arrêter, ils me montraient la colère de Saladin ; mais qu'importe sa colère, qu'importe qu'il demande ma tête, pourvu que Mathilde soit sauvée ? J'espérais vous rejoindre plus tôt, vous ramener malgré vous avant que vous eussiez atteint le terme de votre voyage ; mais dans ces vastes déserts, où nulle route n'est tracée, je me suis égaré. Ah ! Mathilde, que ne sommes-nous partis ensemble comme je le voulais ! nous toucherions aux tentes de Saladin, et tout un peuple ne vous reprocherait pas ma désobéissance. » Il s'arrête, il ne veut pas faire passer dans l'ame de Mathilde toutes les craintes dont il est déchiré : il ne veut pas lui dire que pour la suivre il a usé de violence ; que son armée indignée, s'opposant à son départ, voulait le forcer à marcher en Sy-

rie ; que des cris menaçants se sont fait entendre contre Mathilde ; et qu'ayant choisi, pour l'accompagner, ses plus fidèles soldats et ses plus dévoués serviteurs, il n'a pas encore la pleine confiance de leur respect et de leur zèle pour celle qu'il aime. Mathilde lui demande comment, ayant été égaré dans sa route, il a pu trouver la grotte de l'ermite. « Étant arrivé sur le bord de la mer Rouge, dit-il, à une grande distance du monastère ruiné, pour l'atteindre j'ai toujours côtoyé le bord du rivage ; enfin, ce matin, aux premiers rayons de l'aurore, j'ai entendu le cri des Bédouins, ce cri forcené, avant-coureur des massacres ; je me suis précipité de ce côté ; toutes les frayeurs déchiraient mon sein : j'arrive à travers les ruines ; vos chrétiens, surpris au sein du sommeil, sont les victimes des Bédouins ; le duc de Glocester, peré d'un coup mortel, me voit, me reconnaît, se soulève, et me montrant la grotte : *Sauvez la princesse*, me dit-il, et il tombe sans vie. J'ordonne à mes soldats de secourir vos amis ; ils obéissent, et je vole vers vous.... Quel affreux spectacle ! Mathilde,

l'idole de mon cœur, près de tomber entre les mains d'une horde barbare ! Ah ! si je fusse arrivé trop tard, si un seul de ces brigands sauvages eût osé porter sur vous une main sacrilège !... Mathilde, je t'ai vengée, j'ai donné la mort à tous ceux qui t'avaient osé regarder : faible expiation d'une si téméraire audace ! — O fidèle ami de mon frère, noble duc de Gloucester ! s'écrie Mathilde en pleurant, j'ai donc causé ta mort, c'est pour moi que tu es venu expirer sans gloire au fond des déserts. Et tous les chrétiens ont-ils donc péri avec lui ? je n'en aperçois aucun ici. — J'ai laissé presque toute ma troupe auprès d'eux, répondit le prince ; je serais resté moi-même pour les défendre, si ma première pensée n'eût été de songer à vous. » Mathilde pleure sur les infortunés qu'elle a exposés à la mort ; elle se reproche de les avoir attirés dans le désert, pour les y abandonner à leur détresse. « Ah ! lui dit le prince, de quel secours votre présence leur serait-elle ? Ne pleurez pas, Mathilde, sur le danger auquel je vous ai arrachée, mais sur celui qui vous menace ; j'entends le vent du midi prêt à s'élever, je vois au sud

de l'horizon des colonnes de sable et des nuages rougeâtres... Je frémis, je tremble : ô Mathilde ! jusqu'au jour où je vous ai connue, je n'avais jamais tremblé. » Dans l'espoir d'éviter l'ouragan, en dirigeant sa route vers le nord, Malek-Adhel quitte la montagne et rejoint ses soldats avec Mathilde : il les trouve frappés de terreur à la vue des signes funestes qui s'élèvent autour d'eux ; les chevaux, plus effrayés encore, accablés, haletants, refusent absolument de marcher : le prince, convaincu que tout retard peut être funeste, se résout à fuir avec ses seuls chameaux ; mais les soldats s'y refusent, ils ne veulent point faire la route à pied ; et pour ne point abandonner leurs chevaux, ils proposent de se réfugier au sommet du Colzoum. Mais Malek-Adhel, qui ne voit autour de lui qu'une vingtaine d'hommes, et qui sait que les cavernes de cette montagne sont le repaire des bêtes féroces et d'intrépides brigands, ne veut point exposer Mathilde à leurs attaques, et il commande le départ. La troupe hésite encore ; pour l'encourager, le prince déclare que lui-même marchera à pied :

ce généreux exemple détermine tous les soldats, et il n'en est aucun qui ose reculer devant des fatigues auxquelles son maître ne craint pas de s'exposer.

Voilà la caravane en route ; elle garde un profond silence, nul n'ose dire les dangers qu'il prévoit et les craintes qu'il éprouve. Malek-Adhel marche auprès du chameau qui porte Mathilde, et que précèdent trois autres chameaux chargés d'outres pleines d'eau, d'une tente, et de provisions pour la route ; les soldats suivent après, l'œil morne, la contenance triste, et comme prêts à se révolter.

Cependant la journée se passe sans accident ; la nuit approche, et les craintes cessent ; mais les voyageurs viennent d'entrer dans le passage le plus dangeveux, dans le vaste désert de sable : si le lendemain les avant-coureurs de l'ouragan se remontent encore, le péril sera presque sans remède ; il faut donc se hâter de sortir de ce lieu terrible. Les soldats demandent à marcher toute la nuit, le prince aussi voudrait bien se hâter, mais comment ne pas donner quelques moments de repos à Mathilde ? supportera-t-elle

une si longue fatigue ? Elle est couchée sur le chameau, presque sans mouvement, pâle, respirant à peine, et près d'expirer de lassitude. Malgré les murmures de sa troupe, Malek-Adhel ordonne qu'on fasse une halte ; il fait planter sa tente au milieu du désert, étend son manteau sur le sable, et conjure Mathilde d'essayer de dormir quelques heures. Forcés de suspendre leur marche, les soldats s'abandonnent au sommeil ; le prince seul, debout, en dehors de la tente, veille dans la crainte d'une surprise, et contemple avec la plus douloureuse anxiété cette toile qui renferme tout ce qu'il aime, et ces sables enflammés qui menacent ses jours. A cet instant tout est calme, tout est tranquille, la lune éclaire un sol nu et aride, où la froide brise de la nuit ne trouve pas une seule herbe à agiter, pas un seul rameau où elle puisse frémir et former un bruit. Le silence règne au désert, et n'est interrompu que par le rugissement lointain des tigres et le cri triste et perçant de l'autruche, qui semble annoncer que le jour de la calamité est près,

et que les malheurs qui doivent arriver se hâtent.

Cependant Mathilde ne dort pas tranquille; ses songes sont troublés par l'image des périls qui l'entourent, et ce n'est pas ceux dont le prince lui a parlé qu'elle redoute le plus: tandis qu'elle repose, qui est-ce qui veille sur son innocence? Est-ce donc sur sa loi, sur l'honneur d'un Musulman qu'elle compte, ou bien sur la protection de Dieu? Mais si son amour pour Malek-Adhel l'en a rendue indigne, elle sent qu'elle doit y compter moins que jamais. Agitée par cette crainte, elle ne cherche point un nouveau sommeil, et se levant de sa couche, elle entr'ouvre sa tente pour s'assurer de ce qui se passe autour d'elle. A la clarté de la lune elle distingue tous les soldats endormis sur le sable; un seul homme est debout à la porte de la tente, il lui tourne le dos, et cependant elle n'a pas eu besoin de regarder le triple panache qui s'élève au dessus de son casque, pour reconnaître Malek-Adhel. Elle laisse retomber aussitôt la toile qu'elle avait soulevée, et se

demande, dans une sorte de vague inquiétude, pourquoi Malek-Adhel veille seul auprès d'elle. Cependant elle relève la toile pour le regarder encore; il était toujours à la même place, immobile, debout et appuyé sur son sabre; et, sans s'expliquer encore tout ce qu'elle craignait, il lui semble qu'elle doit être rassurée, et que la plus grande des injustices serait de former un soupçon sur l'honneur de Malek-Adhel. Mais, en s'accusant ainsi, ce nom lui échappe; le prince se retourne, voit Mathilde éveillée, et se précipite auprès d'elle. « Ma bien-aimée, lui dit-il, est-ce l'inquiétude qui trouble votre sommeil? — Oui, répond-elle, mais maintenant il me semble que je ne dois plus en avoir. » Malek-Adhel n'entend pas le véritable sens de ces paroles, il ne songe qu'aux dangers du désert: pour les éviter, il donnerait son sang, sa vie. « Hélas! dit-il, je ne partage point votre sécurité; qu'il me paraît effrayant et terrible le danger qui vous menace! Vous adorer, vous perdre, sentir tout mon courage inutile pour vous sauver..... voilà quelle est ma situation, voilà quels sont les tourments que mon amour

me cause; mais, Mathilde, vous n'avez aucune pitié des tourments de mon amour.» La princesse appuie ses deux mains sur son cœur, et levant les yeux au ciel, elle dit: « O mon Dieu! que n'ai-je mérité ce reproche! je ne serais pas si coupable devant vous. — Eh bien! lui dit-il, si tu plains l'affreuse amertume qui remplit mon cœur, adoucis-la, tu le peux; oui, même en ce moment, si tu me dis que tu m'aimes, j'aurai cessé d'être malheureux. — Prince, répond Mathilde avec une sage modestie, ce moment où nous sommes est celui du courage et non de la faiblesse, de la pénitence et non de l'endurcissement, de la mort, peut-être, et non des coupables amours. La foudre de Dieu nous entoure; il ne faut peut-être qu'un mot, que ce mot que vous me demandez, pour la faire tomber sur nous... Rompons, rompons cet entretien, abandonnons de criminelles pensées, et ne songeons qu'à profiter de la fraîcheur de la nuit pour nous éloigner d'ici. — Vous avez si peu dormi, Mathilde, répond le prince avec tristesse, que ce trop court repos ne vous aura pas donné la force de vous remettre en

route. — Ah! reprit-elle involontairement, ce n'est pas pour soutenir la fatigue que je crains d'en manquer.» Le prince veut lui répondre, elle ne le permet pas, et sort vivement de la tente. Les soldats s'éveillent, les chameliers rechargent les chameaux, et la caravane se remet en route dans le même ordre que la veille.

Mais à peine les premiers rayons du jour commencent - ils à éclairer la terre, qu'on aperçoit d'énormes colonnes de sable qui tantôt courent avec une prodigieuse rapidité, tantôt s'avancent avec une majestueuse lenteur. Bientôt le soleil, en les pénétrant, leur donne l'air de véritables colonnes de feu, et la rougeur de l'air semble annoncer le terrible vent du midi. A l'aspect de ces sinistres présages, les murmures éclatent hautement; plusieurs soldats proposent de jeter la tente et une partie des provisions au milieu du désert, afin de fuir avec plus de vitesse. Troublée par la frayeur et le fanatisme, la troupe entière fait bientôt entendre que tant de malheurs ne leur sont envoyés que pour les punir des soins extraordinaires qu'on les force de prodiguer à une

chrétienne; ils vont même jusqu'à dire que si elle demeure plus long temps parmi eux, Mahomet les engoutira tous dans le sable. A ces insolentes paroles, Malek-Adhel est transporté de fureur; il tire son glaive, et regardant ses soldats avec des yeux étincelants: « Je jure, dit-il, d'abattre la tête du premier d'entre vous qui osera prononcer un seul mot contre la personne sacrée de la princesse d'Angleterre. — Puissé-je ne voir la Mecque de ma vie, répondit l'un des plus mutins, si j'entendis jamais un Musulman traiter de personnes sacrées ces adorateurs du crucifié, qui désertent leur pays pour inonder le nôtre. — Misérable, interrompit le prince en le terrassant devant lui et levant le sabre sur sa tête, tu as vu ta dernière heure. — Grand Dieu! qu'allez-vous faire? s'écria Mathilde: au nom du ciel et du repos de ma vie entière, grace, grace, ou je meurs à l'instant. » Aux accents de cette voix chérie, le prince s'arrêta tout-à-coup, et regardant avec indignation le tremblant Musulman qu'il foulait aux pieds: « Vil rebut de la terre, lui dit-il, lève-toi, et rends grâces à la princesse,

car il n'y avait qu'elle au monde qui pût fléchir ma colère; mais garde-toi bien de la rallumer encore, continua-t-il d'une voix forte et menaçante, car je déclare sur la tête du prophète, qu'il n'y a point de prières qui puissent m'engager à pardonner deux fois. » L'action du prince, son accent, ses regards, intimident tous les soldats; ils se taisent, mais non sans peine, et c'est bien moins la crainte de la mort qu'une superstition fanatique, qui, dans ce moment, leur rend la soumission si difficile. N'ont-ils pas bravé vingt fois le fer ennemi avec intrépidité? et ces mêmes hommes qui tremblent à l'aspect d'un ciel enflammé, ne sont-ils pas prêts à se précipiter, à la voix de leur chef, au milieu des bataillons chrétiens? Mais ils sont persuadés que les soins du prince pour Mathilde offensent le prophète; sans elle il n'aurait point désobéi aux ordres de Saladin, il combattrait déjà. Les fléaux dont ils sont menacés leur apparaissent comme un avertissement salutaire du châtement qui approche, et auquel ils ne peuvent espérer de se sous-

traire qu'en sacrifiant une grande victime à la colère de Mahomet.

Le lendemain, vers le milieu du jour, au moment où le soleil, entouré d'un nuage de pourpre, semblait embrasser toute la terre pour la brûler de ses rayons, le chameau de Mathilde se heurta contre une des roches semées dans ce désert, et en peu d'instants son pied enfla si prodigieusement, qu'il fut hors d'état de marcher. Le prince ordonne qu'on en prépare un autre; mais alors toutes les superstitieuses fureurs éclatent de nouveau, et, d'une commune voix, les soldats déclarent qu'ils n'obéiront pas : le malheur arrivé au chameau de Mathilde leur paraît un signe manifeste de la volonté du ciel. « On ne peut refuser d'y croire, disent-ils, sans une horrible impiété; » et comme il ne leur reste d'espérance de regagner la protection du prophète qu'en immolant la chrétienne, les plus hardis s'avancent vers elle dans l'intention de la saisir; mais à peine l'impétueux Adhel a-t-il vu leurs desseins, que, sans considérer l'inégalité du nombre, il s'élançe,

enlève la princesse de dessus le chameau, la soutient d'un bras, la défend de l'autre, et fait voler la tête du premier mutin qui ose approcher. A ce spectacle, les autres poussent des cris affreux, vomissent des imprécations contre l'étrangère qu'un grand prince préfère à ses propres sujets, et l'entourent pour lui arracher l'objet de son amour. L'intérêt de Mathilde éclaire l'aveugle ardeur de l'intrépide guerrier; s'il était seul, vingt hommes bien armés n'effraieraient pas son courage; mais à cause d'elle il a pensé qu'il pourrait succomber, et alors quel recours aurait-elle contre la rage de ces vils séditeux? Il frémit à l'idée des outrages qu'elle aurait à souffrir, et prenant son parti sur-le-champ, il recule quelques pas, dirige son glaive sur le sein de sa bien-aimée, et s'écrie : « S'il faut que cette vierge soit immolée, moi seul je la frapperai; mais en retirant ce fer tout sanglant de son cœur, je l'enfonçe aussitôt dans le mien, et j'expire avec elle, en appelant la vengeance du prophète sur vos têtes criminelles; et ne croyez pas, misérables, qu'il laisse la mort de votre prince impunie;

au grand jour du jugement, vous paraîtrez tout couverts de ce sang que vous m'aurez forcé de répandre. — Non, non, interrompirent les soldats en se prosternant devant lui, nous vous respecterons jusqu'à notre dernier soupir; nous ne vous demandons que de nous sacrifier l'infidèle qui vous arrache à tous vos devoirs; à peine son sang aura-t-il rougi le sable, que nous déposons tous nos sabres à vos pieds, pour que vous disposiez de nos vies selon vos volontés. — O généreux Malek-Adhel! s'écrie Mathilde, ne sacrifiez pas vos précieux jours à une infortunée qui n'a plus que peu d'instants à vivre; je sens que je vais mourir: votre dévouement ne me sauverait pas. Ah! je vous en conjure, enfoncez ce glaive dans mon cœur. Mon Dieu, donnez-lui le courage de le vouloir, c'est ma dernière prière. » Elle dit, ses lèvres pâles se ferment, et la connaissance l'abandonne. La troupe rebelle s'approche de plus près, il s'en élève un cri: « Prince, nous jurons tous de mourir pour vous, montez sur un chameau, marchez à notre tête, la chrétienne seule périra. — Elle ne périra point,

interrompt Malek-Adhel d'une voix terrible, ou je périrai avec elle; si vous faites un pas de plus vers nous, à l'instant nous tombons tous deux sans vie sur le sable. Les soldats effrayés reculent à leur tour; ils ont effroi du sang de leur prince: il leur semble que ce serait pour eux comme un feu dévorant qui les consumerait dans ce monde et dans l'autre; les plus furieux n'osent proposer que d'abandonner le prince, avec celle qu'il aime, à la colère céleste qui le poursuit; les autres ne peuvent s'y résoudre; et frémissent à l'idée de livrer leur chef, leur maître, le frère de leur soudan, à une mort presque certaine, quand tout-à-coup l'un d'eux, comme saisi d'une inspiration divine, s'écrie: « Que hasardons-nous? si Mahomet lui pardonne, Mahomet le sauvera; s'il le laisse périr, c'est qu'il l'aura condamné. » Ces paroles les décident, les entraînent; ils laissent au prince le chameau blessé, la tente, trois outres pleines d'eau, quelques fruits secs, s'éloignent ensuite le plus promptement qu'ils peuvent avec les trois autres chameaux, et

abandonnent ainsi le prince et la vierge dans l'immensité du désert.

Mathilde est couchée sur le sable, sans mouvement; le prince le voit, redoute un malheur plus grand, et cependant ne perd pas courage: d'un bras vigoureux il relève la tente, en forme un abri, y place la princesse, prodigue une partie de l'eau qu'on leur a laissée à la rappeler à la vie; mais ce n'est que quand l'air du soir commence à rafraîchir le désert, qu'elle se ranime et rouvre une paupière languissante. Son premier cri est pour Adhel. « Où est-il? demande-t-elle : est-il sauvé? — Il est près de toi, répond-il, il y est pour toujours. » Mathilde soulève sa tête, rappelle ses idées, regarde autour d'elle, ne voit que le prince, et ajoute avec une profonde tristesse : « Ils sont donc partis, et partis sans vous? — Ils m'ont laissé seul, Mathilde, mais non pas sans courage; ne t'alarme point, ma bien-aimée, tout espoir n'est pas perdu encore, la moitié de mes soldats marchent sans doute sur nos traces avec le reste de ta suite. De ceux-là j'en suis

sûr; pour secourir des chrétiens j'ai dû choisir mes plus fidèles amis, et ceux qui viennent derrière nous ne m'auraient pas abandonné. Attendons-les ici jusqu'au jour; je craindrais, pendant l'obscurité de la nuit, de m'écarter de la route qu'ils doivent suivre : si demain, à la naissante aurore, ils ne sont pas arrivés, je te porterai dans mes bras à travers le désert; le chameau, quoique blessé, pourra nous suivre; et si nous pouvons avant la nuit atteindre le mont Kaleil, nous sommes sauvés. Il faut nécessairement que ma petite troupe y passe pour se rendre au Caire : nous pourrons l'y attendre; là, nous trouverons une source d'eau, des fruits secs, et des grottes pour te garantir de l'ardente chaleur! — O mon Dieu! s'écria la princesse avec un accent tendre et plaintif, regardez ce qu'il fait pour moi : il me donne sa vie, et vous me défendez de l'aimer. — Ah! reprit-il avec une tristesse passionnée, pourrais-tu croire à un Dieu qui te défendrait de m'aimer? va, sois-en sûre, si ton Dieu existe, si ton Dieu est le vrai Dieu, il est touché de notre amour et ne le condamne pas. » Elle ne

répond point; elle se lève et sort de la tente; le firmament étincelle du feu de mille étoiles. « Pourquoi, dit-elle, ne poursuivrions-nous pas notre route? le ciel ne nous prête-t-il pas assez de lumière pour nous guider? — Non, Mathilde; la moindre erreur pourrait nous rejeter bien loin du mont Kaleil, et nous perdre pour jamais: avec le jour je pourrai distinguer les vapeurs qui s'élèvent vers le sommet de cette haute montagne, peut-être aussi les têtes grisâtres des pyramides; alors je marcherai avec assurance: maintenant la clarté de la lune ne me permettant d'apercevoir que les objets qui nous entourent, et non ceux qui s'élèvent à l'horizon, ne me fournit aucun point assuré qui puisse m'indiquer ma route. » Mathilde n'insiste plus, elle s'appuie contre la tente, et jette des regards de douleur sur la vaste étendue du désert: tous les dangers qui les menacent, tournent au profit de l'amour; car c'est l'amour qui y a exposé le prince, c'est pour elle qu'il a voulu mourir, c'est à cause d'elle qu'il mourra peut-être; cette pensée, qui revient sans cesse, remplit son cœur d'une émo-

tion qui l'effraie. N'osant exprimer ses craintes, ni adresser hautement ses prières au ciel, elle se jette à genoux en fondant en larmes. Le héros s'approche d'elle, il lui prend la main; le trépas qu'il prévoit ne sert qu'à redoubler sa passion; et quand tout disparaît à ses yeux, qu'il n'y a presque plus d'espoir de vie dans son ame, l'amour, qui reste seul, n'en acquiert que plus de force. « Mathilde, lui dit-il, écoute-moi: nous sommes seuls au monde, perdus ensemble dans ces immenses déserts; peut-être le soleil de demain nous apportera-t-il la mort, et ne verrons-nous pas finir un autre jour: ma bien-aimée, faudra-t-il quitter la vie sans avoir été uni à toi? » Mathilde n'en écoute pas davantage; elle se lève, le Dieu qu'elle vient d'invoquer prête à toute sa contenance quelque chose de sa sainte majesté; debout devant le prince prosterné devant elle, elle lui dit: « Malek-Adhel, je vous aime; Dieu a reçu dans le tribunal de la pénitence cet aveu de ma faiblesse, cet aveu que je ne vous ferais pas entendre sans doute, si la mort qui nous menace ne l'excusait pas: oui, Malek-Adhel,

je vous aime; et si vous étiez chrétien, l'univers entier ne m'offrirait rien qui vous fût comparable; si vous étiez chrétien, je préférerais ce désert avec vous à toutes les grandeurs que les rois du monde pourraient m'offrir; si vous étiez chrétien enfin, j'aurais désiré, je l'avoue, que Dieu me permit de n'adresser qu'à vous ces mêmes vœux par lesquels je devais m'enchaîner à lui. Mais fussiez-vous chrétien, Adhel, je n'en ferais pas moins ici à Dieu le serment solennel de demeurer fidèle à l'honneur, et de ne souiller ma vie d'aucun crime: qu'elle soit courte, mais qu'elle soit pure; et si je meurs demain, que j'expire du moins sans remords. » En prononçant ces paroles, l'amour brillait dans les regards de la vierge; mais c'était un amour plein de chasteté, et qui semblait s'être comme enveloppé d'innocence pour avoir le droit de se montrer. Quoique éperdu, enflammé, Malek-Adhel, toujours aux pieds de Mathilde, n'ose lui adresser que des reproches. « Non, lui dit-il, tu ne m'aimes point; si tu m'aimais, tu serais touchée de mes pleurs, tu serais sensible à

ma peine, tu ne me laisserais pas mourir dans le désespoir; si tu m'aimais, tu me préférerais à toi-même, et dusses-tu être coupable, tu voudrais l'être pour moi.... Mais qui te l'a dit, Mathilde, que la passion te serait reprochée, et que l'amour était un crime? Qui te l'a dit que tu serais punie pour t'oublier toi-même, quand ton amant meurt à tes pieds?... — Qui me l'a dit! interrompit la vierge avec enthousiasme: Dieu, Dieu lui-même. Malek-Adhel, ta voix est bien puissante sur mon cœur; mais celle du Dieu mort pour moi y parle plus haut encore: sans doute ce n'est pas trop de ses ordres pour résister à ton amour, et c'est ce qui fait ma gloire; mais c'est assez pour m'en donner la force, et c'est ce qui fait ma sûreté. » En parlant ainsi, la princesse, les yeux élevés vers le ciel, semblait s'être détachée de la terre, et son maintien avait pris quelque chose de si imposant et de si pur, qu'elle apparut en ce moment, aux yeux de Malek-Adhel, comme l'ange du désert; il est étonné, ému; son ame est ébranlée, il s'écrie: « Sans doute tu dis vrai: Dieu s'est révélé à toi, c'est par ses in-

spirations que tu parles; c'est armée de sa force que tu te défends; tu es le temple vivant où il se tient enfermé; sa vérité est sur tes lèvres, fais-la couler dans mon cœur, pénètre-moi de sa lumière, rends-moi digne de t'appartenir.—Qu'entends-je? s'écria Mathilde, en joignant les mains avec un mouvement passionné: tes yeux s'ouvriraient! Dieu, dans son infinie bonté, aurait touché ta grande ame! Oh! que cela fût vrai, que cela fût possible, et tu deviendrais l'objet de mon éternel amour, et je mettrais mon bonheur en toi plus que dans toutes les choses du monde, plus que dans tout ce qui n'est pas toi, ô Malek-Adhel.»

C'est ainsi que s'exhale la flamme que la vestale tenait cachée au fond de son chaste cœur. Le prince, à ses pieds, jure de vivre ou de mourir avec elle, et la supplie de s'engager par les mêmes serments. Elle ne répond pas encore; elle lui prend la main, la serre entre les siennes, et lui dit: «Es-tu chrétien? — Ah! lui répond-il dans une sorte de délire passionné, que me demandes-tu? n'es-tu pas maîtresse absolue de mon ame et de ma vo-

lonté? Sais-je ce que je suis? et puis-je en ce moment penser, vouloir autre chose que t'adorer et être ton époux? Oh! daigne, daigne me nommer de ce titre si doux. — Je ne le puis avant ta réponse: Malek-Adhel, es-tu chrétien? — Hélas! répond-il, même au prix de ton amour je ne voudrais pas te tromper: Mathilde, je l'avoue, ta vertu m'étonne, et je crois qu'il y a quelque chose de divin en toi; mais pour te dire que je suis soumis à ta loi, j'en connais trop peu les devoirs; si elle m'imposait de trahir mon frère et de porter les armes contre ma patrie, je la rejetterais: mais sans doute elle ne me l'imposera pas; la religion qui a fait Mathilde ne doit pas faire des perfides; tout en elle doit être beau, sublime comme toi. Nomme-moi donc ton époux, Mathilde, afin que ce titre me donne plus de droits aux grâces de ton Dieu.»

La princesse est tout-à-coup vaincue par cette pensée; elle espère en effet ouvrir plus facilement la voie du salut à Malek-Adhel, en unissant son ame à la sienne, et se flatte que le nom d'époux avancera sa conversion. Ce-

pendant, avant de se résoudre, elle invoque le Tout-Puissant, lui demande des secours, lui montre tout son cœur, ce cœur si pur qui n'ose céder à l'amour qu'à la voix de la religion, et qui ne va prononcer le serment de l'hymen que pour avoir plus de moyens d'appeler à la lumière le plus grand héros du monde... « Éternel ! Éternel ! » s'écrie-t-elle avec un accent suppliant. C'est tout ce qu'elle peut dire, car la vivacité des sentiments qui l'oppressent dépasse de beaucoup le langage des hommes. Le prince, humblement prosterné devant elle, demande au Dieu inconnu qu'il lui voit invoquer, de fléchir le cœur de Mathilde. Pendant leurs muettes prières, la lune verse son feu tranquille sur toute l'étendue du désert; aucun bruit, aucun son n'en interrompt le silence; il semble qu'au sein de ce calme et de cette solitude, Dieu doit mieux entendre les prières de l'ame qui l'implore, et l'ame qui l'implore y mieux entendre sa voix. La princesse croit qu'elle a retenti dans son cœur; elle croit que Dieu lui-même lui commande de dévouer sa vie entière au salut du

héros qui deux fois a voulu lui sacrifier la sienne; elle laisse tomber sa main dans la main du prince, les élève, unies vers le ciel; détachant ensuite le reliquaire qui pend sur sa poitrine, elle le place devant les yeux de Malek-Adhel, et s'écrie : « Ici, où toute la nature se tait, où toutes les créatures font silence, parlez-lui vous seul, ô mon Dieu ! » Adhel tressaille. Il y a quelque chose, dans l'air et l'accent de la vierge, qui vient d'étonner son cœur; c'est plus que de l'amour, il n'a jamais connu de pareilles émotions. Mathilde a deviné ce qu'il éprouve, elle s'écrie : « Et maintenant tu es digne d'être mon époux; je jure de n'en avoir jamais d'autre que toi, je le jure à ce Dieu qui, en ce moment, remplit de son immensité et de sa toute-puissance et ce désert et ton cœur. » Elle s'arrête; Malek-Adhel ne peut parler, il est accablé d'un inexprimable bonheur et d'un sentiment inconnu. Mathilde est à lui, Mathilde est son épouse. Mais, en appelant Dieu dans le désert, en le rendant témoin de leur auguste union, en le plaçant entre elle et lui, la vierge s'est entourée

de tant de majesté, que devant le respect qu'elle inspire, la passion n'ose plus se faire entendre, et que les images de plaisirs et de volupté s'effacent même de la pensée de Malek-Adhel.

CHAPITRE XXIII.

L'AUREORE va bientôt paraître, Malek-Adhel ne verra peut-être pas la fin de ce nouveau jour; mais comment ne le bénirait-il pas? il le commence en nommant Mathilde son épouse. Ce nom, qu'il prononce sans cesse, n'alarme point la pudeur de la vierge, car il a juré de fermer les yeux sur ses chastes attraits jusqu'au moment où Guillaume consacrerait leurs serments; et elle se repose avec confiance sur la foi de l'époux à qui elle a tout promis, hors le sacrifice de son innocence. Plein de courage et de joie, Malek-Adhel s'apprête au départ; il se flatte d'arriver le soir au mont Kaleil, et d'y attendre en paix la caravane qui les suit. Il présente à Mathilde quelques dattes et un peu d'eau: « Ma bien-aimée, lui dit-il, c'est tout le repas nuptial que j'ai à t'offrir. » Elle sourit avec mélancolie, et répandant sur le

sable quelques gouttes d'eau, elle s'écrie : « De même que cette eau humecte une terre aride, puisse, ô mon Dieu! votre divine parole tomber comme une rosée salutaire sur le cœur de mon époux! » Puis jetant sur lui un regard chaste et tendre, elle lui présente le seul bien qu'elle ait à donner, le reliquaire sur lequel elle a juré d'être à lui; elle l'attache elle-même sur sa poitrine, en le conjurant de ne jamais se séparer de ce gage de sa tendresse. Il le promet, et alors, satisfaite et pleine de confiance, Mathilde veut essayer de marcher; mais le prince ne le permet pas, il redoute pour elle les cailloux tranchants dont le désert est semé : il la prend dans ses bras, il s'anime d'une force nouvelle, il ne craint plus rien. Mathilde ne partage point son espérance, mais elle se tait, penche sa tête sur la poitrine de Malek-Adhel, ferme les yeux, et tombe par degrés dans une sorte de stupeur insensible : bientôt l'affaissement augmente; elle ne sait plus où elle est; elle a cessé de voir et les sables qui la menacent et le soleil qui la dévore; ses combats, ses remords, sa patrie,

son hymen, s'effacent de son souvenir, ses pensées se perdent dans le vide; et enfin, hors l'amour qui l'anime et l'époux qui la presse, l'univers entier a disparu pour elle.

Cependant, au bout de quelques heures, elle croit sentir que le mouvement qui la transporte se ralentit; une crainte vague la frappe au cœur, et l'arrache au néant où elle se perdait; elle ouvre les yeux, regarde le prince, s'effraie de son extrême pâleur, s'effraie bien plus du sang dont il est couvert. Elle s'écrie, en s'arrachant précipitamment de ses bras : « O ciel! qu'est-il arrivé? mon Adhel, mon époux, dis-moi quel monstre t'a blessé? — Mathilde, je t'en conjure, calme-toi; tes craintes me font mille fois plus souffrir que mon mal; je suis bien, très-bien... » Il dit, et cependant une sueur froide coule sur son front; il tombe sur ses genoux, et, regardant Mathilde, il lui sourit et s'efforce de la rassurer, en ajoutant d'une voix affaiblie : « Je suis bien, très-bien. » Cependant le sang coule toujours; la fatigue, la chaleur, l'agitation, ont brisé un vaisseau dans sa poi-

trine; et Mathilde, saisie d'effroi en reconnaissant la cause de son malheur, prodigue sans espérance des soins inutiles, et demande à Dieu de ne pas permettre qu'elle survive à ce qu'elle aime. Malek-Adhel voit sa douleur et cherche à l'adoucir. « Ma bien-aimée, dit-il, je reprends des forces, essayons de marcher encore; le mont Kaleil n'est pas loin. — Non, reprit-elle, non, mourons plutôt ici: mourir ensemble, Adhel, n'est pas le plus grand des malheurs. Ah! si un jour il fallait te quitter, avec quelle ardeur je redemanderais au ciel cette mort qui va nous unir! » Ainsi, en voyant le tombeau s'ouvrir devant elle, Mathilde trouve la force et la volonté de dire combien elle aime, et son tendre cœur se plaît dans une mort qui lui permet de montrer tout son amour; mais plus cet amour se montre, plus il ranime dans l'âme de Malek-Adhel le désir de vivre. Soutenu par la princesse, il se relève, et s'efforce de découvrir la tête chauve et grisâtre du mont Kaleil; il appelle, il implore et le ciel et la terre. Rien ne paraît, rien ne répond, et ses cris perdus sur une plaine

rase ne lui sont pas même rendus par les échos. Découragé par ce silence, et plus encore par l'espace effrayant qui le sépare du monde, il s'approche de Mathilde, s'assied à son côté, se résout à mourir; et elle, doucement penchée vers lui, avec l'accent le plus tendre lui dit que cette heure, où elle ose l'aimer sans crainte, serait la plus douce de sa vie, s'il voulait lui promettre de la suivre dans l'éternité. Le prince la regarde, et ce regard l'assure qu'il ne veut point la quitter. « Si tu y consens, ajoute-t-elle, dans peu d'instant Dieu nous recevra tous deux dans son sein. » Malek-Adhel presse contre ses lèvres le reliquaire qu'il a reçu de Mathilde, et lui répond: « Je veux te suivre partout et me perdre avec toi, plutôt que de m'en séparer. » La vierge lève les yeux au ciel avec reconnaissance, pose une main sur son cœur, et donne l'autre à son époux en prononçant ces mots: « Pour toujours! » Il répond par le même vœu, ils se regardent et sourient encore; peu-à-peu leurs forces défontent, leurs pesantes paupières se rouvrent avec peine; ils fléchissent et s'ap-

puient l'un contre l'autre; les ténèbres commencent à les envelopper, la froideur de la nuit va glacer leur sang, un autre jour ne se lèvera pas pour eux, ils ont vu leur dernier soleil...

Cependant, au milieu du lugubre silence de ces grandes solitudes, au loin, vers l'orient, un bruit s'est fait entendre; une soudaine joie se réveille dans le cœur du prince; il se lève, prête l'oreille: le bruit augmente: il n'ose exprimer encore tout ce qu'il espère; mais il écoute plus attentivement; il distingue les pas des chameaux, le hennissement d'un cheval, bientôt des voix d'hommes; il frappe des mains et s'écrie: « Le ciel a eu pitié de nous, j'entends la marche d'une caravane, nous sommes sauvés! — Ah! reprit la princesse avec un faible soupir, quelques moments encore, et je n'avais plus de malheur à craindre. — O ma bien-aimée! ranime-toi: le bonheur va nous être rendu avec la vie. » Et tandis qu'il fait quelques pas au-devant de la caravane, Mathilde lui répond: « Hélas! quel plus grand bonheur puis-je attendre de la plus lon-

gue vie, que celui de mourir avec toi? » Mais le prince l'écoute à peine, il ne songe qu'à la sauver. Des hommes approchent, Malek-Adhel reconnaît ses guerriers. A la vue de leur prince, ils sont frappés de surprise, et tombent à ses pieds la face contre terre. « Mes perfides soldats m'ont trahi, leur dit Malek-Adhel: ils ont levé le fer contre moi, et m'ont abandonné dans le désert avec la princesse d'Angleterre. » Les fidèles serviteurs du prince ne répondent à ces paroles qu'en chargeant de malédictions les auteurs d'un crime qui leur fait horreur. « Braves amis, leur dit-il en montrant la princesse, sauvez cette illustre infortunée qui allait mourir avec moi, secourez-la, je ne puis vous aider..., mes forces sont épuisées; sans vous je n'aurais pas vu une autre aurore. » Il dit, ses guerriers obéissent: les uns transportent Mathilde sur un chameau; les autres calment les ardeurs de la poitrine du prince, en lui présentant le lait d'une jument enlevée aux Arabes; enfin on atteint le mont Kaleil, on s'y arrête; et dans les grottes abandonnées des ermites, Mathilde, durant

toute la nuit, goûte un long repos, et le prince, en la voyant hors de danger, ose enfin s'abandonner lui-même au sommeil.

Le lendemain ils aperçoivent la tête des pyramides, bientôt les hautes tours du Caire; mais plus on approche de la demeure des hommes, plus Mathilde se sent oppressée de tristesse; elle songe au lien qui l'unit au prince et aux obstacles qui les séparent, à la guerre funeste qui divise l'empire du croissant de celui des chrétiens, et à l'incertitude où elle est du parti que Malek-Adhel va prendre entre eux. Abandonnera-t-il son frère? désertera-t-il ses drapeaux pour se ranger sous les drapeaux de la croix? Elle n'ose s'en flatter, elle n'ose presque le vouloir. Cependant, s'il demeure fidèle à sa patrie, elle est sûre que Richard ne consentira jamais à lui donner pour époux l'ami, l'allié, le défenseur de Saladin; et Richard a sur elle, comme roi et comme frère, des droits sacrés auxquels elle ne peut se soustraire. C'est ainsi qu'au moment où elle vient d'échapper au trépas, l'intérêt seul de son amour l'occupe, et que l'image des devoirs

qui lui seront peut-être imposés dans ce monde qui se rouvre devant elle, ferme son cœur au plaisir de vivre. De son côté, Malek-Adhel est agité aussi: le sévère honneur, l'inviolable amitié, lui imposent des lois presque semblables à celles que la religion prescrit à Mathilde, et il reconnaît avec honte que l'amour les lui a fait braver plus d'une fois. Depuis long-temps ne devrait-il pas être près de son frère et avoir remporté plus d'une victoire? Au lieu de cela, que fait-il? il abandonne son armée pour suivre au désert les traces de la beauté qu'il aime; il oublie son devoir, sa gloire; subjugué par sa passion, il vient de promettre d'être chrétien; mais s'il est chrétien, Saladin le regardera-t-il encore comme son frère? et s'il demeure fidèle à Saladin, Mathilde le regardera-t-elle encore pour son époux? Ces sombres pensées dissipent insensiblement ses espérances, et la profonde tristesse de Mathilde lui dit assez qu'il n'a pas tort: tous deux se devinent trop bien pour oser s'interroger: ils gardent le silence, et entrent au Caire sans

s'être parlé de bonheur, sans s'être félicités d'avoir échappé à la mort.

En revoyant Malek-Adhel, le peuple qui, sur le rapport des soldats arrivés deux jours auparavant, croyait qu'il avait été massacré par les Bédouins, le peuple dont il est adoré, sort de son affliction et fait éclater sa joie par des cris vifs et tumultueux : bientôt il apprend, par les guerriers qui accompagnent le prince, la lâche perfidie de ceux qui l'ont trahi; et à l'instant il se précipite en foule vers la demeure de ces parjures, pour les maudire et venger sur eux l'attentat dont ils se sont rendus coupables. Malek-Adhel ne peut empêcher un peuple furieux de lui donner ces sanglants témoignages d'amour; il peut moins encore l'empêcher d'éclater en murmures contre la princesse d'Angleterre : il n'y a pas un Musulman qui ne l'accuse d'être cause du désastre de Ptolémaïs et de l'inaction où demeure le prince : ces reproches sont justes, Malek-Adhel le sent; il se trouble, il gémit, il s'indigne; jamais cette ame héroïque ne ressentit de pareils tourments. Tandis que

Mathilde se repose de ses terribles fatigues, il veille le jour et la nuit autour du palais, car il sait que ses dangers n'ont fait que changer de nature; les voûtes superbes qui la couvrent ne la garantiront pas de l'aveugle fureur d'un peuple fanatique, et l'aveugle fureur d'un peuple fanatique est plus difficile à apaiser que les brûlants tourbillons de sable que le vent du midi soulève dans la grande plaine du désert. Cependant, si l'amour tient continuellement ses yeux ouverts, au fond de son cœur le remords ne dort pas non plus; et si chaque Musulman qu'il rencontre semble lui dire : *Malek-Adhel, ton frère t'attend*, sans cesse il se répète à lui-même : *Malek-Adhel, ton frère t'attend*. Mais toute puissante qu'est cette voix, elle l'est moins que la crainte de risquer de nouveau la vie de Mathilde, soit en la laissant au Caire au milieu des fanatiques qui l'entoureront, soit en l'exposant à de nouvelles fatigues en la conduisant tout de suite en Syrie. D'ailleurs qu'espère-t-il de Saladin? Saladin, austère, religieux, ennemi de l'amour, sera-t-il touché de sa passion? entendra-t-il ses excuses?

consentira-t-il à lui donner une épouse chrétienne? Ainsi réfléchit le héros, et devant tant d'incertitudes et de tourments sa grande ame se laisse abattre : accablé, indigné de sa faiblesse qu'il n'a pas la force de surmonter, il est prêt à haïr également le devoir qui crie, la gloire qui l'appelle, et l'amour qui le retient.

CHAPITRE XXIV.

PEU de jours s'étaient encore écoulés depuis le retour du désert, lorsqu'un matin, à la porte du palais, s'arrêta un guerrier couvert d'armes vertes, la visière baissée; seul, sans écuyer, il était monté sur une jument d'un noir d'ébène; à son bras il portait un bouclier représentant un champ de sinople et un zodiaque d'argent, au milieu duquel était une boussole tournée vers le signe de la Vierge, avec ces mots à l'entour : *Je ne cherche qu'elle.*

Il demanda à être introduit à l'instant auprès de Malek-Adhel : les huissiers du palais le conduisirent par le grand escalier de marbre dans un superbe vestibule, et l'y laissèrent en attendant qu'ils eussent été avertir le prince de son arrivée. Il était en ce moment auprès de Mathilde; surpris de ce qu'on lui annonçait, il demanda quel était ce guerrier. L'es-

clave répondit qu'à ses armes, à sa démarche, on le croirait un chrétien, s'il était possible de croire qu'un chrétien osât venir seul dans une ville ennemie. Malek-Adhel, qui les connaissait assez pour savoir que beaucoup l'oseraient, commanda qu'il fût introduit à l'instant, et à l'instant le guerrier fut admis en sa présence. Malek fit signe à ses esclaves de se retirer, et, demeurés seuls, il dit : « Fais-toi connaître maintenant : sans doute la présence de l'illustre Mathilde ne te retient pas, et de moi que peux-tu craindre ? — Tout, si nous étions sur le champ de bataille, mais rien quand c'est à ta générosité que je me livre : Malek-Adhel, c'est Montmorency qui est devant toi. » En achevant ces mots, il ôta son casque et découvrit cette noble figure où respiraient également le calme d'une grande âme et l'émotion d'un grand sentiment. En le reconnaissant, Mathilde prévint que son sort allait changer ; et ce fut moins la surprise que la crainte, qui lui arracha un cri et couvrit son visage d'une vive rougeur. Malek-Adhel, frappé de la même pensée, sentit son trouble s'aug-

menter encore en apercevant sur le bouclier de Montmorency le sujet et la devise, qui lui apprenaient que Mathilde était le seul objet qu'il venait chercher au Caire. Après l'avoir considéré un moment dans le silence d'une profonde surprise, il lui dit : « Vainqueur de Ptolémaïs, quelle est ton audace, et quel funeste génie t'a conduit dans des murs où ton nom seul serait un arrêt de mort dont toute mon autorité ne pourrait te garantir ? — Aussi n'est-ce qu'à toi que je confie mon nom et mes projets : écoute, les moments nous sont chers : et je ne puis trop me hâter de te dire le motif qui m'amène. » Alors, se tournant vers la princesse, il mit un genou devant elle, baisa le bas de sa robe, et la pria de prêter l'oreille à son récit. Mathilde le fit relever en rougissant, et se disposa à l'entendre ; et Josselin, assis entre elle et le prince, commença ainsi.

« Ce ne fut qu'en arrivant au camp des croisés, que Metchoub apprit que c'était la reine d'Angleterre, et non la princesse, qu'il y avait ramenée ; il n'était plus temps de la retenir, et sa colère n'eut point de bornes ; il

se répandit en plaintes amères contre vous, prince; il vous accusa de perfidie, et prétendit que votre conduite était moins un effet de votre amour que du désir de vous rendre indépendant de Saladin et de former une alliance avec les chrétiens, qui vous aidât à monter sur le trône d'Égypte. Cette opinion s'accrédita dans tout le camp, et tous les croisés s'en réjouirent; Richard lui-même y ajouta foi: il ne mit point en doute que la main de sa sœur ne fût le prix que vous demanderiez pour unir vos armes aux nôtres: cependant l'avantage d'une pareille réunion ne pouvait le déterminer à la voir avec plaisir. Lusignan a vu la princesse dans l'île de Chypre; depuis ce moment il a perdu sa liberté: à la mort de Sibylle, il ouvrit son cœur à Richard; et Richard, qui voit en lui son frère d'armes et son plus cher ami, lui jura que si jamais sa sœur renonçait à ses vœux et consentait à prendre un époux, elle n'en aurait jamais d'autre que lui. — Téméraire promesse! s'écria impétueusement Malek-Adhel, il ne la remplira pas mieux que celle de lui rendre sa couronne:

le trône de Jérusalem et le cœur de Mathilde sont hors du pouvoir de Richard. » A ces mots la princesse rougit, Montmorency la regarda avec un peu de surprise: elle baissa les yeux; il ajouta alors avec un faible soupir: « Philippe-Auguste et les autres croisés blâmèrent unanimement l'obstination de Richard en faveur de Lusignan; ils déclarèrent que, loin de vous refuser la princesse Mathilde, il fallait vous l'offrir pour épouse dans le cas où vous consentiriez à vous attacher à notre parti et à notre culte. Quelques chevaliers s'élevèrent vivement contre toutes ces opinions, et prétendirent que nul n'avait le droit de disposer du cœur de la princesse; qu'elle seule en était maîtresse, et qu'on ne pouvait rien décider sur son sort sans avoir obtenu son aveu: non-seulement je me rangeai de cet avis, mais je proposai d'aller, à la tête de plusieurs guerriers, chercher la princesse Mathilde dans quelque lieu de la terre que vous eussiez pu la cacher, afin de connaître ses intentions et de verser tout notre sang pour les exécuter: j'eus bientôt mille guerriers sous mes ordres; j'en aurais en le double, j'aurais

eu toute l'armée, si l'intérêt général ne s'y fût opposé. Philippe-Auguste demanda que je fusse nommé chef de cette noble troupe, et Richard nous décora du titre de chevaliers de la Vierge. Il me chargea, seigneur, de vous offrir tel prix que vous demanderiez pour la rançon de sa sœur; ébranlé même par les prières des princes confédérés, il ajouta que, s'il était vrai que vous voulussiez adopter la foi chrétienne et joindre vos armes aux nôtres, il se ferait relever par le pape du serment de ne donner sa sœur qu'au seul Lusignan. Et moi, madame, continua-t-il en s'adressant à Mathilde, je n'ai saisi avec tant de joie l'occasion de venir jusqu'ici, que pour vous déclarer que mes mille guerriers et moi ne souffrirons jamais qu'on fasse la loi à vos sentiments, au nom d'aucun intérêt politique. Faites donc connaître votre volonté, madame; soit que vous désiriez vous retirer parmi les saintes filles du Carmel ou vous rendre auprès du roi votre frère, vous n'avez qu'un mot à dire, et aussitôt mille épées s'élèveront pour vous obéir. — Sans doute, lui dit Malek-Adhel avec émotion, la troupe est

cachée près du Caire : tu n'auras pas risqué d'entrer avec elle dans la ville? — Je suis seul ici, répondit Josselin; les braves guerriers qui m'ont suivi sont hors de tous les regards: si tu nous refuses la princesse, ils ne paraîtront que pour te combattre. — Si c'est sur votre seule valeur que vous comptez pour l'arracher de ce palais, reprit Malek-Adhel, il faut que vous en présumiez beaucoup, car j'ai ici une nombreuse armée pour la défendre. — Double-la, si tu veux, s'écria Montmorency, mais ôte-lui son chef, et je ne la craindrai pas. Au reste, je n'ai plus que deux questions à faire: veux-tu être chrétien? et vous, madame, voulez-vous être libre? »

Devant un héros, un autre héros ne peut pas être faible; et auprès de Montmorency, Malek-Adhel sentit le feu de l'honneur se rallumer dans son âme avec une ardeur nouvelle. Il n'hésite pas, il s'écrie: « Je ne puis pas être chrétien, je ne puis pas trahir mon frère, ma gloire me le défend; mais vous, Mathilde, voulez-vous être libre? — Ah! Malek-Adhel, reprit-elle avec une vive douleur, refuser

d'être chrétien, n'est-ce pas m'ordonner de vous fuir? » La vivacité de cette exclamation frappa Montmorency; elle lui fit pressentir un grand malheur; il reprit d'une voix un peu altérée: « Assurément il est impossible que votre altesse regrette la terre des infidèles. Ah! madame, si vous saviez par quels vœux ardents la chrétienté entière vous appelle dans son sein: chaque jour elle présente des sacrifices à Dieu pour votre délivrance; à cause de vous, le pieux Guillaume a bien souvent, dans le saint mystère, mêlé ses larmes au divin sang du Christ; à cause de vous, la gloire que le roi votre frère recueille de ses nombreux triomphes n'est qu'une gloire mêlée, et la joie que la reine goûte auprès de son époux n'est qu'une joie imparfaite. Il n'y a pas un souverain qui ne s'empresse à vous offrir un trône, et pas un chevalier, ajouta-t-il avec émotion, qui ne gémissé de n'en point avoir à vous offrir. — Montmorency, interrompit vivement le prince, peut-être Mathilde n'est-elle plus libre de les accepter. » Josselin fit un mouvement de surprise; la princesse se

détourna en rougissant: mais durant ce moment de silence, un bruit étrange vient de se faire entendre dans la pièce voisine; des esclaves semblent approcher. Inquiet pour Montmorency, Malek-Adhel court précipitamment à leur rencontre: le premier objet qu'il aperçoit est un jeune Arabe nommé Kaled; Kaled, un de ses plus dévoués serviteurs et le plus brave officier de l'armée de Saladin. Étonné, il lui demande pourquoi il a quitté le sultan. D'un air triste, l'Arabe lui répond qu'il veut l'entretenir en secret. Malek-Adhel hésite; tandis qu'il parlera à Kaled, il craint qu'un œil curieux ne pénètre dans l'appartement de Mathilde, n'y reconnaisse Montmorency, et ne répande la nouvelle que le vainqueur de Ptolémaïs est au Caire. Kaled s'approche et lui dit à l'oreille: « Crois-moi, Malek-Adhel, prends ton parti, car tu n'as pas un moment à perdre: tout est en fermentation autour de toi; en traversant la ville pour arriver à ton palais, j'ai entendu murmurer qu'un guerrier chrétien y était renfermé: on nomme Lusignan, Richard et Montmorency. Tous trois,

tu le sais, sont également proscrits par ton frère et la haine du peuple : d'un moment à l'autre, ce peuple peut venir forcer ta garde, briser tes portes, et sa fureur est encore le moindre des dangers qui te menacent; le sultan, ajouta-t-il plus bas, ton frère lui-même, proscrit ta tête. — De tout ce que tu m'as dit, répliqua Malek-Adhel, voilà ce qui me surprend davantage, mais non ce qui m'effraie le plus; mon frère me connaîtra un jour. Viens, Kaled, viens, » continua-t-il. Et il l'entraîna vers l'appartement de la princesse, prévoyant bien qu'il n'était pas le seul intéressé dans le récit qu'il allait entendre. A peine y furent-ils renfermés, qu'il lui commanda de s'expliquer sans crainte devant l'illustre princesse et le brave et loyal guerrier qui était devant ses yeux; et au nom d'ami qu'il donna à Kaled, Josselin leva aussitôt la visière de son casque, en disant qu'il n'avait rien à redouter d'un ami de Malek-Adhel. Celui-ci, frappé de cette noble confiance, jura qu'elle ne serait point trompée, et montrant sa poitrine : « Voilà, s'écria-t-il, ce qui te servirait

de bouclier, si tu étais attaqué dans mon palais; mais laissons des protestations inutiles entre gens qui savent bien que ce qu'il y a de plus beau dans la vie est de la perdre avec honneur, et raconte-moi, Kaled, quelle cause a pu enflammer la colère de Saladin contre moi, au point de vouloir me faire périr. » A ces mots, la princesse jeta un cri d'effroi. Sans donner au prince le temps de la rassurer, Kaled répliqua vivement : « Quelle cause! Malek-Adhel, peux-tu le demander? Malgré les ordres de ton frère, n'as-tu pas renvoyé la reine d'Angleterre aux chrétiens? n'as-tu pas gardé la sœur de Richard auprès de toi? et quand t'es-tu rendu coupable de cette désobéissance? quand le sultan venait de te pardonner la prise de Ptolémaïs. Enfin en cet instant, quand il t'attend pour combattre, pourquoi es-tu ici? — Le sultan n'a-t-il pas reçu depuis long-temps l'explication de ce que tu demandes? s'écria le prince; l'esclave que je lui envoyai en quittant Damiette ne lui a-t-il pas remis mes lettres? et après les avoir lues, a-t-il pu lui rester un doute sur ma fidélité?

— Je ne sais, repartit Kaled, si Saladin a vu ton esclave; il ne m'appartient pas de pénétrer ses augustes secrets: mais ce que je puis t'affirmer, c'est que s'il a reçu ta justification, elle ne l'a point apaisé. Il y a quelque temps que la fille d'Amaury se présenta devant lui et lui raconta tes perfidies; Saladin refusa de la croire; le respect qu'il avait pour ton caractère imposait silence à ses soupçons, et il lui fallait l'évidence pour oser mal penser de toi. Mais le jour où Metchoub parut dans sa tente, le regard sombre, les habits déchirés, et s'écriant d'une voix sinistre, en frappant son front contre la terre, que tu l'avais trompé, que tu étais un perfide, il fit frémir tous ceux qui étaient présents à cette terrible accusation. Et Saladin?... Ah! comment t'exprimerai-je le désespoir et la fureur qui le saisirent! Il demeura un moment abattu: il ne l'aurait point été, si Metchoub ne lui avait appris que la perte de son empire. Cependant l'image de son royaume désolé, des ravages des chrétiens, la chute de l'islamisme, ranièrent son courage, et le déterminèrent à

frapper de toute sa puissance les traîtres qui voulaient s'élever contre elle. Il entendit le récit de Metchoub: il sut que, rebelle à ses ordres, tu avais renvoyé la reine et retenu la princesse d'Angleterre; que, parti avec celle-ci pour le Caire, tu allais l'y faire couronner, et que les chrétiens s'apprétaient à te soutenir dans ton nouvel empire. Alors ton frère ne mit plus de bornes à sa colère; plus il avait eu de peine à te croire coupable, plus il te trouvait sans excuse de l'avoir été, et ne connaissait pas de vengeance qui ne fût au-dessous de ton crime. Le soir même il assembla le conseil des émirs; j'y fus admis, et voici les terribles paroles qu'il nous fit entendre: « J'ai trop aimé Malek-Adhel; je l'aurais préféré à mes sujets, à mes enfants peut-être: le prophète m'en punit; le parjure Malek-Adhel, soumis à la puissance d'une femme, d'une chrétienne, déserte notre culte, trahit sa patrie, ternit l'éclat de sa gloire, il déchire le cœur de son frère. Un seul de ces crimes mériterait la mort: que méritent donc tous ces crimes réunis! » Les émirs consternés gardè-

rent un profond silence. « Vous n'osez prononcer, reprit Saladin; votre langue cherche en vain un châtiment digne de la faute, elle n'en trouve point : la mort serait celui d'un esclave; mais Malek-Adhel ne la craint pas, et c'est trop peu pour lui que de mourir, je saurai le punir davantage. Metchoub, pars pour le Caire, douze mille hommes te suivront : avec eux tu soumettras ceux de mes sujets que le traître Adhel aurait entraînés dans sa rébellion; avec eux tu te saisiras du traître lui-même, s'il est possible toutefois à un bras mortel d'enchaîner son courage. Pour le réduire, use de tous les moyens : tous sont bons contre les parjures; chargé de chaînes, tu le feras conduire dans la grande place du Caire, et avant de lui donner la mort, tu livreras, sous ses yeux, la princesse d'Angleterre à la plus vile populace.... — Arrête, Kaled, arrête; tu blasphèmes assurément, s'écria Malek-Adhel avec impétuosité : non, un si noir projet n'a pu être conçu par Saladin. — Depuis que le sultan voit en toi un perfide, le sultan est méconnaissable; sombre, défiant,

dévoré de soucis, il verse le fiel du soupçon sur tout ce qui l'entoure, et a cessé de croire à la vertu en cessant de croire à la tienne; il se fait une joie de ta peine, et prétend que tout ce que tu pourras souffrir n'égalera pas les tourments qu'il éprouve. Enfin, les derniers ordres que Metchoub a reçus de lui, c'est de ne se présenter devant ses yeux que ta tête à la main. — O Saladin, s'écria le prince, il faut que tu sois bien malheureux, puisque tu es devenu si cruel. Mais, Kaled, dis-moi, sais-tu si l'armée de Metchoub s'avance vers le Caire? — Il la conduit avec une telle célérité, reprit l'Arabe, que je l'aurai à peine devancée de deux jours. A l'instant où Saladin eut donné ses ordres, j'oubliai tes torts, je ne vis que tes dangers, et je voulus les prévenir ou les partager. En sortant du conseil des émirs, je montai sur un cheval dont la vitesse égalait celle des vents, et en moins de deux jours j'avais atteint la montagne de Thor; et cependant, du haut de son sommet, j'aperçus de loin, dans les plaines sablonneuses qui entourent Rama, l'armée de Metchoub qui fai-

sait des marches prodigieuses. Je redoublai alors de rapidité; mon coursier laissait à peine l'empreinte de ses pieds sur le sable. Mais Metchoub est animé contre toi d'une si vindicative ardeur, que je ne serais pas étonné qu'il me suivit de près, et que la première aurore le vit camper sur les rives du Nil. Prends donc tes précautions, Malek-Adhel, car tu vois que les ordres du sultan sont rigoureux, et Metchoub ne les adoucira pas.— Malek - Adhel, s'écria Montmorency, crois-moi, accepte notre alliance, rends-toi indépendant d'un frère sanguinaire. Je vais chercher mes guerriers, les conduire ici; ils te défendront, ils défendront la princesse: mille chrétiens et toi, c'est assez pour mettre en fuite toute l'armée de Metchoub. — Noble Montmorency, répondit le prince en lui serrant affectueusement la main, je te rends grâces, mais je n'accepte pas ta proposition; non, jamais on ne verra Malek - Adhel commander des chrétiens contre des musulmans: la condamnation que mon frère a portée contre moi est un léger malheur, c'en serait un affreux

de la mériter. Cependant j'userai du bras de tes guerriers, non pour moi, mais pour elle, ajouta-t-il en montrant Mathilde; pour elle, qui ne peut plus rester au Caire sans exposer sa vie, et plus que sa vie peut-être; pour elle, dont il faut me résoudre à me séparer. — O Malek - Adhel! qu'avez-vous dit? s'écria la princesse éperdue. O douce mort du désert, je devais donc te regretter! » Mais à peine ces mots lui furent-ils échappés, qu'elle fut troublée de n'avoir pas eu la force de les retenir, et des larmes de honte se mêlèrent aux larmes de douleur qui couvraient son visage. Malek-Adhel se détourna pour ne point la voir; il sentit que le regret de Mathilde venait d'abattre sa résolution, que l'amour allait l'emporter encore; et cependant devant un témoin comme Montmorency, comment consentir à se montrer faible! De son côté, le héros chrétien, frappé de ce que lui révélait le trouble de la princesse, cacha son visage entre ses mains, et essuya même quelques larmes, que tout l'effort de son courage ne put retenir au fond de son cœur. Mathilde indifférente

lui apparaissait comme un de ces êtres angéliques hors de proportion avec le reste du monde, et qui, par cela même, ne causent que de célestes rêveries et de pieux transports : mais Mathilde sensible venait de lui montrer toute l'étendue de ce que pouvait être la félicité humaine ; et c'est au moment qu'il en conçoit l'idée, qu'il y faut renoncer... Sous ses yeux un Musulman en jouit, le plus grand des Musulmans sans doute ; mais enfin qu'est-ce que le plus grand des Musulmans devant un chrétien ? et cependant c'est là le mortel qui a su toucher le cœur de Mathilde ! O Mathilde ! que de délicatesse, que de respect il y avait dans l'âme de Montmorency, puisqu'à ce moment il n'osa que s'affliger, et ne vous condamna pas !

Cependant, triste et pensif, Malek-Adhel se tait ; il cherche encore si ce n'est qu'en se séparant de Mathilde qu'il la sauvera, car ce n'est qu'à ce prix qu'il peut se déterminer à le vouloir ; s'il ne risquait que sa propre vie en la gardant près de lui, ni Montmorency, ni ses mille guerriers, ni Metchoub et ses douze

mille hommes, ni Saladin lui-même avec toutes les forces de son royaume, ne pourraient l'arracher à son amour ; mais ce peuple, ces soldats, qui sont prêts à verser tout leur sang pour le défendre, sont prêts aussi à se révolter contre ses ordres, s'il leur commandait de secourir Mathilde : loin d'obéir, ils seraient les premiers à la livrer à la barbarie de Metchoub. Le fanatisme, avec toutes ses fureurs, s'est élevé contre elle ; chaque Musulman la désigne comme une victime ; et l'infortuné prince, voyant qu'il dispose de tout en Égypte, hors du pouvoir de faire respecter celle qu'il aime, n'hésite plus, et s'approchant d'elle, il lui prend la main, la met dans celle de Montmorency, et ajoute avec une profonde émotion : « Conduisez-la au camp des croisés ; c'est à votre loyauté, Montmorency, à votre vaillance ; à votre honneur, que je confie l'honneur et la vie de l'épouse de Malek-Adhel. » Josselin recule avec une vive surprise : ses craintes n'avaient point été jusque-là ; il s'écrie : « La sœur de Richard, une princesse chrétienne, la future épouse du Christ, serait l'épouse de Malek-Adhel?... »

Il s'arrête; la vierge se lève alors, et tournant vers Montmorency ses yeux baignés de larmes, et qui peignent si bien la tristesse de son ame, la modestie de son caractère et la dignité de son rang, elle lui dit : « Montmorency, je ne suis point l'épouse de Malek-Adhel, car Malek-Adhel n'est point chrétien encore, et il n'y a qu'un chrétien qui puisse obtenir ma main : mais j'ai juré à ce prince, et je renouvelle ici le serment de n'être jamais à d'autre mortel qu'à lui; s'il persiste dans ses erreurs, alors je retournerai à mes premiers vœux, et Dieu seul le remplacera dans mon cœur : si le ciel l'éclaircira, s'il est chrétien... — Le frère de Saladin ne peut jamais l'être, interrompit vivement Kaled. Comment, grand prince, comment en permets-tu seulement la supposition ? — Écoute-moi, Kaled, reprit Malek-Adhel, tu as vu plus d'une fois avec quelle ardeur j'ai défendu l'empire de l'Islamisme contre celui du Christ; tu sais même que ma piété était révérée parmi les Musulmans : mais alors je ne savais pas qu'une vierge de seize ans pût s'élever au-dessus de toutes les séductions, résister même à

celles de son propre cœur, et moins craindre la mort que la honte; je ne savais point, ajouta-t-il en regardant Josselin, qu'un mortel, rempli d'une passion profonde, pût enchaîner ses désirs, taire ses regrets, et devenir le défenseur de son rival : de si grandes vertus n'appartiennent qu'aux chrétiens, la loi de Mahomet ne fait point de pareils prodiges; je l'avoue, ils m'ont touché, et si la vérité est quelque part, elle est dans la religion qui les opère : cependant, quoique ébranlé, je ne suis point converti, et jamais je n'adopterai une croyance dont le premier précepte serait de me rendre infidèle à mon frère et à mon pays; mes premiers serments ont été pour Saladin, je les tiendrai jusqu'à mon dernier soupir; il peut bien proscrire ma tête, mais non pas m'empêcher de lui dévouer ma vie. Le flambeau du mahométisme ne jette plus dans mon ame qu'une lumière pâle et tremblante; celui du Christ n'y luit pas encore, mais toujours l'honneur y parle en maître; qu'il soit donc seul ma religion et ma loi. J'admire les chrétiens; et je les combattrai; j'adore Mathilde, et

je vais la quitter; et si je ne pouvais obtenir sa main qu'au prix d'une perfidie, je renoncerais à sa main. Dis-moi, brave Montmorency, si tu me voyais à tes côtés lever le glaive contre ma patrie et m'abreuver du sang de mon frère, de quel œil me regarderais-tu?... Mathilde, vous baissez les yeux; Montmorency, tu crains de me répondre: tout chrétiens que vous êtes, vous n'osez me dire que votre loi commande et approuve un parjure. O Mathilde! si j'abandonnais tous mes devoirs pour vous suivre, serais-je digne de vous posséder? et si je violais mes serments, mériterais-je de recevoir les vôtres? Ma bien-aimée, en me séparant de toi, je me sépare de tout, hors de l'espérance de te retrouver; ce jour viendra, n'en doute pas; pour l'atteindre, je ne compterai pas les obstacles, je les renverserai, car il n'y a rien d'impossible sur la terre pour Malek-Adhel, si ce n'est de devenir un traître et de vivre sans toi... et maintenant reçois mes adieux, car il faut que dans une heure d'ici... Il s'arrête, sa langue ne peut achever sa pensée, et il détourne les yeux une seconde fois;

il craindrait, en regardant encore Mathilde, de n'avoir plus la force de la laisser partir. Durant ce moment de silence, la princesse elle-même a douté si elle pourrait consentir à s'éloigner: ce n'est pas la connaissance de son devoir qui lui manque, c'est le courage de s'y soumettre; et si Dieu ne lui prête son secours, elle va demeurer auprès de Malek-Adhel; car la raison peut bien nous montrer la route de la vertu, mais la religion seule donne la force d'y marcher. Dans une muette oraison, la princesse demande à celui qui peut tout, de l'arracher à sa faiblesse; et Malek-Adhel, qui la voit hésiter, éprouve une sorte de délire où il est prêt à se persuader que seul il pourra la défendre contre les forces de toute la terre. Que Mathilde eût dit un seul mot en faveur de cette espérance, et il allait y croire, et peut-être ne partait-elle pas; mais la puissance qu'elle venait d'invoquer ne lui permit pas de le dire, et sentant qu'il était temps de renoncer à la vaine prétention d'être heureuse sur la terre, elle baissa son voile sur son front, et, d'une voix faible et résignée, elle articula ces mots:

« Je suis prête à partir. » Son consentement rendit Malek-Adhel à la vérité et à tout son malheur. « C'en est donc fait ! » s'écria-t-il ; et il sortit précipitamment pour ordonner les préparatifs du départ.

CHAPITRE XXV.

EN peu d'instants le prince a réuni tous les chrétiens qui sont au Caire ; il leur fait donner des armes, il leur parle lui-même, leur recommande de sortir séparément de la ville, et de se réunir à une distance qu'il leur indique près des ruines d'Héliopolis : c'est là qu'ils doivent l'attendre et qu'il leur promet de les joindre avec la princesse, d'Angleterre et le chevalier inconnu, dont il craint même de dire le nom à des chrétiens. A l'activité qu'il met à tous ces apprêts, à la diligence avec laquelle ses ordres sont exécutés, à la manière vive et impatiente dont il presse le départ, on croirait que c'est de son bonheur qu'il s'occupe : ah ! c'est bien plus, c'est de la sûreté de Mathilde. Éperdu, agité, il revient près d'elle. « Tout est prêt, lui dit-il, vos femmes et vos litières vous attendent ; vous sortirez secrètement par une des portes

dérobées du palais ; Kaled vous conduira. — O Malek-Adhel ! reprend-elle en se levant, je pars, je m'éloigne ; mais avant de nous quitter, ne me direz-vous point ce que vous allez devenir, et de quelle manière vous vous déroberez à la colère de Saladin ? — Je n'en sais rien, répond-il, une seule pensée m'occupe, et ce n'est pas celle-là : ne me demandez plus rien, Mathilde, ne me parlez pas, épargnez ma faiblesse ; au nom de votre propre vie, éloignez-vous, car je ne suis pas sûr dans un moment d'avoir le courage de vous laisser partir. Viens, Montmorency, tu es ici le plus en danger : je ne te quitte point, suis-moi ; nous rejoindrons la princesse au bout de l'aqueduc, près de la montagne de Mokatham. » Il dit, et entraîne avec lui le héros. A la porte du palais, ils trouvent une foule innombrable qui paraît disposée à leur fermer le passage : Montmorency a baissé la visière de son casque ; Malek-Adhel ôte le sien, et découvre ces traits majestueux et ce front élevé où brille la noblesse d'une grande ame ; il fait un geste, commande au peuple de s'écarter, et le peuple, étonné de son audace,

vaincu par son ascendant, et trop timide pour résister à un héros, obéit et s'écarte à l'instant : les deux chevaliers passent lentement au milieu de cette multitude, qui frémit de se sentir invinciblement enchaînée par le respect qu'inspire un grand courage. Cependant Malek-Adhel n'est point sans alarmes, car il craint pour Montmorency ; mais Montmorency n'en éprouve aucune, car il ne craint que pour lui-même. A peine sont-ils un peu éloignés, que Malek-Adhel lui dit : « Tu viens de passer à travers mille morts, et ton ame n'a pas été seulement émue. » Le chevalier répondit avec un doux sourire, que peut-être l'archevêque de Tyr lui dirait qu'il y a eu un peu d'orgueil à y être passé aussi tranquillement. « Le prince reparut vivement : « Montmorency, je te l'avoue, si j'avais cru apercevoir que ton courage eût été ébranlé par l'horrible trépas dont un peuple furieux vient de te menacer, l'innocence de Mathilde ne m'aurait pas semblé en sûreté avec toi, car l'homme qui est faible devant la mort doit l'être bien plus devant les passions. — Écoute, répondit le héros chrétien, quels que

soient mes secrets sentiments, en me confiant les nœuds qui te lient à la princesse, tu as mis entre elle et moi une barrière que mes désirs même ne franchiront pas: s'il était vrai que je fusse assez malheureux pour conserver un amour sans espoir, je le renfermerais si avant dans mon cœur, que Mathilde ne l'y découvrirait pas, et que je mourrais sans lui demander seulement de me plaindre. » Malek-Adhel, plus touché que jaloux d'un héroïsme auquel il sentait bien qu'il ne pouvait atteindre, allait répondre, lorsqu'il aperçut la litière de Mathilde, et aussitôt il fut la joindre avec Montmorency; ils continuèrent leur route tous ensemble le long du Nil. Vers les ruines d'Héliopolis, ils trouvèrent les chrétiens qui, selon les ordres du prince, s'étaient rassemblés dans ce lieu: le cortège s'arrêta. Alors, seulement, Malek-Adhel fit connaître Montmorency aux chrétiens, et leur montra leur chef: tous le reconnurent avec respect et allégresse. Après avoir reçu leurs serments, le héros chrétien se mit à la tête de cette petite troupe, ayant la litière de Mathilde à sa gauche et Malek-Adhel à sa droite; bientôt

il les conduisit vers la chaîne de montagnes qui s'élève à l'orient: après quelques détours au milieu des torrents et des routes escarpées, il entra dans une gorge sombre et si sauvage, que, depuis la naissance du monde, c'était la première fois sans doute que tant d'hommes y avaient pénétré. Les mille guerriers y attendaient Montmorency. A la vue des chrétiens revêtus d'armes musulmanes, ils se crurent surpris et se levèrent pour combattre; mais Josselin s'avancant au-devant d'eux, les arrêta. « Ne craignez rien, leur dit-il: je vous amène, il est vrai, le plus redoutable appui de l'empire du croissant, mais il vient ici en ami, il y vient seul, s'abandonnant à notre honneur avec une confiance aussi glorieuse pour lui que pour nous; il vient nous remettre le plus précieux trésor qu'après le tombeau du Christ les armes mahométanes aient jamais enlevé aux nôtres: il nous rend la princesse d'Angleterre. » A ces mots, il fut interrompu par des cris de joie; tous les chevaliers entourèrent la litière, s'inclinant avec respect et baissant la pointe de leur épée vers la terre. Montmorency reprit la parole:

«Après avoir rendu votre premier hommage à la sœur d'un de nos plus grands rois, le second ne sera-t-il point pour son libérateur, pour ce héros dont la chrétienté admire les vertus et redoute la vaillance, pour Malek-Adhel enfin ?» Ce nom si grand, si redouté, causa parmi les chevaliers une émotion aussi vive que l'avait fait celui de Mathilde; et Malek-Adhel aurait été touché sans doute des honneurs qui lui furent prodigués, s'il avait pu, dans un pareil moment, être sensible à autre chose qu'à la douleur de quitter Mathilde. Tandis que Kaled indique aux chrétiens la route qu'ils doivent prendre pour éviter de rencontrer l'armée de Metchoub, la princesse se retire derrière une roche qu'ombragent des touffes de citronniers sauvages. Le prince la suit: elle essaie de prononcer quelques mots, la force lui manque, sa poitrine s'opresse, et, dans son désordre, elle penche sa tête sur le sein de Malek-Adhel; il la presse dans ses bras avec une ardeur passionnée, il lui dit: «Jure-moi, Mathilde, que ni la volonté du roi ton frère, ni les sollicitations des chrétiens, ni les ordres même du

chef de ton église, ne pourront t'engager à prendre un autre époux. — Je le jure, répondit-elle, en relevant son visage noyé de pleurs; à toi ou à Dieu. «Malek-Adhel la regarde, il tressaille, il tremble, une sueur brûlante coule sur son front: cent fois il a vaincu la mort, et il ne peut se vaincre lui-même; en vain cherche-t-il son courage au fond de son cœur, il n'y trouve que son amour; et le héros, en voulant prononcer un dernier adieu, a laissé échapper des sanglots; il s'enfuit, il s'écrie: «Adieu, Mathilde, car si je restais un instant de plus, je partirais avec toi.» Plus prompt que l'éclair, il s'élance sur son coursier; les chrétiens le retiennent: instruits par Montmorency de sa querelle avec Saladin, ils le conjurent de se joindre à eux, ils lui promettent tous les honneurs, toutes les félicités, le droit de s'asseoir entre Richard et Philippe-Auguste, et la main de Mathilde; il n'est point d'éloquence qu'ils n'emploient pour le persuader: le sentiment qui plaide pour eux dans l'âme de Malek-Adhel en a bien plus encore. Mathilde, qui voit le prince arrêté, qui entend les

sollicitations des chrétiens, tombe à genoux : elle ne dit rien, mais ses larmes étaient des paroles, et Malek-Adhel les voyait : elle prie ; il dépend de lui de la satisfaire, il peut pour elle ce qu'elle demande à Dieu, il peut remplir son cœur d'une joie sans mesure, il peut céder, être chrétien, être son époux. Kaled, étonné du silence qu'il garde, s'approche de lui, et d'un ton indigné lui dit : « Malek-Adhel, est-ce que tu hésites ? » Il frémit, regarde son ami, et tournant aussitôt la bride de son cheval, sans répondre à Montmorency, il fuit d'une course rapide. A cette vue, la prière commencée expire sur les lèvres de la vierge ; elle penche la tête, ferme les yeux, et voudrait ne les rouvrir jamais ; elle ne doit plus voir Malek-Adhel.

Cependant, au bout de quelques minutes, Montmorency d'un air respectueux s'approche d'elle, et lui demande si elle veut partir. « Partons, dit-elle ; à présent je n'ai plus rien à quitter. » Triste et pensif, Josselin la conduit à sa litière ; elle couvre sa tête et s'enfonce dans sa voiture. Si ses yeux ne versent plus de pleurs, son cœur déchiré en répand encore ; toutefois elle

ne demande point à Dieu de lui ôter sa douleur, car elle ne veut point s'en séparer : sa douleur qui se lie, s'unit, s'attache au souvenir de Malek-Adhel, est, en ce moment, sa seule consolation et le bien le plus précieux qui lui reste.

 CHAPITRE XXVI.

EN rentrant au Caire, Malek-Adhel ne va point gémir dans les lieux où Mathilde n'est plus; ce n'est pas à la pleurer qu'il songe, c'est à la rejoindre : le monde n'a pas assez d'obstacles pour l'empêcher de ressaisir le bonheur qui vient de lui échapper : car les événements passent; mais quand la volonté demeure ferme et invariable, elle finit toujours par en trouver un favorable. Avec cette pensée, il a recouvré toutes ses forces, ses yeux éteints toutes leurs flammes, et le héros a pris possession de lui-même. Cependant, tout fidèle qu'il est demeuré à son frère, il ne veut point se laisser traîner en esclave devant lui; sa grande ame peut se plier à une soumission volontaire, mais elle se révolte contre une soumission forcée, et c'est par d'autres preuves qu'il veut convaincre Saladin de sa fidélité. Il

dit un mot, et aussitôt ses troupes éparses se réunissent autour de la ville; des fossés se creusent, des murs s'élèvent, des retranchements se forment de toutes parts; car si le prince est décidé à se défendre contre Metchoub, il ne voudrait point l'attaquer. Jamais mortel n'eut mieux que lui toutes les qualités qui font l'homme de guerre : à une bouillante valeur il joint une prudence consommée; tout en combattant comme un soldat, il se souvient qu'il est chef; et dans le moment où il paraît le plus occupé à lever la lance et à pousser le javelot, il ne cesse de conduire et de diriger l'armée, à laquelle il est plus utile encore par ses lumières que par la force d'un bras que rien n'égale.

Le second jour après le départ de Mathilde, les sentinelles placées au haut des tours du Caire avertissent le prince qu'on aperçoit au loin, dans la plaine, à travers des nuages de poussière, de nombreux bataillons dont les lances étincellent dans les airs. Malek-Adhel assemble ses troupes et le peuple dans la place publique, et leur dit : « Saladin me croit un

rebelle; mais je jure qu'il se trompe, et je le lui prouverai; il envoie Metchoub chercher ma tête, voulez-vous la lui livrer? » Un cri d'horreur retentit, et les regards de Malek-Adhel ne rencontrent que des regards qui lui jurent qu'il n'y a pas un seul homme autour de lui qui ne soit prêt à lui donner sa vie. De si vifs témoignages d'amour le touchent, l'étonnent, l'instruisent de l'étendue du pouvoir dont il dispose; mais il ne peut aimer un pouvoir avec lequel il pourrait être maître de l'Égypte entière, et qui ne lui a pas permis de garder Mathilde près de lui; et si en tout temps ce héros eût dédaigné un trône usurpé, combien plus maintenant cette ambition doit paraître étroite, bornée, insuffisante aux vastes desirs d'un cœur qui ne peut être rempli que par les immenses félicités de l'amour.

Malek-Adhel sent bien qu'en opposant une armée à l'armée de son frère, il va donner l'exemple de la rébellion et devenir coupable; mais il est irrité du silence que Saladin a gardé avec lui depuis le message qu'il lui envoya de Damiette; il est irrité qu'un mot de sa part

n'ait pas eu plus de poids sur l'esprit de son frère que toutes les accusations de Metchoub; et il veut enfin ne se soumettre que quand il aura prouvé au sultan qu'il aurait pu commander.

Cependant, pour éviter de verser le sang musulman, il envoie un héraut d'armes porter des propositions de paix à Metchoub. Metchoub s'étonne d'apprendre que Malek-Adhel, prévenu de son arrivée, est déjà préparé au combat; il ne comprend point comment cette nouvelle a volé si vite, mais il comprend trop que cette circonstance accroit les difficultés de son entreprise. Surpris, Malek-Adhel eût fait payer cher sa défaite; prévenu, il sera assurément victorieux. Cet obstacle anime encore le ressentiment de Metchoub, et donne une activité nouvelle à ses desirs de vengeance; toutefois il ne peut refuser d'entendre les propositions du prince: Saladin pourrait un jour blâmer ce refus. Suivi de quelques officiers de son armée, il s'avance vers le Caire et entre dans le palais de Malek-Adhel; il se courbe avec le respect qu'il doit au frère de son sou-

verain. Le prince lui fait signe de s'asseoir, et après un moment de silence il lui parle ainsi : « Je sais que Saladin t'envoie au Caire avec l'ordre de livrer la princesse d'Angleterre au plus honteux supplice, et de faire tomber ma tête; aucun des deux ne s'exécutera : au moment où je parle, la princesse Mathilde est bien près du roi son frère, et la disposition de mes soldats est telle, que, si je dis un mot, ce soir ton armée n'existera plus. Crois-moi donc, Metchoub, reprends aujourd'hui même la route de Syrie; va apprendre à mon frère ce que tu as vu ici; dis-lui que la prudence ne t'a pas permis de livrer un combat où tu ne pouvais être défait sans honte, ni victorieux sans regret; dis-lui que je n'ignore pas que les chrétiens, vainqueurs à Ptolémaïs, s'apprentent à attaquer Césarée; dis-lui que je vais m'y rendre, et que s'il vient m'y trouver, c'est là qu'il connaîtra son frère et qu'il sera maître de le punir.—Je sais, répond Metchoub, que si ton bras soutient Césarée, Césarée ne succombera pas; mais cependant je ne puis paraître devant le sultan sans lui donner des

preuves de mon obéissance et de ta soumission.—Et quelles sont les preuves que tu exigés? lui demanda fièrement le prince.—Que tu te rendes mon prisonnier, et que tu te laisses emmener captif aux pieds de Saladin.—Moi! ton prisonnier? reprit Malek-Adhel avec un sourire amer; avec une seule parole tu veux faire ce que n'ont pu les chrétiens avec toutes leurs armées? Non, Metchoub, ce serait trop de gloire, et ce ne sont pas tes mains qui donneront des chaînes aux miennes. Tu as entendu mes propositions, je n'ai rien de plus à y ajouter: si tu les rejettes, retourne à l'instant dans ton camp, prépare-toi au combat, et nous verrons, avant la fin du jour, lequel sera le prisonnier de nous deux. »

Tout offensé qu'il est de la hauteur de cette menace, Metchoub se réjouit d'y trouver une raison d'accepter le combat; il déclare au prince qu'étant chargé par le sultan de faire respecter les droits et la suprême majesté du trône, il périra pour obéir, et qu'il va prendre les armes. Il dit, et se retire; mais il n'est pas encore arrivé dans son camp, que déjà les dispositions de Malek-Adhel sont prises afin

d'envelopper entièrement l'armée ennemie; d'un coup-d'œil il a tout vu, dans un instant il a tout terminé. A peine les troupes de Metchoub commencent-elles à s'ébranler, qu'elles se voient entourées d'ennemis, et que l'intrépide Adhel fond sur elles, la visière haute et l'épée à la main, en s'écriant : « Amis, compagnons de mes travaux, braves Musulmans avec qui j'ai conquis Jérusalem, vous en voulez donc à ma vie ? » A cette voix si chère à leur cœur, à cette contenance héroïque, à ce front que la victoire couronna toujours, tous les soldats de Metchoub sont en désordre : en vain veut-il les rallier, ils ne l'entendent plus; les uns jettent leurs armes, d'autres fuient, le plus grand nombre court se ranger sous les drapeaux de leur ancien général. Metchoub reste seul, et le soir même, ainsi que Malek-Adhel le lui avait prédit, il était prisonnier au Caire, et son armée avait disparu.

Une victoire si facile permet au prince d'accorder quelques heures de repos à ses troupes. L'aurore du jour suivant les voit réunies autour de lui dans la place du Caire; il fait amener

Metchoub, et en présence des soldats et du peuple il lui dit : « Loin d'éprouver aucun ressentiment de ta conduite, Metchoub, j'y applaudis; en obéissant à ton maître, tu as suivi ton devoir; je ne veux pas le priver plus long-temps des services d'un sujet si fidèle; retourne auprès de lui, je te rends ta liberté; remmène les soldats qui voudront te suivre, ils sont libres comme toi : jamais les sujets de Saladin ne seront les prisonniers de Malek-Adhel. Cependant, de même que je leur permets de te suivre, tu ne l'opposeras pas à ce qu'ils marchent avec moi à Césarée, s'ils le préfèrent : c'est à eux de choisir entre nous. »

Il dit, et Metchoub cherche en vain autour de lui un homme qui le console de la défection de tous les autres; il n'en trouve pas un seul, pas un seul n'a même hésité; il le voit et frémit de rage. Ainsi ses nombreux soldats, qu'il amena pour châtier un rebelle, sont devenus les instruments de son triomphe, et n'ont servi qu'à en rehausser l'éclat, et celui dont il espérait se venger est celui qui lui par-

donne; il faut qu'il s'en retourne seul avec sa honte, par ces mêmes chemins où, peu de jours avant, il croyait marcher à la victoire. Le prince voit son chagrin et cherche à l'adoucir ainsi : « Ne t'afflige point, Metchoub, et ne vois dans la conduite de tes troupes que l'effet de leur courage; j'ai parlé de combattre, et tous ont voulu me suivre; si c'était toi qui leur eusses montré l'ennemi, c'est avec toi qu'elles auraient voulu marcher. »

Ces généreuses paroles ne calment point la confusion de Metchoub; elles irritent, au contraire, son ressentiment, en le forçant à la reconnaissance : il se hâte de quitter le théâtre de sa honte, et part avec quelques officiers qui, touchés de son délaissement, consentent à lui servir d'escorte. Tandis qu'il reprend la route de Khouroutba, Malek-Adhel, adoré des soldats qu'il vient de conquérir, les entend se féliciter d'avoir changé de chef; dans leurs avides regards il lit que la certitude de la victoire est attachée pour eux au bonheur de l'avoir pour maître, et il récompense une si flat-

teuse confiance par le seul prix digne de l'acquiescer : il donne l'ordre du départ, et marche vers Césarée.

Les habitants de cette ville ne considéraient point sans inquiétude les préparatifs des chrétiens qui menaçaient leurs murailles : effrayés par l'exemple de Ptolémaïs, ils voyaient dans sa chute l'annonce de la leur, et pour obtenir une capitulation plus douce, ils étaient résolus à se soumettre aux vainqueurs dès qu'ils paraîtraient sous leurs remparts. Mais voici une armée qui se montre tout-à-coup; le désordre est dans Césarée; on s'écrie, on répète : *Ce sont les chrétiens! ce sont les chrétiens!* et le peuple et les chefs, troublés, saisis d'effroi, proposent d'ouvrir les portes à l'ennemi. Cependant, au moment où les chaînes crient sous les mains des soldats qui vont baisser les ponts-levis, l'étendard du croissant s'est fait reconnaître; bientôt on apprend que c'est Malek-Adhel qui s'avance, que c'est lui qui vient défendre la ville, et à l'instant ce nom fait autant de braves de tous les lâches qui étaient prêts à se rendre : les voilà déterminés à s'ensevelir sous leurs

murs, et mettant l'honneur d'une mort glorieuse bien au-dessus de la honte d'une longue vie : tant il est vrai que la vue d'un héros élève tout ce qui l'entoure, bannit les pusillanimes fraveurs, et inspire les grands sentiments. Le peuple de Césarée sort par flots des portes de la ville, et se précipite au-devant du libérateur qui vient le sauver, en poussant des cris de joie; chacun veut toucher son vêtement, baiser ses mains victorieuses; les bénédictions dont on le couvre s'élèvent jusqu'au ciel; on le nomme l'appui de Césarée, le sauveur de l'empire; l'ivresse que sa présence inspire éclate par les plus touchants transports : il le voit et en gémit, car il sent que l'amour ne peut se payer que par l'amour, et qu'il ne serait pas digne de la tendresse de ce peuple s'il lui refusait la sienne. « Hélas! Mathilde, se dit-il tout bas, voilà donc le peuple que ta loi me forcerait d'abandonner, et dont elle me forcerait de verser le sang peut-être! » Accablé par cette pensée, qui lui arrache toute espérance en lui montrant toute l'étendue de ses devoirs, il tombe dans une profonde tristesse; cepen-

dant il n'en accueille pas avec moins de bonté, il n'en reçoit pas avec moins de reconnaissance les vives effusions des cœurs qui se jettent au-devant de lui; il entre dans Césarée au bruit des acclamations générales : les uns couvrent de fleurs, les autres baisent la terre où il imprime ses pas; les chefs de la ville lui remettent les clefs, et semblent bien plus heureux de lui en céder le gouvernement, qu'ils ne l'ont été de le recevoir. Son premier soin est de faire reposer ses troupes; le second, d'aller visiter les fortifications de la ville, et de s'informer de ses moyens de défense; son infatigable activité en a bientôt parcouru tous les détails : alors seulement il consent à se retirer sous le prétexte de prendre quelques heures de sommeil, mais en effet pour s'occuper de l'intérêt qui est le premier de son cœur, quoique l'honneur en ait triomphé.

Il appelle Kaled. « Kaled, dit-il, j'ai besoin d'un ami qui expose sa vie pour moi, et c'est toi que j'ai choisi. — Tous les tiens m'envieraient cette glorieuse préférence, répond Kaled, mais nul ne la mériterait mieux que moi :

parle, me voilà prêt, tout mon sang t'appartient. — Sors cette nuit de Césarée, avance-toi vers le camp des chrétiens, tâche même d'y pénétrer, informe-toi si la princesse d'Angleterre y est arrivée. Kaled, je te l'avoue, jusqu'à ce que je la sache en sûreté, la blessure que son départ a laissée dans mon cœur ne se fermera point. Si tu pouvais la voir! mais comment l'espérer? on ne te le permettra pas... Cependant si tu étais surpris, traité comme un espion par les chrétiens, si tes jours étaient menacés, demande à être conduit devant la princesse; elle reconnaîtra mon ami, et saura bien empêcher qu'il lui soit fait aucun mal. — Je l'entends, reprend Kaled, et je te promets que la prudence ne dirigera pas mes démarches au point de m'empêcher d'être conduit devant la femme que tu aimes; sois sûr que je ne reviendrai pas ici sans l'avoir vue. » A ces mots, le prince ému le serre dans ses bras. Plein de respect, Kaled s'incline et lui dit : « Maintenant je peux mourir, j'ai reçu ma récompense. — O amitié! s'écrie Malek-Adhel, que tes larmes sont douces, et que tes senti-

ments sont grands! — Tu vois ce ciel qui est au-dessus de nos têtes? reprend Kaled : eh bien, l'amitié d'un homme tel que toi élève le cœur bien plus haut encore. Grand prince, demeure toujours ce que tu es, le soutien de cet empire dont tu pourrais être le maître : soumis à ton frère, laisse-lui la puissance et règne par l'amour; porte les armes de Saladin jusqu'aux bornes du monde, et sois sûr que dans l'étendue de cette vaste domination, si tout se fait par ses ordres, rien ne se fera qu'en ton nom. — Kaled, répliqua tristement le prince, que me dis-tu! Ai-je jamais envié le pouvoir de mon frère? est-ce l'éclat d'un trône qui m'a séduit? est-ce pour y monter que j'ai pris les armes? Ah! loin d'être touché par ces misérables grandeurs, je gémissais d'y tenir de si près : dans un rang plus obscur, je pourrais me livrer aux faiblesses de mon cœur sans craindre les reproches de mon souverain, de ma patrie et de ma conscience : quand l'amour gémissant m'a demandé d'abandonner mon frère, et me l'a demandé en vain, que peux-tu craindre de l'ambition? — Pardonne-moi,

répondit Kaled, d'avoir pu concevoir un pareil doute; d'autres pourront le concevoir aussi, car il est donné à peu d'hommes de savoir lire les grandes choses qui sont dans ton cœur, et de croire que celui qui peut tout ne veuille rien... Mais en voilà assez, la nuit s'avance, je vais partir; compte sur mon zèle: si je suis destiné à ne plus te revoir ici-bas, nous nous retrouverons dans un meilleur monde; et là, si tu me dis: Kaled, je suis content de toi, Kaled n'aura plus rien à demander à Mahomet.» En achevant ces mots, il n'attend point la réponse du prince; il part: il part heureux d'avoir trouvé une occasion de prouver son dévouement à son maître; et Malek-Adhel, en se voyant l'objet d'un zèle si ardent et si pur, verse des larmes plus tranquilles; et la douce affection que l'amitié répand dans son ame, y calme un moment les dévorantes ardeurs de la passion: depuis le départ de Mathilde il goûte quelques instants d'un sommeil tranquille, et c'est à la bienfaisante amitié qu'il le doit.

Mais tandis que le repos s'est approché de lui, quelle confusion règne dans la cour de

Saladin! quelle rage embrase le cœur d'Agnès! En revenant, Metchoub l'a rencontrée qui s'avance vers le Caire, à la tête d'un parti nombreux de Musulmans; elle venait aider à la défaite du prince, et jouir du supplice de sa rivale. Mais en apprenant que Malek-Adhel est vainqueur et que Mathilde est sauvée, elle serait morte de douleur et de colère, si Metchoub ne lui avait donné l'espoir de pouvoir, par une marche rapide, atteindre et punir la princesse d'Angleterre avant son arrivée au camp des croisés. Agnès n'en écoute pas davantage; la jalousie et la vengeance lui prêtent leurs ailes, et, suivie des soldats qu'elle commande, elle vole sur la route de Ptolémaïs. Metchoub poursuit son chemin: il arrive, il apprend au sultan que son frère a levé hautement l'étendard de la rébellion, qu'il est maître de l'Égypte entière; que, séduits par ses largesses, les douze mille hommes envoyés pour le combattre sont passés sous ses drapeaux; que, peu content de dominer sur l'Afrique, il marche vers Césarée, et que c'est là

où il doit conclure son alliance avec les chrétiens, et défier, avec leurs forces réunies, toutes celles de l'empire du croissant.

Pâle et immobile, Saladin a écouté ce récit dans un profond silence; mais à peine Metchoub a-t-il cessé de parler, qu'il ne retient plus sa fureur, et que des cris terribles s'échappent de sa poitrine: jamais il n'éprouva de telles angoisses, jamais il n'essuya de pareils affronts; ses plus fidèles soldats l'ont trahi, ils l'ont abandonné pour le perfide auquel il avait livré son cœur et la moitié de son empire! Malheureux prince! déchiré dans tes sentiments les plus vifs, dans ton orgueil et ton amitié, tu ne respirez que la vengeance, et ce n'est plus sur les chrétiens que tu brûles de la verser; les chrétiens ne sont plus les ennemis que tu crains, que tu hais davantage; il te semble même que tu n'as plus dans le monde d'autre ennemi que Malek-Adhel; c'est de son sang seul que tu as soif: la chute de Ptolémaïs n'est plus rien pour toi; tu ne songes qu'à la résistance de Césarée, et il t'importe

peu que les chrétiens triomphent de ton empire, pourvu que l'indigne ami qui t'a osé trahir périsse de ta main.

Saladin sort de sa tente, il assemble son armée, il parcourt tous les rangs, il lance des imprécations terribles contre ceux qui ne maudiraient pas avec lui la perfidie de Malek-Adhel et celle des troupes qui ont abandonné Metchoub. « Césarée! Césarée! s'écrie-t-il, c'est toi qui seras témoin de ma vengeance: elle sera terrible comme le forfait. Mahomet, toi dont l'indigne Adhel a déserté le culte, aide-moi à frapper le perfide; que tous ceux qui nous ont outragés éprouvent les effets de notre colère; que le glaive de Dieu arrache les esprits de leurs corps, moissonne leurs âmes, abandonne leurs cadavres à la poussière; qu'en un moment la campagne en soit couverte comme des feuilles qui tombent dans l'automne; que nos épées s'abreuvent de leur sang jusqu'à l'ivresse; que les lions des combats s'en rassassent avec les dents de la victoire: je m'élèverai sur mon cheval pour passer ce fleuve de sang; et en voyant le parjure Adhel rendre

son dernier soupir, je lui dirai : « Toi, qui as si bien su comment Saladin savait aimer, vois maintenant comment il sait punir. »

Il dit, et toute l'armée, touchée de sa douleur, émue de sa colère, partage son indignation ; des milliers d'épées s'élèvent dans les airs ; des cris forcenés en troublent le silence ; on entend retentir de tous côtés : « Césarée ! Césarée ! — Oui, c'est là que nous trouverons le traître, et qu'il faut marcher à l'instant même, » s'écrie le sultan. Et, à l'instant même, ses troupes sont prêtes à marcher. Saladin quitte son camp, qu'il a soin de mettre à l'abri de toute attaque ; il donne à Metchoub le commandement de l'avant-garde de l'armée ; il se place au centre, marche à grands pas, et ne sort du silence sinistre où la douleur le plonge, que pour répéter d'une voix courroucée et formidable : « Césarée ! Césarée ! »

CHAPITRE XXVII.

Le sentiment que Mathilde avait inspiré, celui qu'elle éprouvait, avaient éclairé son innocence sur les divers langages de l'amour, et quoique celui de Montmorency ne s'exprimât que par son silence, elle ne pouvait s'empêcher de l'entendre ; mais elle ne pouvait s'empêcher aussi d'admirer la force avec laquelle il le contenait dans les bornes du plus profond respect. A quelque distance de sa litière, il marchait triste et pensif, et, si elle l'interrogeait, il lui répondait le plus brièvement possible. Une fois seulement, comme elle lui parlait de Bérengère et de la joie qu'elle avait dû éprouver en revoyant son époux, il répondit : « Ah ! madame, pour qui vous connaît et vous aime, peut-il y avoir quelque joie loin de vous ? » Après ce peu de mots qui firent rougir la princesse et qu'elle laissa sans réponse, il se

tut, et craignant d'en avoir trop dit, il expia sa faute en lui parlant moins encore.

Cependant ils approchaient de la Palestine; Ascalon et Rama fuyaient derrière eux, et bientôt les hautes collines qui entourent Ptolémaïs allaient se montrer à leur vue, lorsqu'un détachement considérable de soldats musulmans parut dans le lointain. L'avantage du nombre devait lui donner une grande confiance; mais s'ils avaient su que Montmorency commandait les chrétiens, peut-être qu'avec le double de forces ils ne se fussent pas crus encore assez forts. Josselin, en voyant les ennemis fondre sur lui à bride abattue, hésite sur le parti qu'il prendra. Il voudrait, selon son usage, s'élancer au-devant d'eux; mais il ne veut point quitter la princesse, car c'est elle surtout qu'il doit défendre. Ainsi ce héros, qui, jusqu'à ce jour, ne se vit jamais attaqué le premier, et ne calculait le nombre de ses ennemis qu'après les avoir vaincus, pour la première fois de sa vie les compte, les attend, et tout l'effort de son courage est employé à retenir sa valeur. Les autres chevaliers imitent

son exemple; rangés autour de la princesse, ils se contentent de prendre une attitude défensive. En les voyant immobiles et disposés à éviter le combat, les Musulmans étonnés se demandent si ce sont bien des chrétiens: s'ils les croient tels à leurs armes, ils en doutent à leur action; car, depuis les longues et furieuses guerres qu'occasions entre ces deux peuples la possession de l'aride territoire de Juda, on n'a pas vu encore les nobles défenseurs du Christ s'arrêter devant les lions de l'islamisme. Cette sorte de frayeur dont les Musulmans les supposent atteints, leur inspire une confiance téméraire; ils s'avancent avec précipitation, persuadés qu'il ne faut pas de grands efforts pour vaincre un ennemi qui a l'air de les craindre. Mais tout-à-coup leur première ligne est renversée par le bras de Montmorency; il enfonce la seconde, rompt la troisième: ses coups sont si sûrs, qu'ils portent tous, et si rapides, que les Musulmans tombent sans avoir reconnu la main qui les frappe. Cependant, à sa mine altière, à sa haute valeur, le nom de Montmorency vole de rang en rang; et ce

nom formidable y jette tant d'épouvante, que celui de Malek-Adhel pourrait seul y ramener le courage : tout se disperse, tout fuit ; un seul guerrier résiste et combat encore. Il ne songe point à se défendre ni à attaquer, toute sa fureur semble se diriger contre la litière qui renferme la princesse ; il parvient à en approcher et pousse son javelot : le trait part, traverse le bois de la litière, et vient mourir sur le bras de la princesse. Le sang coule ; à cette vue, Montmorency frémit de rage et se précipite sur le guerrier sacrilège : celui-ci, que la foule des chrétiens n'avait point effrayé, tremble devant le regard de Montmorency, car il sent que la mort va le suivre. Il presse les flancs de son coursier ; mais ni la vitesse des vents, ni la profondeur des abîmes, ne le déroberaient au courroux du héros. Cependant il l'entraîne par mille détours, et ne ralentit la rapidité de sa course que quand ils sont bien loin des chrétiens. Josselin s'élançait, frappe d'un bras vigoureux : la valeur de son adversaire l'étonne, mais il en triomphe bientôt : jamais la victoire n'a fait attendre Mont-

morency ; son ennemi est renversé, il lève le bras, il va lui ôter la vie. « Frappe, Montmorency ! s'écrie d'une voix sourde le guerrier vaincu ; enfonce ton poignard dans le sein d'une femme. » A ce nom, le héros français s'arrête, il doute de ce qu'il entend, car la force qu'on vient de lui opposer est celle d'un soldat ; mais en coupant les liens qui attachent le casque, il reconnaît les traits délicats et la longue chevelure d'une femme ; et quoiqu'il aperçoive les Musulmans qui se rallient et reviennent sur lui, l'honneur ne lui permet pas de s'éloigner avant d'avoir offert ses secours à celle qu'il vient d'abattre. Mais à peine Agnès est-elle debout, qu'elle ressaisit sa lance, reprend son bouclier, et recommence le combat. Montmorency pare ses coups et n'en porte plus : sans doute il méprise la princesse qui, désertant son culte et sa patrie, combat pour les ennemis de sa foi ; mais il respecte en elle le sexe qu'il a juré de défendre. Cependant les Musulmans approchent. « A moi, sujets de Saladin, s'écrie Agnès, et Montmorency est à vous. » Elle dit, Josselin est enveloppé :

libre alors de l'ennemi qui l'arrêtait, la fille d'Amaury part pour rejoindre les chrétiens et assouvir sa vengeance. Montmorency voit son dessein et tremble pour Mathilde; il lève sa redoutable épée, il abat, il disperse la foule d'ennemis dont il est entouré : c'est une armée qu'il faut combattre, mais sa valeur vaut seule une armée. Il a rompu les bataillons musulmans, il se précipite sur les pas d'Agnès; celle-ci, éperdue de le revoir encore, se retourne avec rage et lui porte des coups terribles. Le héros hésite : s'il renverse Agnès, il échappera aux Sarrasins qui courent sur lui avec furie, et bientôt il aura rejoint les chrétiens; mais il craint moins la mort que la honte de verser le sang d'une femme : avec un courage tranquille il se dévoue donc, attend les Mahométans, et combat à-la-fois et Agnès et une armée. N'aura-t-il pas rempli son sort, n'aura-t-il pas assez vécu, s'il peut, en mourant, sauver Mathilde et les chrétiens? et n'entend-il pas ses aïeux qui lui crient, du fond de leur tombeau, que peu importe la vie, pourvu que l'honneur reste, et qu'avec

le nom qu'il porte, il doit compter pour perdus tous les jours qui ne sont pas donnés à la gloire?

Cette héroïque résolution l'anime d'une ardeur nouvelle; on s'étonne de ce que la valeur de Montmorency ait pu augmenter encore, et Agnès elle-même commence à croire qu'il n'a point d'égal : en le voyant lutter seul contre des milliers d'ennemis, l'inégalité du nombre la trouble, et elle sent dans son ame quelque chose qui ressemble aux remords; loin de l'attaquer encore, elle est prête à se ranger de son côté; elle l'eût fait, si elle n'eût vu dans Montmorency un défenseur de Mathilde. Cependant le héros entasse les victimes; sa formidable épée parcourt tous les rangs : elle semble se multiplier, elle est partout; chaque Musulman croit avoir Montmorency à combattre, et, pendant un instant, l'armée entière a reculé devant lui : mais les Sarrasins reviennent à la charge, ils ne peuvent consentir à l'affront de fuir devant un seul guerrier; ils l'entourent de toutes parts. En vain Josselin abat une foule de têtes, ses ennemis ne dimi-

nuent pas ; bientôt son corps est couvert de blessures , sa cuirasse est teinte de sang , son épée se brise dans la poitrine d'un Musulman ; il en arrache le tronçon , et , affaibli par le sang qu'il perd , il tombe à genoux , combat toujours , et les prodiges de ses dernières forces surpassent encore les hauts faits de sa glorieuse vie.

Mais depuis long-temps les chrétiens se sont aperçus de l'absence de leur chef , ils se dispersent dans la plaine pour le chercher ; à la fin ils découvrent les ennemis , et , sans s'être dit une seule parole , ils volent tous ensemble à leur rencontre. La fière Agnès tente de les arrêter : ils la renversent et passent outre ; à la quantité de morts qu'ils foulent aux pieds , ils cherchent quels chrétiens ont aidé Montmorency à vaincre , et le voient seul , un genou en terre , renversant encore les Musulmans avec la poignée de sa lance , tandis que , près de lui , son cheval abattu semble moins se plaindre de mourir que de ne pouvoir plus être utile à son maître.

Les Sarrasins , qui commençaient à ne pou-

voir plus soutenir les efforts de Montmorency , fuient à l'aspect des chrétiens , entraînent Agnès avec eux. Mais , hélas ! il est trop tard : Josselin noyé dans son sang , couvert des ombres de la mort , penche sa tête et ferme ses yeux à la lumière ; les chrétiens le soulèvent dans leurs bras , le transportent vers le petit camp où leurs frères défendaient Mathilde ; là , ils délaçant son armure , et s'aperçoivent avec effroi que le fer d'une lance est demeuré tout entier dans sa poitrine. Un de ses écuyers examine ses blessures , et ne désespère pas de le guérir s'il peut arracher le fer qui est resté dans le sein du héros : il tente quelques efforts ; la douleur ranime les sens de Montmorency ; il ouvre les yeux : tous ses amis , tristes , abattus , sont autour du brancard où on l'a étendu : un peu plus loin , Mathilde , pâle et désolée , mêle ses pleurs au suc des plantes qu'elle exprime entre ses mains délicates , et qui doit servir à composer le premier appareil. Montmorency la voit , et la conjure de s'approcher : elle vient , le visage baigné de larmes , et tous les traits empreints d'une profonde tristesse.

Elle présente sa main au héros; il s'en empare, la porte contre ses lèvres, profère quelques paroles à voix basse, et ajoute ensuite: « Elle seule saura mon secret, je ne l'emporterai pas tout entier au tombeau. » Les pleurs de Mathilde redoublent; elle voudrait parler, et elle ne peut que prononcer avec un cœur déchiré: « O magnanime héros! nous serez-vous enlevé?... vous coûterai-je la vie? — Ah! lui dit-il, mon sort est plus doux que je ne l'espérais: je meurs en votre présence, j'aurais vécu loin de vous. » Son écuyer l'interrompt; il voudrait essayer d'arracher le tronçon de la lance qui peut rendre la blessure mortelle; Montmorency l'arrête. « Attends un moment, lui dit-il, ma vie me quittera sans doute avec ce fer, et j'ai besoin encore de quelques minutes d'existence. » Alors il baisse la voix, et dit à la princesse: « Devant ce trône de la miséricorde divine où je vais paraître, je prierai pour la conversion de Malek-Adhel; puisse-t-il être chrétien, puissiez-vous être heureuse, ce sont mes derniers vœux: un jour vous les lui direz, et vous verserez ensemble quelques

larmes sur ma mémoire; je verrai votre bonheur, et je n'en serai pas jaloux: on ne l'est plus dans le ciel. » La princesse attendrie tombe à genoux et s'écrie: « O le plus généreux des mortels, si les chrétiens vous perdent, que deviendra leur armée où vous ne combattez plus! que vais-je devenir moi-même, quand tout le camp désolé me demandera compte de votre vie, me reprochera votre mort, pleurera chaque jour l'ouvrage commencé de la conquête de Jérusalem, que votre bras pouvait seul achever! » A ces mots, la douleur des chevaliers éclate: de tous côtés ils font entendre leurs regrets; l'un s'écrie: « O saint temple! demeure dans la poussière, Montmorency ne te relèvera pas. » Un autre dit: « Tendre et superbe fleur, tu tombes avant le temps, et cependant, dès ton aurore, tu avais laissé toutes les gloires au-dessous de la tienne. » D'une voix faible et émue, Josselin répondit: « S'il est vrai qu'un peu de gloire ait illustré mes premiers ans, si l'honneur fut ma loi et la religion mon guide, si je meurs fidèle à tous mes serments et au Dieu de mes pères, mon

souvenir ne descendra pas tout-à-fait avec moi dans la tombe; il vivra dans le cœur des héros, et dans le vôtre, peut-être, madame. — Toujours, s'écrie Mathilde en mettant la main de Josselin sur son cœur, et levant les yeux au ciel pour le prendre à témoin de la sincérité de ses paroles. — Maintenant, reprend-il, qu'aucun repentir ne vienne troubler vos belles destinées, car je vous dois plus de bonheur par ce seul mot, que le monde entier n'aurait pu m'en offrir sans vous. » Alors, se retournant vers les chrétiens qui l'entouraient: « Nobles et généreux amis, leur dit-il, si vous jugez que trop d'orgueil ne dicte pas ma demande, vous élèverez mon tombeau au-devant de Ptolémaïs, de manière qu'il faille le fouler aux pieds pour arriver au pied de ses remparts: peut-être les infidèles ne l'oseront-ils pas. — Nous te le jurons, illustre héros! s'écrièrent les chevaliers d'une voix unanime: si nous avons le malheur de te perdre, ta tombe, élevée en face de la superbe ville que tu as conquise, lui servira de bouclier, et du sein du trépas tu nous défendras encore. » Josselin sourit avec reconnaissance,

puis mettant sa main sur sa poitrine, il regarde son écuyer, et lui dit: « N'est-ce pas ce fer qui t'inquiète et que tu veux enlever? — Oui, repartit l'écuyer, et puisse ma main ne pas trembler en l'essayant! — Si tu n'as besoin que d'une main ferme, reprit son maître, la mienne ne tremblera pas. » Et aussitôt arrachant avec courage le fer qui déchire son sein, il ajoute: « Quand on le reçoit pour la défense de l'innocence et de la religion, cela ne fait pas de mal. » Mais cet effort subit et violent, joint à celui qu'il a fait pour parler, font couler son sang avec une nouvelle abondance, et épuisent le peu de force qui lui reste; ses lèvres pâles murmurent un dernier adieu et se ferment pour jamais. Ses yeux ne verront plus ce jour moins pur que son cœur; ses mains refroidies tombent sans mouvement; son sang glacé s'arrête; les larmes de la reconnaissance et de l'amitié n'arrosent plus qu'un corps inanimé, et l'âme d'un héros a disparu.

La princesse enveloppe sa tête dans un voile de deuil, et pousse de déchirants soupirs: tant de maux vont briser son cœur. Cependant

elle rappelle quelques forces, afin de pouvoir honorer les restes du grand homme dont elle a causé la mort. On l'a couché sur un lit funèbre, construit à la hâte avec les drapeaux et les lances que son bras a enlevés aux infidèles dans ce dernier combat : sa tête superbe, à laquelle le trépas a laissé toute sa beauté, est penchée languissamment, et il semble que sa chevelure d'ébène brille avec plus d'éclat sur son front pâle et glacé. Tous les chevaliers, la contenance morne, l'œil humide, la lance renversée, pleurent une perte irréparable, et un chef qui laisse Malek-Adhel sans égal sur la terre. Suivie de toutes ses femmes, la princesse s'approche de la couche du héros, répand sur ses cheveux de précieux parfums, les couronne de fleurs, et jette sur sa froide dépouille un crêpe noir qu'elle inonde de larmes ; puis, à genoux près du lit avec toute sa suite, elle chante un de ces saints cantiques qui semblent destinés à accompagner l'âme des mortels du séjour de la terre à celui du ciel, où le concert des anges la reçoit et la conduit au pied du trône de l'Éternel.

Après avoir employé le reste du jour à lui rendre de lugubres honneurs, les chevaliers reprennent le lendemain la route de Ptolémaïs ; ils approchent du camp, et s'en approchent avec tristesse ; car s'ils reviennent avec la princesse d'Angleterre, ils ne ramènent point celui qui l'a délivrée ; et si Richard va les bénir pour le retour de sa sœur, les cris de Philippe-Auguste vont les poursuivre et leur demander sans cesse : « Qu'avez-vous fait, qu'avez-vous fait de mon héros ? »

Bientôt du camp des croisés on a reconnu la brillante devise qui éclate sur le bouclier des chevaliers de la Vierge : Richard et Lusignan se précipitent à leur rencontre ; Philippe-Auguste les suit. Bérengère gémit de ce que la dignité de son sexe et de son rang ne lui permet pas de les accompagner et de savoir un moment plus tôt si elle va retrouver sa sœur. L'archevêque de Tyr, au pied des autels, attend avec une pieuse impatience l'instant qui lui apprendra s'il faut qu'il offre à Dieu sa résignation sur l'absence de Mathilde, ou des bénédictions sur son retour.

Enguerrand de Fiennes est le premier chevalier que les deux rois rencontrent. Son maintien triste et abattu les fait tressaillir; Richard s'écrie : « Les infidèles ont retenu ma sœur ?—La princesse d'Angleterre revient avec nous, répondit Enguerrand, dans peu d'instants elle sera entre les bras de son frère. — Comment! elle vous suit, s'écrie Lusignan; vous avez enlevé cette glorieuse proie des chaînes de l'impie, et la plus profonde douleur est empreinte sur votre front! » Enguerrand se tut, et baissa vers la terre des regards pleins de tristesse. Les deux rois, étonnés de ce silence, le gardèrent aussi, n'osant interroger le guerrier sur un malheur dont ils pressentaient assez l'étendue, puisque la joie du retour de Mathilde ne le faisait pas oublier : cependant ils cherchaient en eux-mêmes quel était l'événement le plus fatal aux chrétiens; et n'ayant plus à redouter la prise de Jérusalem, ils pensèrent à la mort de Montmorency. Cette crainte les frappa tous deux à la fois; elle fit pâlir l'intrépide Richard, et jeta dans son âme un sentiment qui lui était inconnu, car il ressem-

blait à l'effroi. Lusignan, jaloux de toute gloire qui surpassait la sienne, devait être moins affecté de cette perte, et conserva la force de prononcer le grand nom de Montmorency. Enguerrand mit un genou en terre, d'une main montra le cercueil qui s'avancait, et de l'autre le ciel. Richard demeura immobile; en vain il commençait à distinguer la litière de sa sœur, il ne s'en approchait pas, ne se sentant plus, dans un pareil moment, le courage d'être heureux; mais en apercevant Philippe-Auguste, il s'écria : « Ah! sire, était-ce avec des larmes que je devais vous annoncer l'arrivée de ma sœur? Assurément elle m'est bien chère; mais je n'aurais pas payé son retour ce qu'il nous coûte. » Philippe-Auguste aperçoit au même instant la jeune Mathilde qui s'avance lentement vers son frère, et un peu plus loin un cercueil recouvert d'un drap mortuaire aux armes des Montmorency : il se trouble, il frémit; sa douleur est trop grande pour lui permettre de saluer la princesse; il oublie qu'elle est femme, il ne voit point qu'elle est belle, il ne sent que la mort de son ami; et sans songer à

s'excuser, il va cacher dans sa tente et ses regrets et ses larmes. Mathilde reçoit avec tristesse les embrassements de son frère, qui n'ose la serrer dans ses bras qu'en soupirant. Ce cercueil du plus grand des héros semble ne la suivre que pour effacer par des larmes la joie de son retour; elle entre dans le camp, traînant après elle le deuil et la mort, et ne rencontre que des cœurs abattus et des regards affligés qui n'osent même admirer l'éclat de sa beauté, en voyant à ses côtés la fin de tout ce qui brille le plus sur la terre, et tout ce qui reste de la gloire.

Le lendemain, on célébra en grande pompe les obsèques de l'infortuné Montmorency; les diverses nations assemblées dans le camp y assistèrent en cérémonie: toutes avaient paré leurs drapeaux d'un signe de deuil. Mais on en voyait une qui ne ressemblait point aux autres, et c'était plus encore à l'abattement de leur contenance et à la profonde tristesse de leur visage, qu'à la glorieuse enseigne des lis qui flottait sur leurs têtes, qu'on reconnaissait les Français: ils pleuraient dans Montmorency

non-seulement un héros enlevé à la fleur de son âge, dont la valeur était le plus ferme appui de la foi, mais un héros dont la gloire rejaillissait sur eux, et donnait à leur nation une prépondérance qu'elle allait perdre avec lui; ils marchaient lentement, traînant leurs piques renversées, tandis qu'à leur tête Philippe-Auguste, enseveli dans de profondes pensées, se préparait déjà à quitter cette terre malheureuse qui venait d'engloutir l'objet de ses plus chères espérances, et dont les exploits naisants avaient déjà jeté tant d'éclat sur son règne.

Mathilde parut à cette fête funèbre; elle avait quitté ses habits religieux pour revêtir une longue robe de deuil; un voile de gaze noire couvrait sa tête, et ses cheveux blonds paraissaient à travers le tissu transparent, semblable à un réseau d'or; pâle, triste et timide, mais plus belle par sa pâleur, sa tristesse et sa timidité, on s'étonnait de voir une beauté si jeune verser déjà tant de larmes, et on l'eût prise pour la fleur du matin sur laquelle, aux plus beaux jours du plus beau printemps, l'aurore vient de verser tous ses pleurs.

Les vieux chevaliers admiraient dans la mélancolie de ses regards une sorte de pureté qui attirait leurs respects; les jeunes sentaient leur cœur troublé par le mélange de sensibilité qu'ils croyaient y apercevoir : ils commençaient à aimer près de ce tombeau où tout finissait; près de ce tombeau qui venait d'engloutir tant de gloire, de jeunesse et de beauté, ils se jetaient dans l'avenir et s'y livraient à de tendres espérances. La mort, toute grave, toute solennelle qu'elle est, ne repousse donc pas l'amour, et il sait venir se placer jusque sur un cercueil : enfant de la mélancolie bien plus que de la joie, jamais ses feux ne sont plus ardents que quand il les allume dans des yeux noyés de pleurs, et ce n'est que nourri par la tristesse qu'il peut être éternel : ainsi l'amour, cette première des félicités humaines, a besoin, pour être durable, que la douleur lui prête ses larmes : le plaisir le dissipe, le rend léger comme lui, remplace par de fugitives jouissances les longues et profondes émotions, et remplit l'âme d'un vide plus difficile à supporter que le malheur. O étrange penchant du

cœur de l'homme, qui lui fait trouver plus de douceur dans une situation où il jouit peu et où il espère beaucoup, que dans celle où, rassasié de bien, il n'a plus de vœux à former! étrange penchant, en effet, s'il n'était la preuve de sa glorieuse destination. Jeté sur la terre pour exercer des vertus et en recueillir le fruit, il n'y doit trouver rien qui le fixe, qui le contente, qui lui suffise; car le secret de sa faiblesse et de ses misères, le mystère de ses passions et de sa conscience et le but de sa vie entière, sont tous renfermés pour lui dans ce seul mot : *attends*.

Ce fut à une demi-lieue de Ptolémaïs, au pied d'une petite éminence, et à l'entrée d'un bois de sycomores, que furent déposés les restes de Montmorency. On couvrit son tombeau des innombrables dépouilles de sa dernière victoire; et à la vue de tant d'oriflammes, de boucliers et d'armures, enlevés aux infidèles par une seule main et dans un seul combat, ceux qui savaient le mieux qu'il n'y avait rien d'impossible à la valeur de Mont-

morency, s'étonnaient encore, et se demandaient entre eux : « Comment a-t-il péri, celui qui pouvait ainsi renverser des armées ? » Philippe-Auguste s'approcha de la tombe, baissa dessus la pointe de son épée, et dit : « Cher et brave Montmorency, je donnerais la moitié de mon royaume pour racheter ta vie, je donnerais l'autre pour venger ta mort : périssent les impies qui ont osé attenter à tes jours, qui n'ont triomphé de toi qu'en opposant toutes leurs forces à la seule force de ton bras ; que, jusqu'au dernier, tous servent d'expiation à tes mânes. O vous qui m'entourez, chrétiens de toutes nations, jurez avec moi de n'épargner aucun Musulman ; et vous, madame, continua-t-il en s'adressant à Mathilde qui était prosternée près du tombeau, vous, qui ne pouvez faire que des vœux, mais dont les vœux doivent être accueillis par Dieu, comme le sont ceux des anges, demandez-lui que sa foudre immole à votre libérateur ce que l'empire du croissant contient de plus grand et de plus illustre. — Sire, reprit la vierge en éle-

vant vers lui ses yeux noyés de pleurs, il n'y eut jamais d'ame plus belle et plus généreuse que celle de Montmorency ; permettez-moi donc de ne pas former d'autres vœux que les siens, et de ne demander à Dieu que d'exaucer ceux que ce héros lui adresse en ce moment. » Elle dit, et le souvenir des dernières paroles de Montmorency en faveur de Malek-Adhel redouble son attendrissement, et donne un tel caractère de ferveur à ses prières, que Philippe-Auguste et presque tous les assistants ne doutent point qu'en regrettant Montmorency, elle ne regrette plus que le héros.

Le jour fuit, les rois se retirent, la foule rentre au camp et dans Ptolémaïs ; les prêtres restent auprès du tombeau. La nuit n'interrompt ni leurs hymnes ni leurs pleurs ; la croix à la main, la religion console encore les froides dépouilles que le monde abandonne ; elle ne se lassera point de gémir sur ceux qu'il va oublier : constante, invariable, elle demeure quand tout passe, brave le temps, survit aux sentimens fugitifs, aux vaines amitiés, et par ce caractère auguste se distingue de tout ce

qui est humain, nous montre sa source, et nous apprend qu'au milieu des choses de la terre, seule elle n'est point de la terre.

CHAPITRE XXVIII.

BÉRENGÈRE était impatiente de parler de son bienfaiteur, et d'apprendre de Mathilde si elle était toujours restée indifférente à son amour et insensible à ses vœux; elle ne tarda pas à l'interroger à cet égard. A peine eut-elle prononcé le nom de Malek-Adhel, que l'émotion de la princesse fut visible; mais elle se tut: la reine insista, et pour obtenir la confiance de sa sœur, lui montra un cœur où il y avait un peu trop d'indulgence; car elle alla jusqu'à lui dire qu'il lui semblait qu'à sa place son choix serait fait. Mathilde rougit d'être si bien devinée, et peut-être aurait-elle avoué tous ses secrets à la reine, si elle n'avait craint qu'ils ne passassent jusqu'à Richard; mais quoiqu'elle aimât et honorât son frère, elle le redoutait trop pour supporter la pensée qu'il devint jamais le confident de sa faiblesse.

Après un assez long silence, les yeux baissés et le front rougissant, elle dit à la reine : « Depuis votre départ de Damiette, j'ai reçu de Malek-Adhel des preuves d'une tendresse si pure, si délicate, si dévouée, qu'il faudrait que j'eusse un cœur bien ingrat s'il n'en avait pas été touché; il l'a été beaucoup; mais l'a-t-il été trop, je n'en sais rien: Guillaume me l'apprendra sans doute; et ce n'est qu'après lui avoir parlé, ma sœur, que je pourrai être sûre que ma reconnaissance n'a pas été trop loin, et que je puis vous en parler sans rougir. »

O candeur de seize ans! te voilà donc altérée, et déjà la funeste influence des passions vient de ternir ta pureté. Hélas! la princesse le savait bien, que sa reconnaissance avait été trop loin; elle n'avait pas oublié la promesse si saintement jurée à Malek-Adhel de n'être jamais qu'à lui: son choix était donc fixé en effet, et la reine ne se trompait pas. Mais comment oser dire à la reine qu'elle ne se trompait pas? Comment oser lui dire surtout qu'elle n'avait deviné que la moitié de sa fai-

blesse, et que non-seulement son choix était fait, mais que l'objet de son choix en était instruit?

En considérant tout ce qu'elle aurait à avouer, la vierge commence à s'alarmer de ce qu'elle a fait. Quand on n'a à répondre qu'à soi, le sentiment qui nous domine trouve mille moyens de nous engager aux actions qu'il désire, de nous persuader même qu'elles n'ont rien de coupable; pour avoir un peu combattu on croit avoir beaucoup fait, parce qu'on mesure bien plus le mérite du combat sur ses douleurs que sur sa durée: mais quand il faut montrer à des regards étrangers et nos faibles efforts, qui ne seront point jugés sur la peine qu'ils nous ont coûtée, et notre entraînement si rapide, qui ne sera point excusé par la force qui le détermina; quand, enfin, nous sommes sûrs qu'on ne regardera que le résultat de notre conduite, et non les mouvements qui l'ont ordonnée, alors ce résultat se montre à nous comme il sera considéré par les autres. Le point d'où nous sommes partis, et celui où nous sommes arrivés, demeurent seuls; nous

rejetons les nuances qui les lient, et épouvantés du chemin que nous avons fait, nous le sommes plus encore de l'avoir fait sans l'avoir vu.

Comment Mathilde se résoudra-t-elle jamais à se montrer aux yeux de l'archevêque de Tyr, si différente de ce qu'elle était en arrivant en Égypte, lui qui l'a vue alors, à l'aspect d'un Musulman, saisie de ce saint effroi qu'une ame chrétienne éprouve pour l'œuvre du démon ? Que dira-t-il en la sachant unie à ce même Musulman par les plus tendres liens que le ciel et la terre aient établis entre les hommes ? Hélas ! quand Malek-Adhel, suppliant à ses pieds, la conjurait d'être à lui, elle croyait faire bien peu en ne donnant qu'une promesse; mais maintenant qu'il faut la révéler, elle commence à en sentir l'importance et la témérité. Sans doute en se rappelant tous les détails du passé et les terribles scènes du désert, elle ne peut se trouver bien coupable; mais Guillaume ne verra ni ces détails ni ces scènes, du moins il ne les verra pas avec le même cœur, et Mathilde sent bien que ce n'est

que dans son cœur qu'ils peuvent avoir une excuse. Cependant elle est si humble, elle craint si peu de s'accuser, elle écouterait les reproches avec tant de douceur, et se soumettrait aux pénitences avec tant de zèle, qu'il faut bien que ce ne soit pas l'orgueil qui arrête ses aveux. Ah ! si elle pouvait être sûre que le premier ordre de l'archevêque ne fût pas de lui commander de bannir une chère pensée, si elle pouvait espérer qu'il lui permit de continuer à aimer; délivrée de cette crainte, aucune autre ne l'arrêterait, l'archevêque aurait déjà lu dans son cœur, il saurait ce que Malek-Adhel est pour elle, et, dût-il la blâmer, elle ne le fuirait plus, car parler de son repentir, ce serait encore parler de son amour. Mais elle connaît la sévérité et la sagesse du prélat; elle sait qu'ennemi de toute faiblesse, il va poursuivre la sienne jusque dans les replis les plus cachés de son ame, et lui défendre peut-être jusqu'au plaisir de pleurer sur elle. Habitée à se soumettre à ses ordres, elle ne sait point comment elle y pourrait résister; mais s'il lui commandait d'étouffer sa ten-

dresse, elle sait moins encore comment elle y pourrait obéir. Tourmentée par cette incertitude, elle évite les occasions de se trouver seule avec Guillaume, et écarte toujours, en dépit des inquiétudes de sa conscience, un entretien qu'il semble chercher toujours; pour y mieux réussir, elle vit moins retirée, se montre plus souvent dans le monde, et ne quitte presque jamais la reine.

Depuis que Bérengère était revenue au camp, elle y avait tenu une cour brillante et nombreuse, où tout ce qu'il y avait de plus illustre parmi les rois et les chevaliers, se faisait un honneur d'être admis: c'est là que parut Mathilde, et dès-lors les beautés qui en étaient l'ornement ne furent plus que des beautés ordinaires: Mathilde éclipsa tout, et réunit tous les hommages.

Ce n'était plus cette vierge sévère qui se cachait aux hommes et fuyait leurs regards: j'ai dit le motif secret qui l'éloignait de la solitude, et cette différence de conduite fit naître l'idée qu'elle pourrait renoncer à la vie religieuse; d'ailleurs le sentiment qu'elle por-

tait dans son cœur donnant à son maintien quelque chose de plus touchant, et à son regard quelque chose de plus doux, le respect qu'elle avait inspiré jadis par l'austérité de ses manières, fit place à des mouvements plus vifs. On ne vit plus en elle une sainte destinée pour le ciel, mais une femme créée pour le bonheur et l'ornement du monde; et enfin on osa l'aimer, parce qu'on pressentit qu'elle pouvait s'attendrir.

Le roi de Naples, Boémond d'Antioche, Raymond de Tripoli, le duc d'Athènes, et par-dessus tout le roi de Jérusalem, se consumaient en soins pour attirer ses regards. Les travaux de la guerre les laissaient-ils respirer un moment, le camp retentissait aussitôt du bruit des tournois et des joîtes, dont la princesse d'Angleterre était l'unique objet; et tous ces nobles rivaux ne désiraient la victoire que pour recevoir d'une si belle main le prix de leur vaillance et de leurs exploits. Mais, au milieu de tant d'hommages, Mathilde n'en distinguait aucun: indifférente aux plaisirs dont elle était entourée, comme aux vœux

qu'on lui prodiguait, elle portait partout une tristesse que rien ne pouvait dissiper, et ne paraissait se plaire qu'auprès du vieux comte Hugues de Tibériade. Hugues avait été plusieurs années prisonnier à la cour de Saladin; il connaissait Malek-Adhel; c'était de sa main que ce prince avait chaussé les éperons et avait été armé chevalier; Hugues le chérissait pour sa valeur, sa générosité, et pour toutes les vertus qui faisaient de lui un prince accompli; il lui devait sa liberté, celle de sa nombreuse famille, ses trésors, que Malek-Adhel lui avait fait rendre: aussi ne parlait-il jamais de son bienfaiteur qu'avec un feu et un enthousiasme qui expliquent assez le plaisir que Mathilde trouvait à l'entendre. La même cause qui lui faisait goûter les entretiens du comte Hugues, était celle qui l'engageait à assister à presque tous les tournois. Là, le nom de Malek-Adhel était souvent répété; car les Sarrasins, accoutumés à voir les chrétiens de près dans les escarmouches, s'approchaient d'eux sans crainte dans les moments de trêve, et souvent même s'exerçaient avec eux dans les

joûtes données sous les murs de Ptolémaïs; les deux champions entrés en lice n'en venaient aux mains qu'après s'être harangués l'un l'autre; le vaincu était fait prisonnier de guerre ou racheté, et enfin la familiarité était telle, que les chrétiens dansaient souvent au son des instruments arabes, et chantaient ensuite pour faire danser les Sarrasins. Cette extrême liberté fournissait à la princesse de fréquentes occasions d'entretenir les infidèles, et elle les saisissait avec empressement, espérant apprendre par eux quelques nouvelles de Malek-Adhel; mais ses espérances étaient toujours déçues, et tous les Musulmans qu'elle interrogeait, moins inquiets qu'elle sur le sort du prince, n'en étaient pas plus instruits.

Un jour, cependant, à une des plus brillantes fêtes qui eussent encore été données depuis son retour, se présente tout-à-coup à l'entrée du camp un Arabe, monté sur un cheval superbe; sa contenance est haute et fière, et la visière de son casque est baissée. Il propose de briser une lance contre les deux premiers champions qui voudront lui faire cet honneur,

et ne demande, pour prix de sa victoire, que la permission de saluer la princesse d'Angleterre, et de s'éloigner ensuite sans être connu. On accepte : Mathilde est priée de choisir parmi les chrétiens ceux qui combattront l'infidèle : un instinct secret lui fait nommer les plus faibles guerriers, et, à sa voix, le prince de Galilée et le comte de Jaffa viennent de descendre dans l'arène. L'Arabe fournit sa carrière, revient sur eux, brise la lance du premier sans être ébranlé, renverse l'autre, et s'approche, en caracolant, du balcon où Mathilde est assise, et où elle contient avec peine l'émotion de son cœur, qui palpite à la vue de cet inconnu, comme s'il pressentait de quelle part il lui est envoyé. Lusignan, debout auprès d'elle, s'indigne de la facile victoire de l'Arabe, et se dispose à l'aller combattre à son tour; mais la princesse le retient : « Sire, lui dit-elle, les conditions du combat ont été remplies, ce serait les changer que de proposer une nouvelle course, et l'honneur ne le permet pas. » Lusignan s'arrête, impatient d'être arrêté, et surtout de l'être par la princesse :

cependant tous les témoins se rangent de l'opinion de Mathilde, et décident que le vainqueur doit obtenir le prix de son triomphe. L'Arabe remet alors les rênes de son coursier aux écuyers du camp, puis, montant les degrés qui conduisent au balcon de Mathilde, il met un genou à terre, s'incline profondément, baise le bas de sa robe, et, en se relevant, il lui dit à voix basse : « Malek-Adhel a vaincu l'armée de Saladin au Caire, il est à présent à Césarée; c'est lui qui m'envoie près de vous, il ne pouvait vivre dans l'incertitude où il était sur votre sort; je suis Kaled. » A ces mots la vierge rougit, se trouble : elle veut parler; la voix lui manque, et l'Arabe est déjà bien loin avant qu'elle ait rappelé ses esprits. La joie de ce qu'elle vient d'apprendre, le regret de n'avoir rien répondu, l'agitent si violemment, que tous les regards se fixent sur elle. La reine sourit et lui prend la main; l'archevêque de Tyr l'embarrasse de son œil pénétrant et sévère; Richard l'interroge : « Ma sœur, lui dit-il, cet infidèle vous a-t-il appris son nom? — S'il

l'avait fait, sire, reprit-elle dans une confusion inexprimable, et qu'il m'eût demandé le secret, me serait-il permis de vous le dire? — Comme votre frère et votre roi, peut-être pourrais-je l'exiger, répondit Richard. — Mais comme le plus galant chevalier de la terre, vous ne l'exigerez pas, interrompit vivement Philippe-Auguste: et qui pourrait ici s'étonner que la plus belle personne du monde reçoive les hommages de toutes les nations de l'univers? » Richard sourit, et se retournant vers sa sœur, dont l'embarras augmentait de plus en plus, il lui dit: « Pourquoi rougir ainsi, Mathilde? Une telle timidité pouvait être convenable, lorsqu'en sortant de votre couvent le monde et les hommes s'offraient à vous pour la première fois; mais maintenant que vous avez traversé l'Océan et les déserts, que les plus grands héros ont déposé leur liberté à vos pieds, que nos ennemis même, vaincus par vos charmes, viennent vous porter leurs vœux jusque dans notre camp, et que le roi de France, en vous voyant si belle, trouve une

excuse à leur témérité, il faut prendre un peu plus d'assurance, et savoir mieux soutenir les regards que vous savez si bien attirer. »

Ce discours n'était pas fait pour diminuer le trouble de Mathilde; hors d'état de répondre à son frère, elle jeta sur la reine un oeil suppliant, qui la conjurait de vouloir bien venir à son secours. Bérengère l'entendit, et se levant aussitôt, elle déclara qu'elle allait se retirer: la princesse lui serra la main et se hâta de la suivre. Lusignan demande à Richard la permission de les accompagner jusqu'aux chars qui doivent les reconduire à Ptolémaïs; il l'obtient sans peine, et présentant aussitôt son bras à la princesse, il lui dit tout bas: « A présent, madame, que les conditions du combat ont été remplies, ne puis-je, sans blesser les lois de l'honneur, et sans risquer de vous déplaire, attaquer l'heureux inconnu dont j'envie bien moins la victoire que l'intérêt qu'il a paru vous inspirer? — Sire, reprit la princesse avec un peu de fierté, mon frère lui-même n'a pas osé dire que j'eusse marqué de l'intérêt, il n'a parlé que de mon embarras;

quant au chevalier inconnu, si vous pouvez l'atteindre, je n'ai aucun droit de vous empêcher de le combattre.—Je l'atteindrai, madame, et j'en triompherai, fût-ce Malek-Adhel lui-même.» Mathilde le regarda d'un air de doute, et il ajouta avec un accent irrité : « Votre altesse le croit-elle donc invincible? —Mais il me semble, reprit-elle en souriant, que jusqu'à ce jour c'est le seul reproche que les chrétiens aient trouvé à lui faire. »

En achevant ces mots, elle monta dans le char de la reine. Lusignan, resté seul, réfléchit au ton dont elle avait prononcé le nom de Malek-Adhel, et, de ce moment, il commença à craindre que la mort de Montmorency ne l'eût pas délivré du plus redoutable de ses rivaux : l'amour et l'ambition lui faisaient également désirer la main de Mathilde, et avec leurs forces réunies il n'y avait point d'excès où ces deux passions ne pussent le porter. Richard l'aimait beaucoup, et lui avait promis de soutenir ses droits; mais ce n'était point assez, il fallait que Richard l'aimât au point de forcer sa sœur à s'unir à lui, parce qu'alors,

devenant personnellement intéressé à sa cause, il braverait tous les obstacles pour rendre le trône de Jérusalem à celui qu'il aurait nommé son frère. Lusignan sent bien que, hors cette alliance, il n'y a pour lui aucun moyen de reconquérir son royaume, et il frémit à l'idée des propositions qui ont été faites à Malek-Adhel. On a beaucoup parlé de son amour pour Mathilde; s'il était vrai qu'elle en eût été touchée, s'il était vrai qu'elle eût éclairé ses erreurs, et que ce fût elle qu'il demandât pour prix de sa conversion et du secours de ses armes, Richard la refuserait-il? Il ne se dissimule pas que cette alliance serait un inestimable avantage pour la chrétienté; mais elle serait la mort de toutes ses espérances, et dès-lors il ne la regarde que comme le plus grand des malheurs. Ainsi dévoré par ses inquiétudes, il se promène, sombre et pensif, sur le bord de la mer, cherchant par quels moyens il pourra gagner Richard, et il ne rejette aucun de ceux qui peuvent l'amener à son but. Il ne parle point de sa tristesse au

roi d'Angleterre, il laisse à ses regards le soin de la peindre, et affecte même de fuir le monde et ses fêtes, pour s'ensevelir dans des lieux sombres et cachés. Richard s'inquiète de ce changement; il va au-devant de son frère d'armes; il lui reproche son silence: « Mon ami est malheureux, lui dit-il, et mon ami me fuit. » Lusignan soupire, et lui fait entendre que la délicatesse ne lui permet pas de découvrir sa peine à celui qui pourrait seul la faire cesser. Le brave Richard exige un aveu sincère; et Lusignan, comme vaincu par la puissance de l'amitié, nomme Mathilde, et tombe aux pieds du roi. « Viens dans mes bras, mon frère, s'écrie Richard, depuis longtemps mon cœur t'avait donné ce titre; la main de ma sœur le confirmera. — Auguste monarque, répond Lusignan, vous dont le grand cœur est incapable de faiblesse, comprendrez-vous la faiblesse du mien? Je vous dois tout; c'est vous qui m'avez fait triompher d'un orgueilleux riyal; c'est vous qui me rendrez mon royaume; mais si à tant de dons

vous ne joignez la main de Mathilde, abandonnez-moi, car la gloire et mon royaume ne me consoleraient pas de la perte de ce bien-là. » A ces mots, Richard l'interrompt avec une brusque franchise, lui reprochant le doute qu'il paraît avoir sur la sincérité de son amitié, et s'engage, avant l'année révolue, à le rendre maître de Jérusalem et de Mathilde. Le cœur de Lusignan est gonflé de joie; il reçoit le serment du roi; cependant il lui dit: « Vous, qui pouvez tout, illustre monarque, pouvez-vous disposer du cœur de la princesse? — S'il est demeuré libre, reprend Richard, elle me le laissera diriger, et je crois être sûr qu'il n'a été encore touché par personne. — Dans l'âme d'une vierge, des secrets de cette nature sont cachés si avant, repartit Lusignan, qu'il est bien difficile de les pénétrer. » Richard lui promet d'y parvenir, et ne crut pas lui promettre beaucoup; car, habitué comme il l'était à voir tout plier devant lui, il lui semblait qu'aussitôt qu'il l'aurait ordonné, Mathilde lui dévoilerait toutes ses pensées.

Le jour même de cette conversation, Richard, se trouvant seul chez la princesse, avec la reine et l'archevêque de Tyr, lui parla en ces termes.

CHAPITRE XXIX.

« Ma sœur, lorsque, le jour des funérailles du grand Montmorency, je vous vis revêtir une robe de deuil, j'applaudis à votre conduite, et je vous approuvai d'honorer ainsi publiquement la mémoire de votre libérateur ; mais si vous prolongiez plus long-temps ces marques de tristesse, on pourrait croire qu'il y a plus que de la reconnaissance dans vos regrets — Si on doit le supposer, sire, reprit-elle, je vais les quitter aujourd'hui et reprendre mes humbles habits. — Non, ce ne sont pas ceux-là que vous devez reprendre, interrompit-il vivement, et le moment est venu de m'expliquer avec vous sur ce point.

« Depuis votre arrivée dans le camp, j'ai remarqué que vous vous montriez dans le monde sans répugnance, et que même vous sembliez un peu négliger les pieux exercices

qui vous occupaient constamment autrefois. Ce changement, je l'avoue, m'a donné l'espérance de vous voir renoncer à vos vœux : non que je ne respecte l'état où vous vouliez vous consacrer ; mais les vertus d'une fille de votre rang doivent briller sur un plus grand théâtre, et vos destinées vous appellent bien plus au trône qu'à la retraite. Je vois ici une foule de princes s'empressez autour de vous ; votre main est l'objet de tous les vœux : parmi eux, le roi de Jérusalem est au premier rang ; mais ni son mérite, ni l'amitié qui m'unit à lui, ne semblent vous toucher, et votre indifférence est égale pour tous. Je sais qu'à Damiette votre fierté ne s'est pas démentie ; l'archevêque et la reine m'ont dit tous deux que les rares et brillantes qualités du prince Malek-Adhel ne vous avaient pas empêchée de rejeter ses vœux avec le plus froid dédain : votre cœur est-il donc inaccessible, ma sœur, et ne pouvez-vous rien aimer ? — Eh quoi ! reprit Mathilde en rougissant, votre majesté me reproche mon indifférence ? aurait-elle donc approuvé que j'eusse été sensible à l'amour d'un Musulman ? — Si le mé-

rite du frère de Saladin avait fait quelque impression sur vous, reprit gravement Richard, j'en aurais été peu surpris et faiblement alligé : certain que votre raison et votre piété auraient facilement triomphé d'un pareil penchant, j'aurais pu espérer que, si un infidèle avait réussi à toucher votre cœur, un prince chrétien, honoré de mon amitié, présenté, recommandé par moi, y réussirait bien mieux encore. — Et peut-être vos espérances auraient-elles été déçues, répondit Mathilde avec un peu d'émotion : je ne sais quel est le sort que le ciel me réserve ; mais, s'il était possible que je fisse jamais un choix, ce serait bien en vain qu'on tenterait de me le faire oublier ; je n'ai pas un cœur qui puisse aimer deux fois. — Si vous fûtes douée de tant de constance, répliqua le roi en souriant, je dois rendre grâces au ciel de votre indifférence pour Malek-Adhel ; car, assurément, quelle que soit ma tendresse pour vous, j'aimerais mieux vous voir privée de vie, qu'éprise de ce Musulman. Mais, parlez-moi avec sincérité, ma sœur : est-il vrai que parmi les princes et les chevaliers qui vous en-

tourent, nul ne vous a paru assez aimable pour vous donner le désir de renoncer au cloître ? — Non, répartit Mathilde, aucun n'a produit cet effet. — Ainsi vous persistez toujours dans le dessein de vous consacrer à Dieu ? » A cette question, le front de la princesse se couvrit de la plus vive rougeur; elle baissa les yeux et se tut. « Vous ne répondez rien, Mathilde, et semblez interdite : si ce n'est point votre vocation à la vie religieuse qui vous éloigne de l'hyménée, quel peut être votre motif ? » Pour toute réponse, sa sœur essuya en silence quelques larmes furtives qui s'échappaient malgré elle. Alors le roi ajouta : « Je vois qu'un étrange secret pèse sur votre cœur; je n'en demande point l'aveu de votre bouche, je respecte la pudeur d'une vierge; mais, accoutumée à vous ouvrir sans réserve au saint archevêque qui nous écoute, je suppose qu'il sait déjà quel sentiment vous agite, et je vous prie de lui permettre de m'en instruire. — Depuis le retour de son altesse, sire, reprit gravement Guillaume, elle n'a pas daigné m'appeler une seule fois auprès d'elle, et ses dispositions in-

térieures ne me sont pas mieux connues qu'à votre majesté. — Qu'entends-je! s'écria Richard avec surprise: après son long exil parmi les infidèles, la pieuse Mathilde n'a eu rien à vous dire; son premier soin, en arrivant ici, n'a pas été de se mettre en état de recevoir le pain de vie, elle qui jadis se croyait coupable de passer une semaine sans se faire absoudre de fautes dont un ange n'aurait pas rougi? — La princesse, depuis son retour, répondit le prélat, a assisté régulièrement à toutes nos cérémonies, mais elle n'a participé à aucune. — Puis-je croire ce que vous me dites? interrompit le roi; quelle peut donc être la cause d'un si grand changement? Vous vous taisez toujours, Mathilde, et vos regards, pleins de confusion, n'osent se lever sur moi; mais cette honte même, et ces larmes qui coulent sur vos joues, m'apprennent que le moment du repentir est venu, et que vous ne garderez pas plus long-temps un silence qui, en se prolongeant, pourrait me faire concevoir d'étranges soupçons. Je vous laisse avec le pieux Guillaume; parlez-lui, ma sœur, et puisse-t-il ne

rien entendre qui altère la tendresse que je vous ai toujours témoignée, et me fasse repentir du consentement que j'ai donné à votre voyage en Palestine. » Ces derniers mots furent prononcés d'un ton si sévère, que Mathilde en fut consternée. Bérengère voulut s'approcher d'elle pour la consoler; mais Richard ne le lui permit pas, et emmenant la reine avec lui, il laissa l'archevêque de Tyr tête à tête avec Mathilde.

A peine furent-ils seuls, que, d'une voix tremblante et les regards attachés vers la terre, elle lui dit: « Je ne sais, mon père, quels soupçons le roi a conçus; je ne sais si vous les partagez aussi. — Ma fille, interrompit Guillaume, que prétendez-vous par ces mots? N'est-ce pas assez de vous taire, cherchiez-vous à me tromper? Mais n'espérez pas y réussir: je vous connais, j'ai lu dans ce cœur plein de faiblesses; dans ce cœur que vous ne me fermeriez pas, si je ne devais rien y trouver de coupable; dans ce cœur qui a oublié son Dieu pour se livrer à un idolâtre. — Mon père, lui dit Mathilde avec un grand trouble,

cet idolâtre est celui qui a rendu la reine à son époux, qui a brisé mes chaînes et les vôtres, et dont les vertus, admirées de tout l'Orient, l'ont été souvent aussi des chrétiens et de vous-même. — Oui, ma fille, je sais tout cela, répondit l'archevêque, je sais quel est Malek-Adhel, et à quelle terrible épreuve je vous ai laissée exposée. Sans doute pour y résister il fallait une haute vertu, je vous en crus capable; chaque jour j'adressais mes prières pour vous à l'Éternel, et j'espérais ne vous revoir que pour bénir votre glorieux triomphe... Dieu n'a pas voulu me donner une si grande joie: vous voyez, ma fille, les larmes que me coûte mon erreur; elles ne tariront pas. — O mon père! s'écria la princesse émue au dernier point des pleurs qu'elle voyait couler avec abondance sur le visage vénérable de l'archevêque, vos paroles me percent l'âme: sans doute je fus coupable; mais si vous saviez à quelles étranges extrémités j'ai été réduite; si vous connaissiez les dangers auxquels Malek-Adhel m'a arrachée, et les sacrifices qu'il m'a faits, peut-être la pitié succéderait-elle au mépris. — Je ne vous

méprise point, ma fille, car je sais que l'Éternel n'appelle pas toutes ses créatures à la victoire; mais il ouvre à toutes la voie du repentir: si vous avez été comme ceux qui ne croient que pour un temps, et qui se retirent aussitôt que l'heure de la tentation est arrivée, détestez votre faiblesse; pénétrée d'une vive douleur, revenez tout à Dieu; votre cœur, enflé par l'orage des passions, se calmera dans son sein, et c'est là seulement qu'il trouvera la paix qu'il chercherait en vain dans l'amour des créatures.» Mathilde se mit à genoux devant l'archevêque, et cachant dans ses deux mains son visage baigné de larmes et enflammé de honte, elle dit: « Mon père, daignez m'entendre; il est temps que le terrible secret qui me tue s'épanche dans votre sein... Mais de quels termes me servirai-je pour un pareil aveu? comment vous dire qu'une promesse solennellement jurée, des nœuds secrets, le devoir même, me lient à Malek-Adhel? » Elle dit, et penche son front humilié sur les genoux de l'archevêque. « Mon Dieu! s'écrie-t-il, quelle amertume réserviez-vous à ma vieillesse! Cette

fière et chaste Mathilde, cette vierge, le modèle des vierges, a été la proie d'un Musulman!... — Mon père, que dites-vous? interrompit vivement la princesse; je ne suis point si coupable que votre soupçon ne puisse m'offenser encore: dans l'immensité du désert où j'avais été abandonnée avec Malek-Adhel, où il venait de me sacrifier sa vie, où je demeurais seule avec lui, j'ai aimé, j'ai promis, voilà tous mes crimes. Mon père, je ne croyais plus voir la terre des vivants, la mort planait sur ma tête, Malek-Adhel expirait près de moi; en lui donnant le nom d'époux, il consentait à prendre celui de chrétien, à me suivre devant le trône de l'Éternel... — Dieu puissant! confirmez mon espoir, s'écrie Guillaume avec un accent élevé: ma fille, vous pouvez regarder encore le ciel sans rougir. — Mon père, je le crois, répondit la princesse en baissant les yeux. — Tombez à genoux, ma fille, interrompit une seconde fois l'archevêque, et adorez la bonté qui vous a sauvée.» Mathilde se prosterna, bénissant Dieu sans doute, mais bénissant aussi Malek-Adhel; car c'était autant à

son respect qu'elle croyait devoir son salut, qu'à la force dont l'Éternel l'avait armée : cependant il y avait dans ce sentiment quelque chose de trop tendre pour oser paraître devant l'archevêque, et sortir des lèvres d'une vierge; il resta donc tout entier dans son cœur, sans que sa pudeur même lui permit de regarder de trop près tout l'amour qu'il renfermait.

Après un moment de silence, Guillaume lui dit : « Ma fille, répétez-moi ces paroles extraordinaires : Malek-Adhel a pris le nom de chrétien? — Au moment où il croyait mourir, mon père. — En revenant à la vie, il a abandonné la lumière? — Si vous eussiez été auprès de lui, mon père; si votre éloquence lui eût ouvert la source des divines clartés; s'il eût pu croire que la foi du Christ ne l'obligeait pas à trahir sa patrie... Mais moi, timide, ignorante, que pouvais-je lui dire? Faible roseau, m'appartenait-il de vouloir édifier un si grand ouvrage? Cependant l'Éternel le sait, combien l'espoir d'en faire un chrétien a eu de séduction pour mon cœur et a donné de force à ma tendresse. — Si, par mes soins, je

voyais jamais la parole de vie descendre et germer dans l'ame de ce prince, s'écria Guillaume, je ne demandais pas d'autre gloire à Dieu, ni d'autre bien, que de bénir votre hymen et de mourir. — Mon père, dit-elle alors avec une touchante confusion, si Malek-Adhel était chrétien, vous me permettriez donc de l'aimer? — Je vous le permettrais sans doute, répliqua-t-il avec véhémence, et j'emploierais tout mon zèle à engager Richard à vous le permettre aussi. — Et pourquoi faudrait-il tout votre zèle pour l'y engager? mon frère n'est l'ennemi que de l'erreur, et non de la personne de Malek-Adhel. — Ce prince a été souvent l'objet de l'admiration du roi; mais, fût-il chrétien, peut-être hésiterait-il à lui promettre votre main, car il l'a presque engagée... — Il l'a engagée! » interrompit vivement la princesse; puis elle continua avec ce calme que donne la confiance. « Mon père, cette téméraire promesse m'inquiète peu; mon cœur n'appartient qu'à moi, nul n'a le droit d'en disposer, et je jure qu'il ne sera jamais qu'à Dieu ou à Malek-Adhel. Si Dieu parle, j'obéirai; mais je n'obéirai qu'à

lui, lui seul peut m'arracher au héros à qui je dois tout : les hommes ne le pourront jamais. » L'archevêque la regarda d'un air surpris, car son accent avait un caractère de tranquillité et d'assurance, qui prouvait une force de résolution dont il ne l'aurait pas crue capable : cependant, en se souvenant dans quelle position elle avait résisté à Malek-Adhel, il songea qu'il devait y avoir, dans cette ame, de grands moyens de résistance, et qu'ayant à opposer aux événements, aux choses et aux hommes, le même courage qui l'avait défendue contre l'amour, on devait s'attendre à la trouver inébranlable. Après une longue pause, Guillaume lui dit : « Ma fille, avec le cœur que vous portez et le caractère de Richard, si Malek-Adhel ne se convertit pas, l'avenir vous apportera de grands malheurs. — Il m'en apportera un bien terrible, sans doute, reprit-elle, s'il ne se convertit pas : hors celui-là, qui le perdrait à jamais, je puis supporter tous les autres. — Mon enfant, lui dit l'archevêque avec cette charité enflammée qui faisait son caractère distinctif, et vers laquelle il avait tourné toute la vivacité de

ses passions, si dans la sincérité de votre ame vous croyez pouvoir former quelque espérance sur la conversion de ce prince, ne tardez pas à me le dire ; j'irai, à travers tous les obstacles, consommer ce grand ouvrage. — Mon père, il est vrai que Malek-Adhel a refusé de me suivre ici ; mais, quand je me suis séparée de lui au Caire, Saladin le menaçait, et il était décidé à le combattre. — Malek-Adhel combattre contre Saladin ! s'écria l'archevêque : ô miracle inattendu ! ô Providence ! ce sont là de tes coups ! — Mon père, il était décidé à le combattre, continua la princesse, et je sais qu'il l'a combattu, qu'il en a été vainqueur, et que maintenant il est à Césarée. — Ma fille, reprit l'archevêque, un jour vous me direz quelle est l'invincible puissance qui vous instruit de son sort, et depuis quand cette étrange nouvelle est parvenue jusqu'à vous : aujourd'hui je vais me hâter d'aller la révéler à nos chefs, elle peut être utile à leurs armes. Assez, et trop long-temps nos ennemis ont profité de nos divisions, il est juste que nous profitions des leurs. — Allez-vous tout découvrir au roi ?

lui demanda Mathilde émue ; me faudra-t-il rougir à ses yeux d'un sentiment qu'il désapprouvera sans doute ? Cependant, mon père, si vous jugez que j'ai mérité cette honte, je consens à la subir. — Non, ma fille, vous n'en méritez point, repartit Guillaume avec attendrissement : si vous avez eu quelques faiblesses, vous avez remporté de grandes victoires, et la puissance de Dieu est forte dans votre cœur ; je vous montrerai à Richard telle que vous êtes, telle que vous serez toujours. Il saura que, touchée par les vertus d'un grand prince, reconnaissante des dangers dont il vous a sauvée, sensible surtout à l'espoir de le convertir à la vraie foi, vous vous êtes livrée à un sentiment de préférence, mais à un sentiment tel, que la vertu n'en rougit point, que la dignité de votre sexe n'en est point blessée, et que la religion pourrait toujours en triompher. »

Il dit, et quittant aussitôt l'appartement de la princesse, il se rendit auprès du roi.

CHAPITRE XXX.

EN entrant chez Richard, l'archevêque le trouva avec le roi de Jérusalem et le duc de Bourgogne, auxquels il parlait avec beaucoup d'action. Aussitôt qu'il aperçut Guillaume, il se tourna de son côté, et lui dit que l'armée française venait de perdre son chef ; que Philippe-Auguste était parti pour l'Europe, en laissant le duc de Bourgogne pour le remplacer. L'archevêque le savait déjà : le roi de France lui avait confié son secret ; car telle était l'influence de sa haute vertu, que les plus puissants monarques le consultaient toujours dans leurs entreprises, et avaient besoin, pour les croire justes, qu'il les eût jugées telles. Cependant Richard s'inquiétait du départ de son jeune et brillant rival ; il redoutait son ambition, et le soupçonnait d'être capable de profiter de son absence pour porter ses armes en

Angleterre. Guillaume repoussa en ces termes un doute si injurieux à la gloire de Philippe-Auguste : « Avec son courage et son royaume il pourrait beaucoup sans doute, mais il ne voudra jamais rien que de magnanime et de grand; souffrons donc qu'il aille apaiser les troubles survenus dans son vaste royaume, et, au lieu de l'accuser, plaignons-le plutôt de ce qu'il ne verra point Jérusalem. Un nouveau bienfait de la Providence semble nous en ouvrir la route : les deux lions qui la défendaient sont en guerre. Saladin et Malek-Adhel ont cessé d'être unis; leurs armées ont combattu au Caire; celle du sultan a été battue. Son frère, victorieux, est venu s'enfermer à Césarée; et si nous en croyons les apparences, ce n'est pas pour défendre cette ville contre nous, mais pour la défendre avec nous contre son frère. » Ces paroles causèrent une vive surprise aux deux rois et au duc, et celui-ci s'écria que le moment était venu d'envoyer une ambassade vers Malek-Adhel, et de lui offrir, pour le gagner, tel prix qu'il demanderait. Lusignan s'éleva vivement contre cette opinion : ne

voyait-on pas que la main de la princesse Mathilde serait le premier gage qu'il demanderait? et l'alliance d'un infidèle était-elle si importante, que, pour l'obtenir, il fallût lui sacrifier ce qu'ils avaient de plus précieux? « Si vous songez que cet infidèle est Malek-Adhel, reprit le duc de Bourgogne, je vous défie d'imaginer rien de plus heureux pour notre cause, que de la lui voir défendre; et quant au sacrifice, si j'ose dire toute ma pensée, je ne crois pas que la princesse d'Angleterre en fit un. — Soupçonneriez-vous donc ma sœur d'avoir eu la faiblesse d'aimer un Musulman? s'écria Richard d'un ton irrité. — En serait-ce une, sire, lui dit l'archevêque, d'avoir reconnu de grandes vertus dans Malek-Adhel; d'avoir désiré l'attacher à votre parti, en ouvrant ses yeux à la lumière? Et, pour prix d'une si grande conquête, si votre sœur avait promis sa main... — Ma sœur n'a pas pu la lui promettre, interrompit Richard avec colère, elle connaît trop ses devoirs et mes droits, pour avoir osé s'engager; seul je dispose d'elle, et j'en ai disposé : si elle avait persisté dans ses

premiers vœux, je ne me serais point placé entre le ciel et elle; mais puisqu'elle y renonce, Lusignan sera son époux; et je jure qu'elle n'en aura point d'autre.» A ces mots, le duc de Bourgogne osa représenter au roi combien cette résolution pouvait être funeste aux chrétiens. « Elle l'est à un tel point, sire, s'écria-t-il, que si Malek-Adhel se convertit et vous demande votre sœur, vous verrez tout le conseil des princes, tout le camp réuni, toute la chrétienté, vous conjurer de consentir à l'alliance la plus utile que la princesse puisse former pour les intérêts de la foi; et vous n'y résisterez point. — Et pourquoi le roi n'y résisterait-il point? s'écria vivement Lusignan. N'y a-t-il pas auprès de lui des guerriers dont la valeur est égale, à celle de Malek-Adhel, et ne peut-on vaincre sans ce Musulman? Ah! si l'ardeur qui est dans mon ame pouvait animer tout le camp, avec quel mépris nous rejeterions les secours d'un infidèle, et comme nous lui prouverions que nous n'en avons pas besoin! — Lusignan, lui dit l'archevêque d'un ton sévère, n'est-ce donc pas assez de l'idée d'avoir

perdu un royaume, pour abattre les enfures de votre cœur, en arrêter toutes les fougues, et vous contenir dans l'humilité? N'est-ce pas assez d'avoir, pour des intérêts purement humains, élevé dans le camp cette sanglante querelle qui menaçait de ruiner la cause du ciel? N'est-ce pas assez d'avoir été confirmé dans un titre et dans une dignité que vous ne méritez pas peut-être, puisque vous vous les étiez laissé ravir? Faut-il que vous forciez le roi d'Angleterre à vous tenir une promesse contraire aux intérêts de la foi, et dont vous seriez étrangement coupable de ne pas le dégager à l'instant même? — Mon père, s'écria impétueusement Richard, n'allez-vous pas au-delà de ce que vos fonctions vous permettent, et vous appartient-il de vous établir juge entre Lusignan et moi? — Il m'appartient, reprit l'archevêque d'un ton grave et imposant, de défendre la religion contre quiconque s'apprête à lui nuire; il m'appartient de soutenir l'innocence et la faiblesse contre quiconque s'apprête à les opprimer; et si je ne me suis jamais écarté en public du respect qu'on doit aux

têtes couronnées, qui sont comme les images de Dieu sur la terre, il m'appartient en particulier de leur parler comme à des hommes, comme à des hommes malheureusement remplis de faiblesses et d'erreurs, et qui trop souvent méconnaissent et repoussent la voix de ce Dieu qu'ils représentent. Vous, Richard, j'ose vous déclarer que si, abusant de votre titre de monarque et de frère, vous tyrannisez le cœur de la princesse Mathilde, j'oserais la défendre contre vous : et vous, Lusignan, si l'intérêt d'une passion aveugle fermait vos yeux à de plus grands intérêts; si, contraignant Richard à tenir la promesse que son imprudente amitié vous a donnée, vous l'obligiez à refuser une alliance qui nous rendrait la ville sainte seulement un jour plus tôt, sachez que mon devoir serait de vous déclarer à jamais indigne de la posséder, et que jamais je n'ai trahi mon devoir.» En achevant ces mots, Guillaume s'inclina devant les rois et sortit.

« Que m'importent la témérité de son zèle et ses préventions obstinées ! s'écria Lusignan : que m'importent et ses vaines menaces et celles

du conseil réuni ! tout cela ne m'effraierait guère et ne changerait rien à mes résolutions, si j'étais assuré des vôtres, » dit-il à Richard. Celui-ci lui répondit avec une sorte d'indignation : « Est-ce que vous vous méfiez de ma parole ? » En le voyant offensé, Lusignan se jeta dans ses bras, et lui dit : « Pardonne à ton frère, plains-le ; juge de son amour par sa faute, et ne le punis pas d'avoir douté de ta foi.—N'en parlons plus, répliqua Richard, d'autres intérêts nous appellent : Malek-Adhel est à Césarée, assurons-nous de ses intentions ; si elles sont telles qu'on nous le dit, s'il est vrai qu'il se soit révolté contre Saladin, en faisant avancer une partie de nos troupes, elles pourront surveiller nos ennemis, profiter de leur querelle, et ouvrir le chemin de la victoire au reste de l'armée. »

Le duc de Bourgogne approuva cette résolution ; et Lusignan, n'ayant pas osé s'y opposer, en moins d'une heure le conseil fut assemblé. Richard y parla le premier ; il mit sous les yeux des princes les événements qui s'étaient passés au Caire, et qu'il tenait de la bouche

de Guillaume, et ne cacha point l'espérance qu'on avait de pouvoir attirer Malek-Adhel dans le parti des chrétiens. Il voulait ajouter son opinion à cet égard, mais cela ne lui fut pas possible; l'espérance qu'il venait de donner avait répandu dans le conseil une joie qui avait besoin d'éclater, et ce fut d'un sentiment unanime qu'on s'écria qu'il n'y avait aucun prix dont on ne dût payer l'avantage de gagner un pareil auxiliaire. Les évêques, surtout, appuyés par le légat du pape, prétendirent que la conversion de Malek-Adhel étant, pour le bien de la chrétienté, d'un intérêt infiniment supérieur à la conquête de plusieurs royaumes, quiconque s'opposerait à ce qu'on satisfît entièrement aux conditions que ce prince pourrait exiger, serait regardé comme criminel devant Dieu et devant les hommes. A ce discours, Lusignan se leva avec colère, et répondit qu'il était honteux que des chrétiens semblassent faire dépendre d'un infidèle le gain de la cause sacrée qu'ils défendaient, en consentant à acheter son secours à tout prix. « Eh quoi! donc, s'écriait-il, nous fions-nous si peu

à Dieu et à notre courage, que nous n'osions espérer de victoire si Malek-Adhel n'est avec nous? et sommes-nous tellement dégénérés, que nous ne puissions compter dans notre armée des héros qui le valent? Montmorency est tombé, il est vrai; mais Richard vit encore; si Philippe-Auguste nous abandonne, le valeureux duc de Bourgogne nous demeure. Et vous, illustre comte de Saint-Paul; vous, Esmengard d'Asp, noble chef de l'invincible troupe des Hospitaliers; vous, qui jamais n'avez reculé devant l'ennemi, ne rougissez-vous pas de voir des chrétiens élever la valeur d'un infidèle au-dessus de la vôtre, et accorder à sa protection ce qu'ils refuseraient peut-être à votre dévouement? Enfin, je vous le demande à vous tous, jeunes et braves héros qui avez juré de défendre la beauté gémissante aux dépens de vos jours, pour obtenir le singulier avantage d'être commandés par un Musulman, souffrirez-vous que la princesse d'Angleterre lui soit sacrifiée? » Il ne put achever: de toutes les parties de l'assemblée, les princes qui aspiraient à l'hymen de Mathilde, se levèrent

indignés, en s'écriant que jamais ils ne permettraient qu'elle devint la proie d'un infidèle. Alors l'archevêque de Tyr fit signe qu'il allait parler, et le respect ferma toutes les bouches. « Il me semble, dit-il, que le roi de Jérusalem a mal compris et plus mal interprété les intentions et les désirs du parti qui, dans cette assemblée, s'est prononcé en faveur de Malek-Adhel. A Dieu ne plaise que nous demandions à voir les chrétiens commandés par un infidèle, ni que nous pensions à offrir un tel époux à l'auguste sœur du roi d'Angleterre : mais Malek-Adhel chrétien n'est plus un infidèle; d'ennemi qu'il était, il devient le plus ferme appui de notre sainte entreprise; et élevé, par la gloire de son baptême, mille fois au-dessus de la gloire de sa naissance, il est digne de toutes les récompenses qu'il soit en notre pouvoir de donner. Cependant, si c'est l'hymen de la princesse qu'il demande, on s'écrie de toutes parts qu'elle ne doit point être sacrifiée : non, sans doute, elle ne doit point l'être; mais l'avantage de la chrétienté n'est-il pas le premier vœu de cette vertueuse

et chaste princesse? Tout ce que la religion réclamera d'elle, la religion l'obtiendra; et je suis le premier à vouloir que si Malek-Adhel exige sa main, on ne la lui accorde qu'autant qu'elle y donnera un libre consentement. »

Le conseil acquiesça d'une voix unanime à une proposition qui lui parut également remplie de justice et de raison; et dans cette occasion, comme dans toute autre, aussitôt que l'archevêque de Tyr eut parlé, tout le monde se trouva d'accord.

« Maintenant, dit le duc de Bourgogne, notre premier soin doit être d'envoyer une partie de nos troupes à Césarée, pour savoir quelles sont les véritables dispositions de Malek-Adhel; le second doit être d'élire le chef qui les conduira, et un pareil honneur serait vivement disputé, sans doute, s'il était possible, en l'absence de Philippe-Auguste, de le disputer à Richard. »

Il dit, et soudain les acclamations de l'assemblée annoncent l'allégresse qu'inspire cet illustre choix.

Lusignan demande à suivre le roi d'Angle-

terre à Césarée ; mais ses désirs rencontrent la plus forte opposition. On prétend que, pendant l'absence de Richard, le camp pouvant être attaqué par l'armée de Saladin, il faut que Lusignan reste pour le défendre. Guillaume appuie cette opinion, et jamais les chrétiens n'ont pris une détermination contraire aux avis de Guillaume.

Fier et heureux de la marque d'estime et de confiance qu'il vient de recevoir des princes croisés, Richard ne veut pas tarder un jour de plus à s'en montrer digne ; il annonce que dans peu d'heures il sera déjà loin de Ptolémaïs, et va dans le camp choisir lui-même les soldats qu'il destine à le suivre. Il leur parle, leur communique ses projets, exalte la gloire qu'ils recueilleront de la conquête de Césarée, et leur fait entrevoir l'espérance d'être soutenus dans cette entreprise par Malek-Adhel lui-même. Il dit, et toute l'armée s'écrie qu'il n'y a plus d'ennemi à combattre, de victoire qui ne soit assurée, de ville en état de résister, si Malek-Adhel abandonne les Musulmans. A voir la joie qui se répand dans le camp, on dirait que les

portes de Jérusalem viennent de s'ouvrir, et que l'empire du Christ ne peut plus tomber, puisque le héros arabe consent à le soutenir. Richard s'étonne de l'impression que produit cette nouvelle ; elle élève si haut la gloire de Malek-Adhel, que la sienne en est blessée, et il ne peut lui pardonner une réputation de vaillance qui éclipse celle qu'il s'est acquise. Son noble espoir était d'être regardé comme le premier capitaine de son siècle ; en lui disputant ce rang, Philippe-Auguste avait mérité son aversion ; céderait-il à un Musulman une prééminence qu'il ne pouvait accorder au monarque du premier empire chrétien ? Les troupes qu'il va conduire, qu'il vient de choisir, ont montré moins de confiance et de joie de l'avoir pour chef, que de n'avoir plus Malek-Adhel pour ennemi. Cette pensée remplit son cœur d'une amère jalousie ; et, de ce jour, les serments que l'amitié lui avait fait prêter à Lusignan, furent scellés par sa haine pour Malek-Adhel. Le cœur ulcéré, il rentre dans sa tente pour prendre ses armes. Tandis que la tendre Bérengère les attache elle-même en les mouil-

lant de larmes, il laisse échapper des paroles menaçantes contre Malek-Adhel. La reine suppose que ce courroux naît de l'inquiétude d'être vaincu par le prince, et en s'efforçant de le rassurer elle l'irrite davantage; elle lui retrace tous les bienfaits de ce héros; elle lui peint tous les avantages attachés à l'espoir de le voir passer dans le parti des chrétiens; elle lui dit enfin, que, lors-même qu'il demeurerait fidèle à Saladin, qu'il serait victorieux, elle serait sans inquiétude, car il a promis de respecter les jours de son époux. A ce mot, le roi fit un geste de colère et de dédain: être ménagé par Malek-Adhel lui semblait la plus mortelle injure; et ne pouvant arrêter la fougue de son ressentiment, il répondit à la reine que, si jamais il lui entendait dire un mot en faveur du prince, il croirait qu'elle n'a pas été impunément auprès de lui. Éperdue de ce qu'elle entendait, Béren-gère ne trouva pas de paroles pour se justifier d'un pareil soupçon; et Richard, honteux d'avoir osé l'élever, mais trop irrité pour s'en repentir, passa dans l'appartement de Mathilde, portant dans son âme le regret d'un tort qui

était pour lui un nouveau sujet de haïr Malek-Adhel. Il trouva sa sœur à genoux devant son prie-dieu, plongée dans de pieuses méditations; elle leva la tête lorsqu'il entra, et tressaillit à la vue de ce guerrier tout armé, qu'elle ne reconnut pas d'abord. Le roi s'arrêta debout à quelques pas d'elle, d'un air sombre, et lui dit: « Ma sœur, je pars à l'instant pour Césarée; je vais surprendre cette ville, m'en emparer peut-être. On dit que le prince qui la défend, est disposé à nous seconder; on dit, et c'est par vous sans doute que l'archevêque de Tyr l'a appris, que déjà au Caire il a levé l'étendard de la révolte contre Saladin. Je ne considère point si cette conduite est approuvée par l'honneur, et si la religion doit s'enorgueillir d'une conquête qu'elle doit à l'amour et qu'elle n'obtient que par un parjure; je ne considère point de quel œil vous recevriez les vœux d'un prince qui ne pourrait s'unir à vous et à notre foi qu'en violant les lois du sang et de la patrie: tout ceci m'importe peu; les seuls objets dignes de m'occuper, sont le triomphe de la croix et la fidélité de mes serments. J'ai promis de rendre Jérusalem

salem aux chrétiens, je la leur rendrai; j'ai promis à Lusignan de vous faire monter sur son trône, vous y monterez: ici je ne consulte ni ne veux connaître votre penchant, les filles des rois n'en ont point; les volontés de leur famille et l'intérêt de leur patrie règlent seuls leur destinée. — Sire, interrompit la vierge d'une voix tremblante, et mes vœux et mon cloître? — Il ne peut plus être question de cloître maintenant, s'écria-t-il vivement; une beauté aussi célèbre a perdu le droit de se vouer à l'obscurité, et la splendeur d'un trône pourra à peine égaler l'éclat de votre nom: celui de Jérusalem vous attend; la conquête de Césarée nous en ouvrira la route. Si Adhel nous aide à l'aplanir, j'accepterai son secours; mais si votre main est le prix qu'il y met, souvenez-vous bien que, lors même que le conseil des croisés vous engagerait à l'accepter, votre frère vous le défend. Une telle conversion ne peut être respectable qu'autant qu'elle serait pure et désintéressée: si ce prince est vraiment chrétien, il n'a pas besoin de récompense; s'il ne l'est pas, voulez-vous être à lui? Que ce soit

donc sans condition qu'il nous aide à reconquérir Jérusalem; sinon qu'il demeure dans ses erreurs, nous saurons vaincre sans lui: c'est les armes à la main que je combattrai son aveuglement, heureux, en lui donnant la mort, de délivrer les chrétiens de leur plus grand ennemi, et d'estimer assez ma sœur pour être sûr qu'attachée, comme elle l'est, à sa foi, elle renoncera sans peine à un infidèle. »

En achevant ces mots, il regarda Mathilde d'un air plus doux, et sortit sans attendre sa réponse. L'infortunée, restée seule, pleure et se détourne en frémissant d'un avenir où elle pourrait rencontrer l'affreuse image de son frère plongeant le fer mortel dans le sein de Malek-Adhel, de Malek-Adhel qui, à cause d'elle, n'oserait peut-être se défendre. Bientôt, au bruit des trompettes et des timbales qui annoncent le départ de l'armée, ses gémissements ont redoublé. Le pieux Guillaume, dont la charité entend de loin les pleurs des malheureux, a deviné sa douleur, et vient la soulager: en le voyant, elle élève les bras vers le ciel, et s'écrie: « Mon père! ô mon père! » et elle s'ar-

rête, honteuse d'un amour dont l'excès la fait rougir, et qui, loin de s'affaiblir par les obstacles, semble s'augmenter avec eux. Guillaume voit son désespoir, et, tout en le blâmant, il songe plus encore à le calmer; il lui dit que si Malek-Adhel demeure dans ses erreurs, il faudra renoncer à lui; mais il lui dit plus souvent que, s'il se convertit, elle pourra l'aimer. Trop pieux pour ne pas lui adresser des reproches sur l'imprudence de sa tendresse, il ne peut que la plaindre quand elle s'accuse, se repent, et demande elle-même à Dieu de remplir toute son ame; mais en vain la religion y reprend son empire, elle ne peut y détruire celui de l'amour, et le combat devient plus terrible. D'une voix timide, la triste victime révèle toutes ses douleurs; et l'archevêque, ému à la vue des plaies sanglantes de ce cœur déchiré, oublie qu'elle est coupable, pour lui donner des consolations et des larmes; il parle le premier de la conversion de Malek-Adhel. Mathilde lui dit les ordres de son frère, ces ordres cruels qui ne lui laissent pas l'espérance d'être heureuse, lors même que Dieu aurait touché le

cœur du prince. L'archevêque jette un voile sur toutes ces paroles de l'amour; il n'écoute que celles qui intéressent la religion et que la religion purifie, et les résolutions de Richard sont l'objet de plus d'un entretien avec Mathilde; il lui promet de tout tenter pour les changer. « Le légat du pape et moi n'épargnerons rien, dit-il, pour persuader à votre frère qu'il serait responsable de tout le sang chrétien que son refus pourrait faire couler. Sans doute il serait plus honorable pour Malek-Adhel, qu'une passion humaine ne déterminât pas sa foi; mais quelles que soient les voies dont Dieu se sert pour ramener les infidèles à lui, nous devons les adopter et les soutenir. » Ainsi les promesses de Guillaume raniment les espérances de Mathilde; et en le voyant, chaque jour, lever vers le ciel ses mains vénérables pour lui demander la conversion du héros, elle ose tout attendre de ses prières; et, le cœur plein de reconnaissance, elle se demande comment elle a pu taire si long-temps ses peines à celui qui en est devenu le seul consolateur. Elle renonce au monde, ne paraît plus à la cour, et ne préfère à sa so-

litude que les moments où Guillaume consent à l'entendre; alors même elle ne lui parle plus de son amour, mais de ses espérances: la sévérité du prélat ne se prêterait pas aux tendres confidences; mais sa religion accueille avec joie tout ce qui peut l'induire à croire qu'un miracle se prépare, et sa charité s'enflamme à l'idée de conquérir un nouvel enfant à l'église. Mathilde lui dit quelquefois: « Mon père, Malek-Adhel n'a jamais ressemblé aux autres mahométans, qui tous méprisent et outragent les chrétiens: vous avez été témoin vous-même de la bonté avec laquelle il les traite; s'il ne croit point au nom sacré du Christ, du moins il le respecte, et jamais sa bouche n'a prononcé un mot qui ait pu scandaliser ma foi.... Ah! sans doute, c'est bien plus par attachement pour son frère que pour Mahomet, qu'il a jusqu'à ce jour repoussé le baptême... s'il pensait que ma croyance fût fautive ou dangereuse, n'aurait-il pas tenté de me l'arracher? Que de fois, au contraire, et dans les moments où ma religion repoussait le plus son amour, il a paru étonné de sa sainteté, de sa puissance! Enfin, si nous étions morts au

désert, il mourait chrétien.... O mon père! il est prêt à vous entendre, prêt à vous croire; et peut-être ne faut-il que quelques-unes de vos instructions pour que la lumière de vérité touche son cœur, et lui arrive de toutes parts. »

C'est ainsi que, sans artifice, et entraînée par le besoin de croire ce qu'elle désirait, l'innocente Mathilde remettait sans cesse sous les yeux de l'archevêque les raisons qui pouvaient encourager ses dispositions en faveur de Malek-Adhel, et donner plus de force à ses prières, en lui donnant plus de foi en leur succès. Guillaume, dont l'imagination ardente et le cœur brûlant aimaient Dieu avec une vivacité d'autant plus passionnée, que la parfaite austérité de ses mœurs ne lui avait jamais permis d'aimer un autre objet, Guillaume trouvait dans son âme tant de foi, de charité et d'amour, qu'il devait bien y trouver aussi l'espérance. Plein de ce zèle qui compte pour rien le travail et entreprend au-delà de ses forces, il ne doutait point qu'un jour il ne fût appelé à la gloire de conférer l'auguste sacrement du baptême au plus grand héros du monde; et

pour consommer cette œuvre de miséricorde, s'il n'avait fallu donner que sa vie, Guillaume n'aurait pas hésité.

Cependant les jours s'écoulent, et nulle nouvelle de Richard n'arrive à Ptolémaïs; le même silence enveloppe le sort de Malek-Adhel. En vain Mathilde, bravant sa timidité ordinaire, multiplie des questions qui font presque deviner son secret, elle demeure toujours dans cette ignorance; qui, pour les âmes vives et tendre, est le pire des tourments, parce que, permettant de tout supposer, elle permet aussi de tout craindre. Souvent on la surprend au pied des autels, à genoux sur le marbre, abîmée dans un profond recueillement, ne voyant rien, n'entendant rien de ce qui se passe autour d'elle: nul alors n'ose l'interrompre, si ce n'est l'archevêque, qui, la connaissant bien, s'approche d'elle et lui dit: « Ma fille, ma fille, quelle pensée vous occupe donc si long-temps et si entièrement? Songez-y bien: si, semblable aux successeurs d'Aaron, vous portez dans le tabernacle un feu étranger; si c'est le seul amour humain

qui vous y conduit et vous y retient; si, bien loin d'y captiver vos souvenirs, vous leur donnez toute licence, ma fille, vous êtes toujours une victime, non plus de la miséricorde, mais de la colère et de la vengeance de Dieu. »

FIN DU TOME TROISIÈME.

the first thing that I should mention is
that I have received your letter of the
15th inst. and am glad to hear that
you are well. I am well at present
and hope these few lines will find
you the same. I have not much news
to write at present. I am still
in the same place and doing the
same work. I hope to hear from
you again soon. I am, dear
friend, ever yours,
John Doe

[This page is mostly blank with some faint, illegible markings and a large water stain at the bottom.]

Poin 87-22-81- \mathbb{Z} -

$0, 0, 2, 0, 0, \times 5 = 0, 1 - 0, 0, -$